

Les Plumes de l'Yerres

Edition 2022-2023



Choisissez un thème et envoyez-nous vos textes (max 3 pages)
jusqu'au 30 novembre à l'adresse lesplumesdelyerres@laposte.net

Plus d'informations sur notre site,
<https://lesplumesdelyerres.wixsite.com/website>



Recueil des textes lauréats

LES PLUMES DE L'YERRES

BALADE LITTERAIRE ET CULTURELLE

2^{ème} édition

SAMEDI 15 AVRIL 2023

CROSNE

Au programme :
spectacles, expositions, animations,
table ronde, concours artistiques,
remise des prix...

Pour plus d'informations : crosne.fr ou
<https://lesplumesdelyerres.wixsite.com/website>



INFORMATION AU LECTEUR

Le concours d'écriture Les Plumes de l'Yerres est organisé par l'association Les Plumes de l'Yerres, en partenariat avec la Mairie de Crosne et s'inscrit dans la valorisation des talents, jeunes et moins jeunes, du territoire.

Cet ouvrage de la deuxième édition du Concours d'écriture Les Plumes de l'Yerres regroupe les textes lauréats et les textes présélectionnés. Une version en ligne avec l'intégralité des textes reçus et une version avec les textes des écoles seront disponibles sur le site internet du concours.

Nous tenions à remercier chaleureusement la mairie de Crosne, et tous ses services, ainsi que les bibliothèques du Val d'Yerres/ Val de Seine pour leur soutien. Nous tenions à remercier aussi les élèves en option arts plastiques du lycée Rosa Parks et leur professeure Mme. Akian pour la réalisation des dioramas qui viennent illustrer certains textes.

Ce concours n'aurait également pas pu aboutir sans l'engagement des jurés. Pour les écoles et la catégorie – de 18 ans : Myriam Lorenzo, bibliothécaire à Crosne, Christine Bouyssel libraire au Pain de 4 livres (Yerres), William Blampuy, étudiant en cinéma, membre des Plumes de l'Yerres, Lydia Nogre, professeure des écoles retraitée. Pour la catégorie + de 18 ans : Stéphane de la librairie du Vol dans les Plumes (Brunoy), Sabine de Deroys-Lamine, présidente des Amis des Livres, Marylène Laug, membre des Amis des Livres, Rachida Ben Nejima, professeure-documentaliste au lycée Rosa Parks, Celian Lechevrel, étudiant à l' IUT Bordeaux-Montaigne dans les Métiers du Livre, Eva Rimui, étudiante en master MEEF à l'UPEC, Valentin Fricz, étudiant en master LSCN à l'université Gustave Eiffel, Thomas Thibergien, étudiant en école de commerce, Leïla, étudiante en master de Lettres Classique, Ameline, étudiante en édition à la Sorbonne, Gabrielle Thomas, étudiante en master LSCN à Gustave Eiffel, Noam Lenz, étudiant en master littérature à la Sorbonne, Christine Boullet, retraitée, Brigitte Garros, metteur en scène retraitée, Françoise Bourgeois, professeure retraitée, Marie-Laurence Noël, professeure retraitée, et Murielle Juret, professeure des écoles retraitée, membre des Plumes de l'Yerres.

Bonne lecture, et peut-être à l'année prochaine !

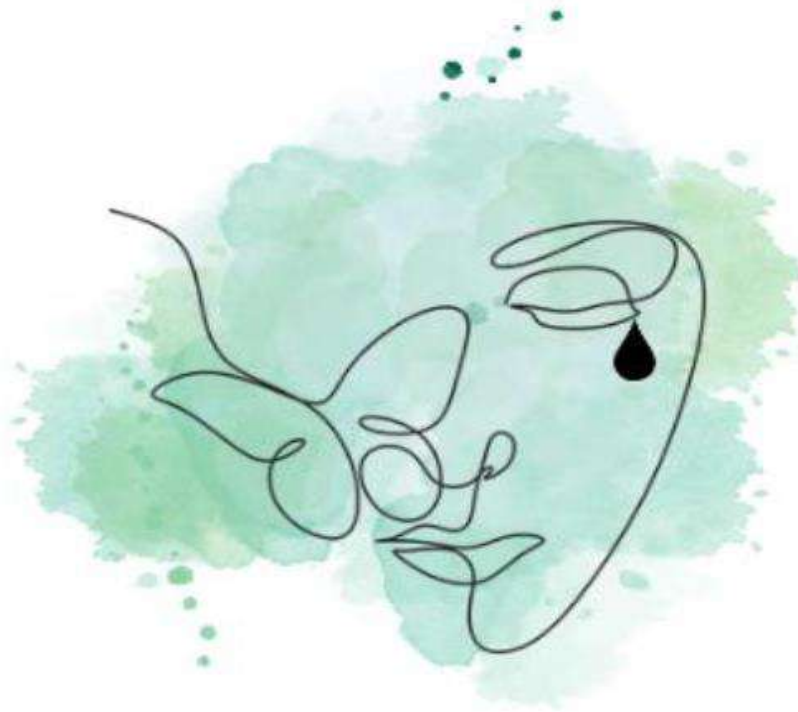
Swanie Juret, présidente des Plumes de l'Yerres

Les Textes Lauréats

CATEGORIE
– DE 14 ANS

1^{er} Prix

UNE PRINCESSE DE CIRE



Quand comprend-on que tout est fini ?
Que plus rien n'a de sens ?
Tout est laid, tout est beau... Comme un conte de fées...
Cette histoire, mon histoire...
Elle commence par "Il était une fois".
Mais vécurent-ils heureux ?
Je m'appelais Dolorès.
Du moins, c'est comme ça qu'on m'appelait.
Pas de parents, pas d'amis.
Ma tante disait qu'il faut que je trouve mon prince charmant et que je vive heureuse.
Je m'y étais résignée.
Mais au fond...
Est-ce que c'était ça, la vie ? Avoir un mari, des enfants, faire semblant de sourire et d'être heureux ?
Je... Je ne veux rien d'autre ?
Tout ce que j'avais, dans ma vie, c'était la mer, et rien d'autre que la mer.

J'étais une blonde aux yeux bleus, la princesse parfaite, avec sa robe rose et son diadème plein de pierres précieuses.
Je regardais mon reflet dans le miroir.
Ma tante disait que je n'avais pas à me plaindre, que j'étais heureuse.
Sous prétexte que je souriais...
Comprendront-ils que derrière un sourire il y a des milliers de larmes ?
Elles roulaient, comme des perles translucides aussi salées que la mer, gelées de tristesse.
Ces larmes...
Toutes ces larmes cachées, toutes ces larmes dissimulées par la honte.
Qu'importe.
Je devais sourire, ce soir.
Le gala organisé par ma tante devait soi-disant "défendre notre société", pour reprendre ses propres mots.
Mais je savais qu'il n'était destiné qu'à me caser avec je-ne-sais quel riche héritier.
Je soupirai, ravalant ma rancœur.
Ma robe lilas était ravissante, certes.
Et selon ma tante, je l'étais aussi.
Mais ce n'était pas ce que je voulais. Toute la dorure, les perles... Je n'avais rien. Même pas ma vie.
Pour certains, leur rêve est d'être riche, de trouver l'amour...
Le mien, c'est d'être libre...
De ne pas avoir à aller à une fête si je n'en avais pas envie.
Et ce n'est qu'un rêve.
Je regardai autour de moi: les dorures, les perles et pierres précieuses, les bougies par milliers, les rideaux et nappes de velours, et les assiettes chargées de nourriture des plus chères et raffinées.
Du caviar... Sérieusement, ma tante savait que je détestais ça.
Mais je devais quand même en avaler, sous prétexte que c'était un plat de "luxe, extrêmement raffiné", pour reprendre ses mots... La plupart des convives discutaient d'affaires, faisant mine de ne pas se haïr. De ne pas jalouser la fortune de l'autre, un verre de boisson alcoolisée à la main, un sourire forcé aux lèvres.
Les lumières devenaient floues et tournaient devant mes yeux.
Je plaçai ma main devant mes yeux, tentant de soustraire une partie du rayon aveuglant.
Ceux-ci se remplirent de larmes, et mon cœur s'emplit d'une envie incroyable de m'enfuir en courant.
Ce que je fis, sachant pertinemment que je me ferai sévèrement réprimander pour ça.
Je montai quatre à quatre les marches de l'escalier vers ma chambre, un temple digne d'une princesse de conte...
À ceci près que je n'aimais pas ma chambre.
Je regardai la valise, soigneusement dissimulée sous mon lit, avec un frisson d'excitation.
Et si... Si je la remplissais ? Si je partais loin d'ici, très loin ? Abandonner cette vie de princesse de cire...
Réaliser mon rêve !
Je pris un pantalon d'une main tremblante, et le mis dans la valise.
Les couloirs étaient maintenant déserts et obscurs.
Je me faufilai sur la pointe des pieds jusqu'à l'entrée (ou la sortie) des domestiques. Car oui, il y en avait une, au bout du couloir de droite.
Ma tante disait toujours de ne pas leur prêter la moindre attention, car ils sont payés pour travailler et se taire.
Je n'étais pas d'accord.

Ils sont humains, comme moi, comme l'homme qui faisait ses courses, comme la vieille dame qui arrosait ses camélias à huit heures du matin.

Mais il n'y avait plus personne à cette heure-ci, personne à part le silence et la lune livide que l'on apercevait de temps à autre par la fenêtre.

J'adorais la lune.

Pâle, étincelante, elle était discrète dans les profondeurs sombres de la nuit, mais sans elle, on y verrait plus rien, on serait perdu.

Et les étoiles, ses coéquipiers qui étincelaient doucement comme l'espoir.

Qui, tout comme lui, s'éteindraient un jour.

Je poussai la porte.

Et là... Rien n'aurait pu décrire ce spectacle.

La liberté.

Je traversai la route, presque ivre de bonheur.

Et je ne vis pas la voiture foncer sur moi.

Bip.

Bip.

Bip ! Bip ! BIP BIP !

Je me réveillai en sueur, une perfusion accrochée à mon bras.

Pas de plâtre, dieu merci.

Seulement une impression de m'être fait marcher dessus par vingt boeufs.

Enfin, je pense avoir été chanceuse, par rapport à d'autres.

J'enlevai moi-même la perfusion lorsqu'une infirmière accompagnée de ma tante entra discrètement dans la petite pièce.

- Vous êtes officiellement rétablie, mademoiselle ! Vous ne garderez normalement aucune séquelle, mais passez me voir dans une semaine, au cas où...(J'hochai la tête.) Je vous laisse avec votre tante...

Elle s'effaça en silence derrière le rideau orné d'horribles pois verts.

- Pourquoi diable es-tu partie ? commença ma tante sur le ton de la réprimande. Tout le monde te cherchait, et...

- Pourquoi suis-je partie, à ton avis ?

- Je te le demande ! Tu as une vie de rêve...

- Mais ce n'est pas ma vie ! criai-je. T'es-tu jamais demandée ce que JE voulais ? Non...

Moi, ce que je veux, c'est une cabane en bois au bord de la mer, là où l'on voit les beaux couchers de soleil, et où les vagues résonnent à l'infini le long des bancs de sable... Je ne veux pas de tout ce luxe ! Une vie simple, c'est... C'est ça, mon bonheur.

- Mais ce n'est pas une vie ! tempêta ma tante. C'est... C'est... C'est n'importe quoi ! Des milliers de gens rêveraient d'être à ta place !

- Mais eux sont eux. Moi... Moi je suis moi.

Je me levai, passant derrière un paravent pour me rhabiller tandis que ma tante, rouge de colère, cherchait une réplique.

- Dans ce cas... Je te déshérite.

- Comme tu veux... soupirai-je en retour. J'ai fait de bonnes études, je trouverai bien un travail...

- Crois-tu que la vie est aussi simple ?

- Je n'ai jamais dit qu'elle l'était. Je me donnerais les moyens. Et déjà, je changerai de nom.

- Mais oui, bien sûr...

- J'ai déjà rempli les papiers. Je m'appelle Aleia.

- N'importe quoi ! cria ma tante.

J'émergeai du paravent sans rien ajouter, et pris ma valise d'une main.

- Je ne veux plus... Être Dolorès. Ce n'est pas vraiment moi...
Puis, ignorant ses protestations pleines de fureur, je sortis.
Il faisait légèrement froid dehors.
Les lampadaires quelque peu clignotants éclairaient faiblement la rue pavée, qui avait un air quelque peu sinistre, dans cette étendue noirâtre et ténébreuse qu'était la nuit.
Le vent remuait mes cheveux...
Je me mêlai aux ombres, un léger sourire sur les lèvres...
Alors oui, cette histoire commence bien par "il était une fois".
Mais non.
Elle ne finit pas par "et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants".
Pas cette histoire.
Ce n'est pas un conte de fées, si c'était le cas, on aurait vu une quelconque fée transformer une citrouille en carrosse, une sorcière endormir une belle princesse ou je-ne-sais quelle autre fantaisie.
Cette histoire, c'est celle d'une fille.
Dolorès.
Aleia...
Une fille, une ombre, une inconnue.
Cette histoire ne se termine pas par "il vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants".
Elle se termine par:
"Et Aleia vécut heureuse. Pas tout à fait seule, mais heureuse."

Julie Ganier Josse

Brunoy

13 ans

2^{eme} Prix

LA QUÊTE



1er janvier 1946 00h11

Je me nomme Suzanne j'ai 23 ans et aujourd'hui est le premier jour de ma quête de liberté. Pour commencer je souhaite revenir sur la date bénite du 27 décembre 1945.

Depuis que le 8 Mai ma petite Rochelle que je chéris à jamais, et la France, furent libérées de la guerre sans fin. Une envie de liberté me hantait. J'en eus marre d'être entourée d'Hommes même si gentils soient-ils. Je voulais m'isoler de ma routine. En ce temps, j'étais fiancée à Jules mon promis, j'étais infirmière dans mon petit patelin et écrivaine à mes heures perdues. A cette époque qui me semble si lointaine, je n'avais d'yeux que pour la vie et la nature. Avant le débarquement allemand, j'avais un petit navire nommé "libertà" que j'ai réussi à camoufler au large de l'Irlande, et j'étais persuadée de le retrouver un jour. Ce n'est que le 27 décembre, le jour de ma naissance que je fis le choix qui me changera à jamais.

En cette date, je décidai que le jour de la nouvelle année je sillonnerai la mer à bord d'une embarcation libre. Le soir même j'en parlai avec Jules, qui de nature compréhensive, énonça une réponse, qui pour le moins me surprit "ma douce il est de mon devoir de t'accompagner jusqu'à tes destinations les plus folles mais ne penses-tu donc pas que ce n'est qu'un rêve de plus, on ne sait ce que peut nous réserver la mer ces temps-ci ." Ce que j'avais négligé jusqu'alors était que Jules n'avait jamais été si loin de moi. Puis dans un élan de liberté, je lui répondis :

-Ce voyage n'est pas le tien, ma liberté si longtemps recherchée ne pourra s'exercer en compagnie d'aucun Homme.

-Suzanne c'est du déni!

-Jules, je ne te demandais pas l'autorisation, j'irai!

Puis je m'en allai mes cheveux de lionne dans le vent.

Revenons au présent, j'ai embarqué dans "la tornade" un bateau que j'ai acheté pour faire la traversée jusqu'en Irlande. Là- bas, j'espère retrouver le seul qui a su me comprendre: mon "libertà".

2 janvier 1946

Aujourd'hui fut une dure journée, je n'ai hélas pas retrouvé mon bateau et l'espoir de le revoir un jour disparaît peu à peu en moi. Je suis en Irlande, j'ai accosté pour me ravitailler. Dans 5 jours j'espère me rendre à Porto au Portugal pour un éventuel ravitaillement.

9 janvier 1946

J'ai mis plus de jours que prévu à atteindre ces belles côtes. J'ai vendu du poisson frais à de gentils marchands portugais. Avec l'argent récolté, je compte me payer un approvisionnement digne de ce nom car ma prochaine aventure me fait me diriger vers les États-Unis ! De plus aujourd'hui est aussi une journée de grande tristesse: c'est l'anniversaire de Jules et je ne cesse de penser à lui.

10 mars 1946

Cela fait deux mois maintenant que je navigue sur une mer indomptable! Cette mer déchaînée m'a déchiré les deux voiles. Depuis 2 jours je navigue à la dérive en face du Mexique et des États-Unis. Et mes réserves de nourriture commencent à manquer.

8 mai 1946

Je me demande pourquoi suis-je encore en vie? Au loin, j'aperçois une terre.
C'est le Canada ! Pour le deuxième en deux ans, c'est ce jour qui me sauve la vie !

20 juin 1946

Aujourd'hui j'ai remarqué avoir effectué un pic dans ma traversée. L'envie de revenir à la Rochelle après cette aventure ne m'a jamais effleuré mais aujourd'hui j'en ressens le besoin après 6 long mois à traverser en long et en travers l'Atlantique.

24 juillet 1946

J'ai accosté en Irlande à Galway. Ici j'ai une vie qui me plaît bien, j'ai trouvé un travail en tant qu'infirmière!

1 janvier 1950

Aujourd'hui je mène la vie que j'ai toujours voulu mener.
L'aventure t'attend tends lui le bras et elle t'emmènera.

Aby M'bayé Hidalgo

Crosne

13 ans

3^{eme} Prix

Les Jonquilles magiques



Il était une fois une gentille petite fille qui s'appelait Marie. Elle aimait tellement les fleurs qu'un jour, sa mère alla voir un elfe qui lui confia des graines de jonquilles magiques. Ces jonquilles magiques avaient le pouvoir d'exaucer trois vœux.

Sa maman planta les graines dans le jardin.

Après quelques semaines de patience, de belles jonquilles jaunes, presque aussi hautes que Marie, avaient fleuri.

La petite fille était très contente. Elle s'approcha des fleurs et prononça trois vœux.

« Jonquilles magiques, jonquilles magiques, faites que mon papa soit plus gentil avec moi ! », demanda Marie. Et aussitôt, son père, qui rentrait du travail, l'enlaça tendrement dans un grand câlin.

Surprise de cet élan de tendresse, Marie s'empressa de prononcer son second vœu :

« Jonquilles magiques, jonquilles magiques, faites que j'aie bientôt une petite soeur ! », réclama-t-elle. Et aussitôt, le ventre de sa mère grossit, grossit, grossit : elle était enceinte !

« C'est incroyable, s'exclama la maman, cela fait des années que nous voulions un deuxième enfant. C'est un miracle ! Bientôt, tu seras une grande soeur, Marie ! »

Les larmes aux yeux, Marie prononça son troisième et dernier vœu : « Merci jonquilles magiques, vous avez exaucé mes vœux les plus chers ! En guise de dernier vœu, et pour vous remercier à jamais, je souhaite que le jardin où ma maman vous a planté fleurisse de jonquilles pour l'éternité ! »

Depuis ce jour, la famille de Marie, agrandie par une sublime petite fille, vit heureuse dans sa maison au jardin fleuri de mille jonquilles magiques.

Alessia Brissac

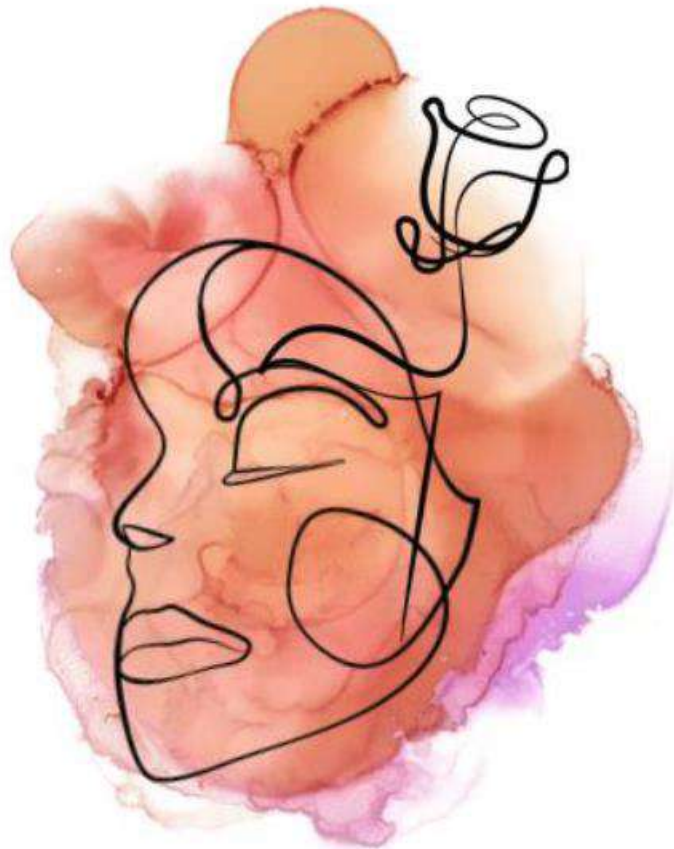
Crosne

6 ans

CATEGORIE
– DE 18 ANS

1^{er} Prix

LA NAISSANCE D'UNE ROSE



Il était une fois, une jeune et belle femme nommée Aelys, fille d'un riche marquis, célèbre dans la région, notamment pour ses jardins extraordinaires. En effet, autour de son immense manoir, s'étendait de tous côtés des pelouses d'un vert éclatant, des parterres de fleurs roses, bleues, jaunes, violettes ou encore oranges, formant de cette façon, des dizaines d'arabesques multicolores. Aussi, lorsque vous vous penchiez à l'une des nombreuses fenêtres de l'imposante bâtisse de pierres blanches, vous pouviez voir, comme un arc-en-ciel juste à vos pieds. C'est ici qu'Aelys avait grandi. Elle était d'une rousseur incontestable, ses yeux mordorés pétillaient à la lumière du soleil et répandaient une sorte de chaleur réconfortante lors des périodes de grands froids.

Elle était également d'un caractère si joyeux et insouciant, en toutes circonstances, que personne n'aurait pu prétendre, avoir un jour déjà vu ses yeux si spéciaux, briller de larmes. Seulement, sa beauté, aussi sujette aux compliments soit elle, ne lui apportait pas que des avantages. En effet, de nombreux hommes désiraient sa main et ils étaient nombreux chaque année à venir la demander à son père. Mais Aelys, elle, n'aimait aucun d'entre eux. De ce

fait, elle les refusait tous sans exception, car à ses yeux, un seul pourrait voir sa demande acceptée.

Ce jeune homme qui avait réussi à trouver grâce aux yeux de la rousse, se nommait Rhodon, le fils d'un apothicaire. C'était un grand jeune homme avec des cheveux bruns et des yeux couleur noisette. Si son apparence pouvait être qualifiée de classique, son caractère lui, n'avait rien de modéré : il était d'une gentillesse et d'une douceur étonnante pour un homme, doté d'une curiosité et d'un sens de l'observation à toutes épreuves, et pour rien au monde vous n'auriez voulu vous retrouver en sa présence lors de ses moments de colère.

Les deux jeunes gens se connaissaient depuis l'enfance. Après tout, les nobles aussi avaient besoin d'un apothicaire, alors, lorsque des rumeurs avaient commencé à faire leur apparition, selon lesquelles un nouveau mire venait de s'installer au village, le marquis voulut juger de lui-même si cet homme méritait sa popularité. Il s'était donc rendu, en compagnie de sa fille chez cet apothicaire. La première fois que les deux enfants s'étaient rencontrés, une sorte d'alchimie s'était tout de suite créée entre eux, car cela leur était bien égal que le père de l'un pourrait chasser du village le père de l'autre rien qu'en claquant des doigts ; cela leur était bien égal que la famille de l'un soit cinq, si ce n'est dix fois moins riches que la famille de l'autre.

Ils n'étaient que deux jeunes enfants encore teintés d'ignorance et de naïveté, jouant innocemment l'un avec l'autre.

Des années plus tard, leur complicité n'avait pas failli, bien que les barrières sociales s'élevaient de plus en plus entre eux. Cependant, des sentiments bien plus forts que l'amitié qui les liaient déjà, avaient fait leur apparition.

Mais contrairement aux autres prétendants, c'était cette fois le père d'Aelys qui n'était pas favorable à cette union. Sans doute la différence de classe sociale entre sa fille bien-aimée et ce jeune homme devait l'inquiéter. Pourtant, il était évident que Rhodon aimait sincèrement la jeune fille, à l'inverse de ses autres prétendants qui ne cherchaient évidemment, qu'un moyen d'accéder au titre de baron.

Malheureusement, Aelys n'était pas de ces femmes à se soumettre aux volontés des adultes de son entourage. Pour espérer obtenir la bénédiction de son père, elle était prête à tout mettre en oeuvre pour que celui-ci daigne un jour accepter ce mariage.

Un matin, lassée de voir des dizaines d'hommes défiler devant elle chaque jour, elle alla voir son père et lui demanda la permission de voyager, de partir quelques semaines. A sa plus grande joie, il accepta la demande de sa chère fille. Aelys mit quelques vêtements dans un sac, enfila bottes et manteau, fit seller rapidement son cheval et descendit jusqu'au village chercher Rhodon. Une fois qu'elle l'eut trouvé, elle lui annonça la nouvelle :

- Mon cher Rhodon, savez-vous que mon père m'a autorisée à voyager ! Je veux m'éloigner de tous ces soupirants quelques temps, voudriez-vous m'accompagner ?

- J'en serais ravie Aelys, mais Mr votre père ne verrait-il pas d'un mauvais oeil que vous partiez toute seule avec un autre homme que lui ?

- Je ne suis pas obligée de l'en informer, je n'aime pas mentir, surtout à lui, certes, mais je sais très bien que s'il venait à l'apprendre, il s'y opposerait fermement.

- Très bien, si vous y tenez vraiment, je vous suis avec joie.

Ainsi, ils partirent tous deux, faisant marcher leurs chevaux au pas et ne s'arrêtant qu'une seule fois pour manger un maigre repas en guise de déjeuner, bien que cela ne les ait guère dérangés, car ils étaient habitués aux aléas de la route, étant l'un comme l'autre, d'assidus voyageurs. En fin d'après-midi, ils finirent par faire halte dans un village avoisinant. Dans une des ruelles, ils croisèrent une vieille femme à laquelle ils demandèrent l'adresse d'une bonne auberge pour pouvoir y manger et y dormir cette nuit-là.

Une fois devant la porte, ils descendirent de cheval. Le jeune brun alla s'assurer que leurs montures seraient convenablement nourries et logées. Pendant ce temps, Aelys rentra dans

l'auberge et se rendit au comptoir. La salle à manger où elle se trouvait, était une immense pièce où étaient disposées des dizaines de petites tables rondes faites de bois sombres, des lanternes suspendues à certaines des poutres visibles sous le plafond, diffusaient une faible lumière, compensant celle du jour qui diminuait petit à petit. L'homme posté derrière le bar s'approcha d'elle, après avoir servi la seule autre personne assise au comptoir.

- Bonjour mademoiselle, comment puis-je vous aider ?, lui demanda-t-il, ses lèvres à peine visibles, derrière sa barbe hirsute.

- Bonjour monsieur, je souhaiterais louer une chambre, ainsi que commander un dîner.

- Certainement, permettez-moi juste d'aller vérifier s'il nous reste des chambres de libre. Nous avons eu de nombreux nouveaux clients aujourd'hui.

Le barman s'éloigna alors, son corps robuste se balançant de gauche à droite, au rythme de son pas légèrement boitillant.

- Vous lui trouvez peut-être un air de bucheron, avec ses cheveux emmêlés, sa barbe épaisse et son air revêché, mais Choiseul est aussi gentil qu'un agneau. Aelys tourna la tête en direction de la voix et son regard croisa celui de l'homme installé non loin d'elle.

Habillé richement, au moins autant que son propre père, des cheveux noirs coiffés en catogan, des yeux noirs comme le charbon, un sourire charmeur aux lèvres en attendant sa réponse, il pouvait indubitablement être qualifié de séduisant.

- Je veux bien vous croire, je l'avais remarqué également.

- Nicolas de la Vilière, vicomte de Corassi, pour vous servir. Enchanté mademoiselle, dit-il en s'inclinant légèrement.

- Ravie de vous rencontrer Monsieur le vicomte. Aelys d'Estellane, fille de Monsieur le marquis de Marigon.

Bien sûr, il avait deviné dès son entrée dans l'auberge, l'identité de la jeune femme, ses multiples refus de mariage étant connus bien au-delà des frontières de son village. Il avait comme but depuis maintenant près d'un an, de rencontrer à son tour la future marquise afin de lui proposer de l'épouser, mais le destin l'avait mise plus tôt que prévu sur sa route, et il était bien décidé à en profiter.

- Oh, j'ai beaucoup entendu parler de votre père, la grande beauté de ses jardins est réputée dans toute la région, répondit-il.

- Oui c'est le cas, en effet.

Mais au moment où il voulut lui répondre, il vit un homme rentré dans l'auberge et se diriger vers Aelys.

Celle-ci l'accueillit avec un grand sourire. Puis ce fut l'aubergiste qui revint et annonça à cette dernière qui lui restait par chance une seule chambre.

- Merci beaucoup, Choiseul c'est cela ? Parfait, je vais également vous demander un dîner pour deux, pour moi et mon ami ici présent, dit-elle en désignant le nouveau venu.

Sa réponse à Choiseul, acheva de confirmer les doutes du vicomte : par il ne savait quel miracle, la jeune fille voyageait avec un homme. Il pensa qu'il devait s'agir d'un potentiel fiancé, puisque les jeunes gens ne portaient pas d'alliance. Mais cette nouvelle détruisait tous ses plans de noces avec la demoiselle, et s'il voulait un jour se faire connaître en tant que marquis, il devait trouver un moyen de se débarrasser de cet obstacle dont il ne connaissait pas même le nom.

La rousse le salua et s'éloigna avec son compagnon. Nicolas resta assis au bar à formater des idées pour écarter cet homme, Rhodon, dont il venait de percevoir le nom au cours d'une conversation des deux jeunes gens. Il finit par rejoindre sa chambre peu après ces derniers et attendit le milieu de la nuit pour enfin se glisser silencieusement dans le couloir. Il avait réussi à obtenir le numéro de leur chambre de la part de Choiseul lui-même, quelques pièces d'or en plus ayant fortement aidées.

Une fois devant la fameuse porte, il hésita une infime seconde, se demandant si ce qu'il s'apprêtait à faire était vraiment une bonne idée, puis il se ressaisit, et entra dans la chambre, dans le silence le plus complet. Celle-ci, était plongée dans le noir, ainsi il mit quelques secondes à distinguer le corps de son rival, allongé sur le canapé. Il resserra sa prise sur le pieu en bois fin, qu'il avait taillé peu de temps avant, leva son bras et enfonça son arme dans le ventre du jeune endormi.

Ce coup réveilla ce dernier, qui hurla de douleur, réveillant par la même occasion sa compagne de chambre. La lumière s'alluma, et Aelys se précipita sur le corps du mourant, dont la chemise était à présent bien plus rouge que blanche, le suppliant de ne pas mourir. Cependant, une minute plus tard, Rhodon murmura son prénom, dans une dernière expiration. Le vacarme provoqué, avait attiré nombre de clients de l'auberge, qui étaient à présent tous pétrifiés sur le seuil de la porte.

La jeune rousse s'effondra sur le torse de son ami, des centaines de larmes inondant ses joues autrefois rosées par le bonheur.

- Maintenant qu'il n'est plus là, accepteriez-vous de m'épouser ?, demanda alors doucement le vicomte.

Cette dernière demande la fit hurler de désespoir. Soudain, le temps parut se figer dans la pièce, une aura écarlate se formant autour des deux amoureux, puis toutes les personnes présentes dans la pièce, purent être témoins de la chose extraordinaire qui se passait sous leurs yeux. Aelys semblait rapetisser, et ses cheveux, devenir bien plus rouge qu'ils ne l'étaient à la base, ses jambes également avaient l'air de s'amincir, et de fusionner entre elles.

Elle se métamorphosait en une magnifique fleur, aux pétales aussi rouges que le sang, et dont la tige était couverte d'épines effilées, pour dira-t-on, se protéger à jamais de la vilénie des hommes.

Ainsi serait née, la Rose.

Juliette Lebon

Montgeron

15 ans

2^{eme} Prix

ILS SE SONT CROISES



Un mur les séparait, pourtant rien ne pourrait empêcher la rencontre entre ces deux êtres aussi différents soient-ils. C'est drôle de penser que la personne avec qui ils vont sans doute passer le reste de leur vie se trouve de l'autre côté d'un mur qu'ils se refusent à franchir. C'est vrai, après tout c'est assez simple de franchir un mur, un pas. Il suffirait de sortir, faire le tour de la maison, prendre sur la 49^{ème}, prendre la première à droite, traverser le petit parc et puis enfin, sonner à cette porte.

Margaux l'a souvent fait ce chemin, en rentrant du lycée et en y allant. Théo aussi mais dans l'autre sens, comme deux Némésis, ils ne se sont jamais croisés mais seront tous deux la vengeance de l'autre sur leur vie. Lui va dans un lycée catholique pour faire plaisir à ses parents et elle, elle suit simplement les traces prédéfinies par ses parents. Tous deux prisonniers de chaînes familiales. Aussi ressemblantes soient leurs histoires, chacun vit dans un monde différent. L'un croule sous une éducation qui l'étouffe dans une routine contraignante, l'autre ne rêve que de s'émanciper mais reste soumise par ses parents et ses enseignants. Tous deux vivent côte à côte pourtant ils vont chacun à deux extrémités de la ville pour étudier.

Il est dix-sept heures et comme à leur habitude, chacun se met doucement en route vers chez lui. Dans une dernière poignée de main, Margaux dit au revoir à ses amis et prend la direction du bus. Par habitude elle vient s'adosser sur le mur de la propriété du plus chic homme de la

ville. Le panneau de bus avait été installé devant sa propriété car on l'accusait de discriminer les populations qui pouvait avoir des problèmes financiers, en mettant ce panneau il avait dit « Je veux donner à tous la possibilité de suivre une éducation, elle permettra à tous d'atteindre un niveau social possiblement égal au mien. » Quelle hypocrisie ! Son seul but était de balayer tout mécontentement. Cela l'amusait sans doute beaucoup de nous voir tous au pied de sa maison à attendre sous la pluie ou en pleine canicule avec aucune protection. Mais ce soir, Margaux dans un besoin important de marcher se lève et sans aucune hésitation prend tranquillement la direction de la maison à pied. Tous les élèves qui attendaient le bus ne la regarde pas partir, pour eux, les autres élèves n'existent plus, ils ne sont plus l'élève modèle ou le timide, ils endossent seulement celui défini par la société, un rôle qu'ils doivent tous jouer, celui de la génération sur les écrans avec aucune vie sociale. Margaux attrape doucement ses écouteurs et laisse la musique guider ses pas vers sa maison. Le bus la dépassera sûrement mais pour le moment elle est elle-même sans aucun poids, juste celui de son sac. Pour les trente prochaines minutes elle endossera simplement le rôle de l'adolescente qui rentre du lycée pas celui que ses parents lui ont défini.

Théo sort tout juste du lycée, il se dirige déjà vers sa maison, la tête basse, il regarde le sol, il n'ose pas regarder les autres. Autour de lui tous rigolent, parlent. Ils montent dans des grosses voitures ou alors dans le bus privé du lycée mais lui ne peut se le permettre. Pour lui, sa maison c'est la bibliothèque municipale, elle est très grande et surtout possède beaucoup de livres. Autrefois, il aurait voulu tous les lire mais aujourd'hui il n'a plus le temps, s'il va à la bibliothèque c'est pour demander des conseils à Benny la bibliothécaire qui l'aide à faire ses devoirs. Il rentre dans la bibliothèque, se dirige au deuxième étage et attrape le premier livre sur une pile. Peu importe le titre ce qui importe c'est le contenu. Si ce livre est placé sur ce chariot à cet endroit précisément cela signifie qu'il lui est destiné. Théo attrape le chariot de sa seconde main libre et le pousse vers une table au fond de la médiathèque devant une vitre. Pendant qu'il déambule, toujours avec un objectif en tête, il jette un œil sur le livre qu'il a attrapé et à sa surprise ce n'est pas un livre pour étudier mais un livre de romance d'adolescent. Théo perturbé retourne le livre et en lisant le résumé, il se rend compte que c'est effectivement un livre cliché de romance entre adolescent. Sans plus de cérémonie Théo repose le livre sur le chariot bien décidé à demander à Benny pourquoi ce livre est sur ce chariot. Il arrive enfin à la table, s'assoit sur une des chaises et sort ses affaires, commence à faire ses devoirs et quand le temps commence à lui sembler long, il lève les yeux de son livre et regarde par la fenêtre pour se rendre compte qu'il commence à pleuvoir dehors. En regardant sa montre il se rend compte que seulement dix courtes minutes ont passé. Théo reste là un instant, le temps de voir la pluie qui commence déjà à s'intensifier. De loin il entend le claquement régulier des chaussures de Benny.

Margaux était arrivée au milieu du chemin quand les premières gouttes lui tombèrent dessus, elle n'y prêta pas attention mais en quelques secondes la pluie devint beaucoup plus forte et elle dut se réfugier dans un café de la 15ème. Ce café était le plus vieux de la ville, sur deux étages, il avait une partie café et une librairie, qui pour Margaux était une aubaine. Elle pourrait donc profiter de l'averse pour lire gratuitement, c'était la promesse de l'établissement : « Quiconque entre dans ce café-librairie car il se retrouve bloqué par une pluie importante se verra offrir un café et pourra lire gratuitement un livre dans l'enceinte de ce lieu ». Aussi bizarre que ce soit, chacun des serveurs s'évertuait à suivre cette promesse. C'est donc tout naturellement que Margaux se vit offrir un café latté. Atablée sur une table au fond du café, Margaux se dépêchait de finir d'écrire la conclusion de sa dissertation qu'elle avait à rendre pour dans deux jours. Les devoirs finis, elle alla dans les rayons de la librairie et feuilleta différents livres jusqu'à trouver la perle rare, un de ces romans cliché romantique où la pauvre finit avec le riche.

Théo avançait beaucoup plus vite dans ses devoirs maintenant que Benny l'aidait, les devoirs de maths étaient plus simples quand Benny donnait bizarrement des pistes qui s'avéraient toujours être bonnes. Une fois la physique, les maths, le français et l'anglais finis, il était temps de rentrer à la maison. C'est ce moment que choisit Théo pour questionner Benny sur le roman du chariot, elle lui répondit simplement qu'une fille était passée et voulait que Théo l'emprunte. Théo commença à se lever et tout en rangeant ses manuels et ses cahiers, il entendit Benny qui lui répétait de prendre ce livre, ce qu'il fit finalement à contre cœur bien évidemment. Heureusement la pluie avait arrêté de tomber. Ainsi, un livre de romance d'adolescent dans le sac, Théo sortit de la bibliothèque, il prit la direction de sa maison et sur le chemin une petite averse recommença mais supportable, de toute manière il ne pouvait se permettre de rentrer plus tard. Les minutes passaient et plus il se rapprochait de chez lui, plus une boule dans son ventre se formait peu à peu, il allait devoir mettre son masque de sourire et enfin faire comme si tout était facile. Comme écrasé par l'idée d'arriver dans son quartier il baissa la tête pour ne pas voir des visages qui pourraient lui être familiers. Il prit la 49ème, prit la première à droite et se préparait à traverser le petit parc quand il la vit, elle se déplaçait avec le sourire aux lèvres, elle semblait vraiment apprécier ce moment. Pour Théo le temps s'arrêta une minute, il assistait à un spectacle unique réservé pour lui, cette fille sans nom qui dansait naturellement au rythme d'une musique inaudible pour lui. Les cheveux de la fille se mouvaient dans un mouvement fluide tandis que toutes les parties de son corps bougeaient de manière désarticulée comme si chacune des parties de son corps cherchait à exprimer une des paroles de la musique en même temps. Ce qui était très beau, un peu comme une danse aux mille visages.

La musique la guidait dans cette danse sans vraiment qu'elle sache pourquoi elle bougeait son corps de cette façon. La musique diminuait de plus en plus, et Margaux reprit lentement son souffle, prête à enchaîner une autre chorégraphie qu'elle inventerait sur le moment. Et c'est dans ce court laps de temps qu'elle le vit celui qu'elle aurait dû voir beaucoup plus tôt mais à ce moment précis elle ne le reconnut pas, elle ne l'avait jamais vu même s'ils étaient condamnés par le destin à se voir éternellement. Ce que remarqua Margaux ce soir-là, c'était un adolescent comme elle mais qui baissait la tête, elle en avait eu la preuve, dès qu'elle avait regardé dans sa direction, il avait baissé les yeux, un faux sourire accroché aux lèvres. Elle-même ne saurait jamais pourquoi elle fit ça mais quand il releva ses yeux et qu'il croisa ceux de Margaux, elle lui sourit, il le lui rendit cette fois sincèrement. Sans aucun autre mouvement, chacun reprit la direction de sa propre maison. Arrivée chez elle, elle alla directement dans sa chambre. Il y avait un simple bureau, un lit et une armoire. Elle se posa sur la chaise de son bureau et attrapa les crayons de couleur dans son sac de cours. Prit la dernière feuille blanche de son carnet, commença à dessiner. Elle avait décidé de représenter ce souvenir avant qu'il ne s'efface à jamais. Elle commença par son sourire puis elle fit le reste du visage et finit par l'environnement autour du garçon. Une fois les traits achevés elle passa à la couleur, dessina la majorité du fond en gris et prit le parti de dessiner le garçon avec des couleurs plus lumineuses, elle avait trouvé qu'il ressemblait à un petit soleil quand elle l'avait vu sourire. Le dessin fini, elle le retourna, lui donna un titre : « little sun » et le data. Une fois l'examen de journée fini avec ses parents, Théo pouvait enfin gagner sa chambre, il posa son sac derrière la porte et au lieu d'aller se coucher sur son lit comme il l'aurait voulu, il se dirigea vers son piano pour réviser. C'est devant le piano qu'il eut une inspiration, cette fille qui avait dansé sous la pluie l'inspirait. Assis devant le piano, il posa son index sur une première touche puis un autre doigt sur une autre touche, encore et encore, peu à peu, les notes se mêlèrent pour créer petit à petit une mélodie unique inspirée d'une danse. Soudain, il entendit un bruit qui venait de l'autre côté du mur, cela le fit sourire, c'était un bruit familier. Sa maison et celle de l'autre côté du mur était anciennement une seule et même maison, des murs de mauvaise qualité avaient séparé la maison en deux. Le son passait donc

facilement d'une maison à l'autre. Par habitude, Théo avait compris que la personne de l'autre côté du mur aimait s'adosser à celui-ci pour écouter la musique qui sortait de son piano. Ce qui produisait un fort bruit de frottement. Cela lui donnait un peu de confiance en lui, comparé à ses parents qui lui criaient dessus à chaque fausse note, la personne, elle, restait jusqu'à la fin et signifiait ses remerciements en frappant deux fois sur le mur. Ce soir encore la personne était là. Cependant c'était différent. Ce soir, Théo voulait partager quelque chose, un sentiment, un souvenir à travers cette mélodie. Il se lança, ses doigts volaient au-dessus du piano, les notes exprimaient ses sentiments et surtout un souvenir que Théo voulait garder pour toujours.

Après le repas, Théo s'allongea et prit le roman dans ses mains. Un petit post-it tomba de la première page quand il l'ouvrit. Il reposa le livre, prit le post-it et avec une moue dubitative, il commença à lire le petit message. Il y était écrit : « Bonjour ! Je te vois souvent à la bibliothèque en train d'étudier mais il est important de s'amuser aussi ; c'est donc dans ce but que je te propose ce livre, j'espère qu'il te plaira. C'est un de mes romans préféré du moment ». Il était signé « Madame M ». Théo commença ce livre dans l'espoir qu'il pourrait être intéressant mais peine perdue, ce livre était beaucoup trop cliché pour lui.

Malheureusement ce livre était addictif. Théo finit donc par s'endormir la tête dans le livre. Plus tard, dans la nuit, sa mère passa et quand elle le vit dormir, le livre dans les mains, elle eut un sourire triste. Elle décida de rentrer dans la chambre, elle enleva le livre des mains de son fils et le déposa sur la table de nuit, attrapa le post-it collé sur la joue de Théo et le colla sur le livre, elle remonta la couette juste sous le menton de son fils et éteignit la lampe de chevet puis sortit de la chambre.

Le lendemain matin Théo était en retard il aurait dû sortir de la maison depuis une dizaine de minutes. Il prit un rapide petit déjeuner et sortit. Au dernier moment, par une intuition, il prit le livre et rangea la partition de la mélodie qu'il avait créée, dans le livre. Il claqua la porte de la maison et se mit à courir. Il traversait le parc, dépassa la fontaine et...

Après avoir pris un déjeuner copieux, Margaux attrapa son sac et son dessin, elle avait eu comme idée de le poser sur un banc au cas où un jour, le garçon passerait par là et verrait le dessin, elle avait pris le temps de le protéger dans une pochette plastique. Et heureusement pour elle, elle était en avance de 5 minutes environ, elle prit donc la 49ème ce qui lui permettait aussi de pouvoir aller à l'arrêt de bus. Elle rentra dans le parc et commença à mettre ses écouteurs quand soudain...

Ils rentrèrent en contact, le choc les fit lâcher ce qu'ils tenaient dans leurs mains, Margaux reconnut le livre qu'elle avait conseillé à l'inconnu de la bibliothèque, et avec quelques connaissances de base de solfège, elle reconnut la partition du voisin. Théo crut se reconnaître dans le dessin, ce qui était le cas. Ils se précipitèrent pour attraper les affaires de l'autre, quand Théo retourna le dessin, il vit le titre. Une fois les affaires rendues à chacun, ils se regardèrent, les yeux dans les yeux, un sourire timide aux lèvres. Il venait de se produire une collision.

Martin Bruyère

Montgeron

15 ans

3^{eme} Prix

Collision



Je ne sais plus. Si, attends je sais, je crois m'en souvenir. Se dit-elle alors qu'une larme roule sur sa joue. Je vais pouvoir l'écrire puisque je m'en rappelle, oui, je me souviens. Les mains de ces soldats sur mon corps, je n'ai jamais compris ce qu'ils disaient, après tout je ne parle pas leur langue. Mais dans mon pays on ne pose pas ses mains de cette manière sur le corps d'une personne et dans mon pays on n'a pas le droit de déshabiller une personne si elle n'en a pas envie. Ah, mais si en fait. Même si on n'en a pas le droit certaines personnes dans mon pays le font quand même. C'est bizarre ! Les gens ont beau savoir ce qu'ils font, personne les punit. Mais dans ce cas, pourquoi les personnes à qui on a fait du mal sont réprimandées ? Pourquoi leur dit-on que c'est de leur faute ? Ce n'est pas bien, c'est mal alors pourquoi les gens le font ? Dans mon pays il y a la guerre. Les gens disent qu'il y a la guerre partout dans le monde. Ma maman et mon papa m'ont dit que la guerre existe parce que des gens ne sont pas d'accord et qu'ils s'entretuent pour montrer qu'ils ont raison. Les adultes m'ont toujours dit que si je n'étais pas d'accord avec quelqu'un il fallait que je discute calmement avec cette personne et que je ne devais pas la frapper. Mais alors pourquoi les adultes partent au combat pour tuer d'autres personnes ? Les adultes m'ont dit beaucoup de choses mais aujourd'hui ils font le contraire de ce qu'ils m'ont dit. Je ne comprends pas vraiment ce qu'il se passe, c'est trop compliqué. J'aurais bien aimé poser des questions à ma maman et à mon papa mais ils sont allongés par terre et ils ne me répondent pas. Je suis sûre qu'ils ne dorment pas. Quand

on dort on est normalement allongé dans un lit et on a les yeux fermés. Mais eux ils ont les yeux ouverts. C'est bizarre ! Ils sont comme ça depuis que les soldats qui ont posé leurs mains tout partout sur moi ont tiré avec leurs pistolets sur mon papa et sur ma maman. Mais avant de tirer sur ma maman ils ont enlevé sa robe, elle était toute nue. Normalement quand on est tout nu c'est pour prendre sa douche ou son bain. Mais ma maman ne se lavait pas. C'est bizarre ! Elle criait « à l'aide » et elle pleurait. Je les ai vu tirer sur mon papa mais pas sur ma maman parce qu'après lui avoir enlevé sa jolie robe bleue avec des belles fleurs vertes et des libellules ils l'ont emmenée dans une autre pièce. Mais même si je ne les ai pas vu tirer sur ma maman je les ai entendus, c'était le même bruit que quand ils ont tiré sur mon papa. Les soldats sont partis et ma maman et mon papa ne me répondent pas quand je leur parle. On dirait qu'ils sont morts. On avait un chat et un jour il était allongé par terre et il ne répondait pas quand on l'appelait et ma maman disait qu'il était mort. Elle pleurait. Je lui ai demandé ce que c'était la mort et elle me disait que j'étais trop jeune pour comprendre. Apparemment la mort c'est quelque chose de triste mais pourquoi ? Les adultes sont égoïstes.

A l'école j'ai appris un mot : « collision ». C'est quand deux choses s'entrechoquent, elles entrent en collision. Je connais beaucoup de mots compliqués, je les ai appris à la télé. Je connais « nucléaire », « destruction », « désolation » et « apocalypse ». A la télé ils montrent que des images avec des bâtiments détruits, il y a aussi du feu. Ah et je reconnais au son que les bruits sont les mêmes que ceux qui ont tué ma maman et mon papa. On dit que ce sont des coups de feu. Mon papa m'a dit que les messieurs à la télé se battaient au nom de la « liberté ». J'ai demandé ce que c'était la liberté et il m'a dit : « La liberté ma puce c'est quand tu peux faire ce que tu veux ». Dans ce cas la liberté c'est quand il y a plein de morts ? Si c'est ça la liberté alors j'en veux pas. Moi je veux rester avec ma maman et mon papa. Pourquoi on m'impose d'être libre ? Si être libre c'est faire du mal à d'autres personnes alors je ne veux pas être libre. Tiens, il y a une énorme boule de feu dans le ciel. C'est bizarre ! Pourquoi les gens crient, pleurent et courent partout ? On dirait que la grosse boule de feu leur fait peur. Ils disent que c'est la fin du monde. La fin du monde c'est quand la Terre disparaît ou c'est quand tout le monde meurt ? Je ne sais pas. Peut-être que ce n'est pas si mal. Le mal. Pourquoi on fait du mal aux autres ? Si ça les fait souffrir ce n'est pas bien alors pourquoi on le fait ? Peut-être que l'on ne souffre plus quand on est mort. Ma maman a arrêté de pleurer et de crier quand j'ai entendu le coup de feu. Peut-être est-elle heureuse. Mais c'est triste. Ça veut dire que je ne la verrai plus, ni ma maman ni mon papa. Je ne pourrais plus rigoler avec eux ni les embrasser ou leur faire de câlin. Je comprends mieux pourquoi la mort c'est triste. En fait, si on ne veut plus souffrir il y a la mort mais si on ne veut pas être triste d'être séparé il y a la vie. Peut-être que la vie c'est surmonter ses souffrances pour être heureux. J'ai pas envie d'être seule, ma maman et mon papa me manquent. D'ailleurs la boule de feu se rapproche et un homme crie que l'on va tous mourir. Ça veut dire que moi aussi je vais mourir, que quand la boule de feu entrera en collision avec la Terre je ne serais plus là ? ! La mort. C'est bizarre je n'ai pas peur. En même temps je ne comprends pas vraiment la mort, c'est trop compliqué. Mais j'ai peur, je n'ai pas envie d'être triste. Pour moi la mort c'est triste. Je comprends mieux pourquoi maman pleurait quand notre chat était mort.

Solveig Langevin

Crosne

**CATEGORIE
+ DE 18 ANS**

LA DERNIERE PLAIDOIRIE



Mourir d'ennui dans sa robe noire, voilà ce qu'avait craint Charles au printemps précédent, lorsqu'il avait prêté serment au Parlement de Paris. Hélas, ce n'était pas l'ennui qui le menaçait mais la haine, la colère, la rage.

Il avait beau serrer contre lui son manteau et presser le pas, l'humidité de novembre le transperçait à présent que le soleil était couché. Il courait presque, pour rentrer au plus vite chez lui, rue du Temple. Ses talons s'enfonçaient dans la ruelle fangeuse, il ne se souciait pas de tâcher ses hauts de chausse. Son cœur cognait fort dans sa poitrine, chaque battement affolé résonnait dans ses tempes. Il haletait et sa gorge agressée par l'air froid lui semblait devenir aussi fine qu'une paille. Son souffle se mua en gémissement et, un instant, il crut qu'il allait se mettre à pleurer. Il ne parvenait pas à se dégager de l'affaire jugée aujourd'hui. Il se sentait sale, poisseux, détestable. Il avait pourtant obtenu l'acquittement de son client, Auguste Lefevre, le drapier du roi. Il aurait dû fêter cette victoire, avec quelques confrères dans leur auberge habituelle, trinquant au beaujolais âpre jusqu'au petit matin. Et pourtant, il n'aspirait qu'à retrouver l'hôtel particulier familial. S'y claquemurer, se laisser réchauffer l'âme par les papotages guillerets de ses sœurs.

Décidemment non, il ne tirait aucune gloire de cette sentence. Il n'avait pas sauvé un innocent. Ni même sorti d'une mauvaise passe un client peu scrupuleux. Il avait servi le Pouvoir, pas la Justice. Et le Pouvoir s'était servi de lui.

Grâce à sa docilité, Auguste Lefevre rentrait ce soir chez lui, libre, plus orgueilleux que jamais. Peu importait que sa fille Hortense, sa cadette, soit morte en couches de ses œuvres, n'ayant pu réussir à faire passer par son étroit bassin de petite femme de 16 ans ce bébé, déjà gros et joufflu comme leur père. Ce qui se passait dans la riche demeure du marchand rue du Louvre ne concernait que lui. Veuf libidineux, il avait fait de ses trois filles les objets de son désir. Après la nuit d'agonie de sa sœur, la benjamine s'était enfuie. Elle avait trouvé refuge chez un oncle maternel. Celui-ci, ému, avait porté l'affaire en justice. Mais sa nièce était rentrée chez elle, en attendant le procès. A son retour, elle avait trouvé Doucette, son âne gris, pourrissant dans la cour. Les domestiques l'évitant en se bouchant le nez dans leur manche. Son père avait battu à mort cette pauvre bête, qu'elle adorait, pour lui rappeler le prix de la trahison. Puis, son accès de colère passé, il avait couvert ses deux filles restantes de cadeaux tous plus luxueux les uns que les autres : robes chatoyantes, pierreries, boîtes finement ouvragées, espérant s'attacher leur silence. A défaut de leur amour.

Lors de l'audience, le drapier n'avait ni nié ni reconnu les faits. L'air absent, il avait écouté sans un mot le témoignage de sa fille puinée qui éructait de rage et de désespoir. Dans la salle d'audience, de nombreux fournisseurs officiels du roi étaient présents, ainsi que quelques grands noms de la cour royale. Tous se tortillaient de gêne sur leurs sièges. Seul Mazarin manquait à l'appel. Son secrétaire particulier, derrière une des colonnes, ne perdait pas une miette des témoignages. La fille aînée du drapier, Pétronille, maigre et pâle ne leva pas yeux une seule fois, sauf pour morigéner du regard ses deux jeunes enfants remuants, qui jouaient aux osselets près du banc. D'aucun disait d'eux qu'ils avaient le riche marchand pour père et grand-père tout à la fois.

Toute l'après-midi, le public oscillait entre curiosité malsaine, rires gras et répugnance. La plaidoirie de Charles fut décisive. Il souligna d'abord l'excellente réputation du commerçant. Car, enfin, depuis quand la justice se mêle-t-elle de la vie privée, de l'intimité dans son foyer, d'un honnête homme, connu de tout Paris ? Généreux envers les pauvres de sa paroisse, doté d'un aimable caractère, respecté dans la confrérie des drapiers et tisserands dont il était le trésorier depuis plus de 20 ans ? N'avait-il pas été assez meurtri par l'existence, lui dont la femme étant morte depuis plus de dix ans, le laissant inconsolable élever seul trois fillettes en bas âge ?

Puis l'avocat démonta une à une les charges qui pesaient sur lui : et d'ailleurs, sur quelle base l'accusait-on de mœurs étranges et contre nature ? D'avoir engrossé sa fille ? Qui pouvait le prouver ? La cour notera, avait-il dit, que six mois avant le drame, un jeune valet, un joli cœur, avait précipitamment quitté ses fonctions, s'escamotant en pleine nuit alors que la cuisinière lui demandait de l'épouser à présent, puisqu'il lui avait si efficacement conté fleurette. Peut-être ses charmes ne s'étaient-ils pas arrêtés à la domesticité... Quant à la fille aînée, Pétronille, insinuait que son père avait aussi abusé d'elle. Elle semblait nier cette allégation, mais elle ne souhaitait pas révéler qui était le père de ses deux bambins. Que diable ! C'était là son droit le plus strict, on n'allait pas la soumettre à la question, l'Inquisition était finie depuis longtemps. A ce moment-là de son discours, Charles sut qu'il avait mis de son côté les esprits rieurs comme les plus cartésiens.

Il porta alors le coup de grâce. Par conséquent, sur quelle preuve solide reposait cette accusation ? Sur le seul témoignage d'une fillette de 13 ans rendue presque folle par la mort de sa sœur Hortense. Cette même fillette que l'on apercevait presque chaque jour depuis des années faire l'école buissonnière, baladant son âne gris dans les rues en lui chantonnant des comptines, comme une paysanne. Alors que son père payait à prix d'or un percepteur pour offrir à ses enfants une bonne éducation. Ce dernier point acheva de convaincre le juge. La relaxe fut donc prononcée. Cette fillette dérangée ne pouvait point mettre en péril la réputation d'un gentilhomme. Le public applaudit, tout en gardant dans la bouche un étrange goût métallique. Auguste Lefevre exultait, ses amis se pressaient pour lui serrer la main.

Charles rassembla avec précipitation ses papiers, ôta sa perruque et s'enfuit presque du tribunal, pour échapper au regard fiévreux et plein d'incompréhension de la fillette. Il avait été éloquent, certes. Habile, oui ! Mais ces mots n'étaient pas les siens. Il n'en pensait aucun, il les vomissait tous.

La veille au soir, alors qu'il préparait sa plaidoirie, bien décidé à jouer de soupirs et de silences, pour montrer sa distance à son client et inviter par un mimétisme poli la cour à faire de même, il avait reçu la visite du Bâtonnier. Ce vieillard sec et gris, qui commandait à tous les avocats, tout au plus l'avait-il croisé deux fois depuis qu'il avait débuté au Palais de Justice. Le bâtonnier lui avait tendu en silence une missive de Mazarin. Celle-ci invitait le défenseur de l'accusé à déployer ses talents pour que Sieur Lefevre ne soit plus inquiété et puisse revenir au plus vite à la cour du roi. Après avoir laissé le jeune avocat lire, le Bâtonnier lui dit d'une voix douce et lasse : « Notre métier exige parfois de subtils arrangements avec la vérité. La Justice n'est pas seulement un glaive, c'est aussi une balance, maître. Nous devons parfois ignorer le juste pour sauver les équilibres. ». Puis il lui tapota l'épaule et tourna les talons. La demande bien que formulée telle une faveur polie, était sans appel. Aussi, aujourd'hui, comme un automate mécanique, il s'était exécuté. Enfin, il arriva chez lui. Il poussa la lourde porte cochère et traversa le vestibule.

« Charles ! Charles ! Viens nous écouter jouer du clavecin ! » l'appelèrent ses sœurs. Mais il était déjà à mi-hauteur des escaliers menant à sa chambre. Il alluma son chandelier, lança son manteau sur son lit et s'assit à son bureau. Assez ! Il n'avait fait son droit que pour se conformer au souhait de son père qui trouvait son envie d'être dramaturge bien frivole. Quant à son adresse oratoire... Quitte à dire des sornettes, alors qu'elles soient énormes ! Qu'elles ne soient ni glaive ni balance mais miroir menteur ! Qu'elles dévoilent la cruauté du monde, qu'elles accablent, qu'elles épouvantent ! Qu'elles fassent fi des apparences, qu'elles étonnent, qu'elles réparent ! Qu'enfin les fillettes triomphent des loups !

« A table, Charles, le souper est servi ! le potage va refroidir ! » crièrent ses sœurs.

Sourd aux appels familiaux, Charles ouvrit son écritoire, se saisit de sa plume blanche que ses parents avaient tendrement faite gravée à son nom : Charles Perrault. Il avait reçu cette plume adolescent et l'avait chérie, la surnommant affectueusement sa Mère l'Oye. Il la trempa dans l'encrier. Il s'apprêtait à donner une nouvelle chance à la demoiselle. Où cela le mènerait-il ?

Comment échapperait-elle à son père, prouvant que la ruse est parfois plus forte que la puissance brute ? Il ne le savait pas lui-même, mais pour la première fois depuis son adolescence, il respirait à nouveau à pleins poumons. Il irait là où sa plume blanche le guiderait. Il sourit et traça sur la feuille les premiers mots de cette nouvelle vie : « Il était une fois ».

Judith Ferrando

Epinay-Sous-Sénart

ONIRONAUTE



L'objet le plus important du capitaine d'un navire des rêves est son livre-guide. C'est lui, plus que les sextants, les boussoles et les verres optiques, qui le guidera à travers les étendues du Premier Océan. Sur la première page d'un livre-guide, sous le titre, est écrite la devise de la guilde ayant imprimé le précieux tome.

Si toi, voyageur, tu peux un jour ouvrir un de ces grimoires secrets, lis bien cette devise : elle te dira qui te prend par la main.

Maximilien de Mur-Tempête, *Mémoire d'un Onironaute I.*

Il était une fois, puis il sera à nouveau, et il est encore.

Devise des Rameurs-Conteurs.

"Du NERF ! Bande de traîne-godilles de cauchemardeux ! Que ça saute !" Cette bordée d'encourageants jurons me rappelle que je conserve encore un certain contrôle sur la situation.

Gueuler dès le matin, c'est pas bon pour ma gorge. C'est pour ça que moi, le capitaine, je ne gueule pas. C'est le boulot de mon second : Arthur Pétoire. Dans la famille Pétoire, ils gueulent de père en fils, ou plutôt chaque père gueule sur chaque fils et lui donne très tôt l'envie de faire de même.

Désagréables, hargneux et acariâtres : pour vous des défauts (sans doute) mais pour des officiers de navire des rêves, ce sont des qualités (la majeure partie du temps).

Côté anatomique, c'est une armoire à glace rousse, dont seul le visage émerge de son uniforme brun délavé, avec un pif rouge grumeleux de vieux buveur comme seul élément décoratif.

Pendant que l'indispensable Pétoire motive l'équipage, je peux observer quelque chose que je ne contrôle pas. Une tempête. Pas un simple grain de haine ou un mauvais condensé d'espoir rance, avec éventuellement une grêle de pleurs gelés en prime. Ou une hallucination dentue. Ce genre de mésaventure onirico-climatique, j'en ai vu, foi de rameur-conteur. Mais ça, c'est un *monstre*.

Surplombant une mer qui perd en dessous son habituel pastel gris-argenté pour une bouillie de rouge colère et de brun peur, ça ressemble à une énorme boule de nuage, sauf que les nuages semblent avoir été peints au jet d'encre, aspergés de gazoline, puis enflammés pour l'éternité.

Pour l'instant on ne voit pas plus de détails, même avec ma longue-vue fétiche.

Déjà ça : c'est inquiétant. Les rêves flous compliquent la navigation : estimer les distances correctement, voilà toute la difficulté.

En prime, pour contribuer à l'angoisse qui commence lentement mais sûrement à s'infiltrer par mes pieds et à remonter dans mon estomac comme une anguille, c'est rapide : il y a cinq cadrans, soit deux minutes et demi, ce n'était qu'une tête d'épingle à l'horizon. Je relève au sextant des coordonnées. Rapide calcul mental : cette horreur a une vitesse d'*au minimum* 171 miles d'argents par heure. Aucune chance de la distancer sans devoir prédire sa trajectoire. Si même il est possible de lui échapper. "Pétoire ! Tous les hommes sont sur le pont ?" J'essaie de ne pas hausser la voix. Les marins peuvent paniquer : Pétoire les calmera. Mais le capitaine... le capitaine doit rester stable comme une ancre.

"OUI !" Pour n'importe qui, ce serait un hurlement, pour Pétoire, c'est son volume de conversation. Une autre *qualité*.

"Laissez les sur-voilures en place. Remontez les sous-voiles. Calfeutrez tout ce qui peut l'être. Pas d'objets volants. Enfillez les protections intégrales. Préparez les respirateurs, les aveugloires, les cataphractes et les mousquets au cas où. Nouveau cap : 33° par rapport au second nord !"

J'énonce avec un calme de surface les ordres, suivis de leur écho éruptif par mon second.

Les sous-voiles, deux grandes ailes façon chauve-souris, toutes métalliques et vissées de miroirs, commencent à remonter à bâbord et tribord. Immédiatement le navire commence à décélérer, car le vent est rapide, mais les rêves sont fluides comme la pensée.

Mais mieux vaut ne pas se faire entraîner.

Je crie vers une fine silhouette qui manipule un télescope massif monté sur trépied, dont la centaine de lentilles multicolores scintillent :

"Aza ! Comment ça se présente ?"

La jeune navigatrice répond en hurlant par-dessus le brouhaha de la manœuvre :

"C'est encore plus moche aux optiques qu'à l'œil nu !"

Les optiques sont lourdes à manœuvrer, surtout pour une brindille comme elle, et une pellicule de sueur fait briller sa peau mate. Ou alors il s'agit de peur : dix ans de formation et deux ans de navigation la laissent encore inexpérimentée.

Elle continue d'un ton plus posé, celui du professionnel qui cherche à transmettre un maximum d'information en un minimum de syntagmes.

"La lentille de Rupesti montre une enveloppe lisse : âge estimé à plus d'un milliard d'années !"

Mon cerveau fonctionne à toute allure : si c'est vieux, c'est référencé quelque part. Une bonne nouvelle. Du moins, pas trop mauvaise.

"Les lentilles de colorimétries montrent une pigmentation noctance avec des huiles haut-carmin." Mauvais... mais pas surprenant. Deux couleurs puissantes, peur-nuit et colère-passion, mais que des années d'entraînement me permettent d'entrevoir. Nous ne serons pas aveugles au danger. C'est mieux qu'un tourbillon d'extindiguo, que même après vingt ans à scruter les vagues je n'aperçois que comme un vague rien couleur de nulle part.

"Les plaques-medium montrent des traces de consciences. Multiples lucioles orbitant sans anneaux autour d'un vaste planétoïde avec un équateur."

Merde. Une tempête consciente. Cruelles comme des enfants, inventives comme les civilisations qui les ont rêvées. J'en connais des histoires atroces sur ces tempêtes.

"Okay. Range les optiques Aza. On va naviguer à l'œil." "Sûr capitaine ?"

"Ça a l'air loin mais ce truc approche vite. Je ne voudrais pas les casser."

Il était une fois un capitaine qui avait perdu ses optiques. C'est le genre de conte qu'on apprend par cœur à la guilde des Rameurs-Conteurs. Elle finit mal cette histoire.

Dans la périphérie de mon champ de vision, j'entrevois ceux de mes marins qui ont déjà revêtu les lourds cataphractes insectoïdes et métallisés, les respirateurs pendus à leurs cous comme autant de têtes déformées en talismans, et à leur côté les aveugloires, de patibulaires cagoules dotées d'opercules pour s'ôter la vue, l'ouïe ou l'odorat. Ils ont accroché dans leur dos les longs mousquets réglementaires.

Je reprends mon sextant. La trajectoire de l'amas reste stable. Pour l'instant.

J'observe l'eau autour du bateau : l'argent pastel des flots vire doucement à la couleur qu'ils ont sous le nuage. Des bandes ondoyantes de rouges brunâtres et de bruns rougeâtres serpentent autour de nous, plus nombreuses à chaque instant. Mes yeux se plissent tandis que je fais appel à des décennies d'apprentissage. Je fixe l'eau et j'entrevois des rubans de noctance.

"Aza, relevés à la louche ! Trois louchées de proue ! Tu me rejoins avec la flotte dans ma cabine !" Pendant qu'Aza saisit la grande loucharde à la longue tige de cuivre, je me précipite vers ma cabine. Pas de temps à perdre.

Blam ! D'un coup de pied botté j'ouvre la porte et je cours vers mon bureau.

Je saisis un coffret blindé.

Blam ! Sur le bureau.

Il y a vingt ans j'étais plus soigneux, mais j'ai appris depuis que les Livres-Guides sont fabriqués pour être increvables et survivre à pires traitements. Qui plus est un Livre-Guide dans un coffret d'acier.

Clic-Clac ! La clef de mon pendentif joue dans la serrure.

Je saisis l'épais Livre-Guide (je pense et dis toujours la majuscule à Livre-Guide : une vieille superstition des rameurs-conteurs). Vite, l'index.

Comme à chaque fois, comme chacune des milliers de fois précédentes où j'ai ouvert cet ouvrage, les centaines de contes mnémotechniques encodant la syntaxe stricte des glyphes me reviennent en mémoire. Cartographier ce qui ne peut être cartographié, voilà l'impossible problème auquel avaient été confrontés les premiers navigateurs du rêve.

L'index est un entrelacs organique de diagrammes annotés de pattes de mouches bicornues, qui renvoient vers les différentes sections du Livre-Guide : Courants, Anomalies, Entités, Limons, Itinéraires et Îles. La chimérique solution a des allures de problèmes.

Immédiatement je scrute et isole la partie de l'index qui a le plus de chance de correspondre à la menace. Je manque de données pour trancher : des dizaines d'anomalies rarissimes correspondent, et chacune demande une réponse précise.

Fort heureusement, Aza arrive en cabine sans frapper, tenant les trois fioles gravées (I, II et III). "Voilà capitaine !"

Elle me regarde fixement et ajoute à voix basse : "Trois fioles... vous êtes sûr... à l'académie..." Je souris. "Ils t'ont raconté l'histoire du capitaine qui avait bu trop de cauchemars ?"

Je me rappelle que l'état de mon visage ne me permet plus le sourire. Trop de cicatrices. Trop d'accidents : "Je n'oublie pas les règles. Maintenant amène la flotte, que je goûte le danger. Puis va demander à Sarcouteau de te donner une seringue de calmant, et surveille le nouveau mousse. Je crains qu'il ne craque. Au moindre couac, tu le boucles dans la cale et tu l'endors. Tu diras aussi à Sarcouteau de me rejoindre avec un remontant."

J'ajoute un tonitruant : "Navigatrice, rêveuse ?".

Immédiatement elle salue et claironne le rituel : "Capitaine, éveillée, capitaine !" avant de décamper.

Voilà qui devrait lui donner un supplément de moral.

Il était une fois un capitaine qui avait pris goût à l'eau de la mer des rêves. C'est vrai que goûter les rêves peut être dangereux. Mortel même.

Mais, et c'est ce que vingt ans d'onironautie m'ont enseigné à la dure, il n'y a rien de plus délicat que de goûter la mer sur laquelle on navigue pour la connaître. Le tout est de boire le rêve, de s'assurer que ce n'est pas le rêve qui vous boit, et de garder la notion du temps.

Première fiole.

Le sel me brûle la gorge. Des petites dents me mordent de l'intérieur. La douleur a une couleur *noire* si noire et si froide qu'elle en devient solide. Noctance. Monstruosité. Ténèbre... Une fuite... de la honte... Hmm.

Seconde fiole. Toujours le même goût de noctance, avec les mêmes résidus. J'enregistre toutefois une nouvelle saveur. Quelque chose de plus corsé et chaud, comme du sang qui coulerait depuis une éternité. Haut-carmin. Cette couleur porte une sorte d'*idée* de sable ou de désert. Hmmm...

Troisième fiole. La tête me tourne. Bien fixer la pendule. Tic-Tac. Ne pas perdre la notion du temps. Je suis le fil du rêve plus que je ne le tiens. Mais je l'ai trouvé. Une pierre. De la jalousie. Non. D'abord de la jalousie. Un feu. Un animal. Puis une pierre. Un choc. D'autres chocs. Une pierre contre un crâne. Puis des rêves. De la honte. Des regrets. Quelqu'un qui veut vivre. Qui veut mais qui ne pourra pas. D'autres meurtres. D'autres corps brisés... un océan de corps sanglants...

...
J'émerge péniblement. Trois minutes. Dont deux pour la troisième fiole. Comme dans un rêve, je lis l'index. Tout s'éclaire. L'index me guide vers une page. Voilà mon anomalie...

...
Par les Deux Portes, Celle de Corne et Celle d'Ivoire... c'est *lui*.

...
Quelqu'un frappe trois coups secs avant d'entrer. C'est Sarcouteau. Le chauve albinos a quitté l'habituelle tenue blanche ornée de sang séché du chirurgien pour le cataphracte des mauvais jours. Il me tend un remontant dégueulasse et m'interpelle de sa voix de fausset : "Pétoire vous fait dire que l'amas s'approche. Sa trajectoire le fait passer à 30 miles d'argents au plus proche de nous.

Je fixe rapidement ma cuirasse ornementée, attrape mon aveugloire et mon respirateur.
"Non. Il va changer de trajectoire." Sarcouteau me fixe d'un air inquiet.

Je jaillis hors de ma cabine et hurle : "Je prends la barre ! Encordez-vous tous ! Repliez les sur-voiles ! Abaissez les sous-voiles au dixième !"

Je me murmure alors à moi-même en prenant la barre : "Caïn est sur nous, Hypnos ait mon âme."

Ce ne sera pas de la navigation.

Ce sera une lutte sans merci contre le premier des meurtriers.

Alexandre Courtin

Thiais

3^{eme} PRIX

METEORE



Diorama réalisé par Albane Feybessé

Garbage : "I think Im' Paranoïd"

Je suis un météore, lancée à toute allure, vers la planète que tu es, toi : chaque mouvement que je fais pour refuser cette évidence me propulse encore un peu plus vers toi, accélérant ma chute,

notre collision.

Je suis un météore, amas rocheux autrefois mort et soudainement vivant, fulgurant, je n'avais pas demandé ni voulu cela, je tombe, je fonce, je sens bien que je brûle et que cette chute me consume, j'ai peur mais ma peur semble se dissiper dans le feu derrière moi.

Plus je tente de freiner ma course et notre rencontre, plus la roche qui me constitue s'enflamme, rougit, s'incandescende, plus la lutte est forte et plus la ligne est claire, plus notre contact est inévitable, contact qui signe ma fin.

Ma fin,
Qui devient mon début,
Puisqu'à ma fin,
Tu commences,
Et que je sens qu'avec toi
Commence un nouveau moi.

J'ai peur :
j'étais statique, avant,
un amas de roche qui ne demandait qu'à tourner mollement, je ne voulais plus rien avant ce soir qu'à rester là et simplement regarder la vie passer.
Mon chemin était bon, et fait, et posé ; un regard de toi et tout s'effondre.

Tout à coup, l'espace d'un regard, le temps d'un demi sourire, tu existes, ta gravité m'appelle,
ta
simple
existence
bouscule mes schémas, courbe ma courbe,

tu m'as regardée une fois de trop, et d'amas rocheux et simple je deviens brûlante,
lancée,
propulsée

vers un autre moi, vers une autre vie, vers un inconnu destructeur ;

de satellite je deviens météore.

Je suis météore face à toi, tu m'appelles, toi, planète ou trou noir, qui es-tu? Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir, ce soir, je flanche,
tombe,

fonce.

Et si, en te tombant dessus, je te détruisais? Si, projetée comme je le suis vers toi, je t'anéantissais par la force de ma trajectoire, ou de mon inertie?

Météore je suis, mes pensées filent derrière moi comme la queue d'une comète, je voudrais bien les attraper et prendre le temps de les lire mais je ne peux pas, plus, ton regard m'a capturée et je fonce, je sens bien qu'en fonçant, brûlante, je perds des morceaux de ma roche, la course est lancée et elle ne s'arrêtera pas,

ces morceaux de roche devaient être inutiles, je n'ai pas le temps de penser,
je tombe, je serre les dents, je fonce vers toi, sous peu mon corps approchera le tien,

mes lèvres approcheront les tiennes, ma brûlure se calmera dans tes eaux et tant pis, tant pis,
tant pis si les espèces que tu abrites brûlent sous mon feu, tant pis si à notre contact se réveillent mille volcans, tant pis, puisque tu m'as convoquée, je chûte, fuis, me jette, me perds,
me lance, me transperce avec cette seule vérité : sous peu, ta peau et la mienne se toucheront,
violemment peut-être mais c'est
ce que nous sommes.

Météore, je suis, ce soir, avide de ne pas réfléchir, avide de foncer vers toi, qui es l'inconnu,

vers moi, qui ne me connais pas,

vers nous, terre à construire, vers...

Cet endroit

Où les mots

n'existent que

pour donner un semblant

de densité

à

ce

qui nous

occupe

puisque, moi,

météore

je me rapproche,

je sens

dans mon feu

l'appel de tes eaux

et je sais

qu'à l'instant où

je

te

toucherai

naîtra

LA

Vie.

Emilie Dubreucq

TEXTES DU CONCOURS

ENSEMBLE DES TEXTES ENVOYES

CATEGORIE
+ DE 18 ANS

Contes amoraux



Ces contes amoraux ne sont pas dédiés à Jeanne Moreau

Il était une fois un petit garçon très méchant qui faisait pipi au lit. Sa mère avait beau le gronder et le menacer de ne plus l'aimer, il n'en continuait pas moins, au point qu'il porta des couches au lit sa vie durant.

Il était une fois un ogre qui était si méchant qu'il n'arrêtait pas de pleurer, car personne ne l'aimait tant il était méchant. Il pleurait et pleurait et jamais ne pouvait s'arrêter de pleurer, au point qu'il mourut noyé dans ses larmes.

Il était une fois un enfant qui refusait de manger sa soupe. Et il s'entêtait tant et si bien que sa mère, pour l'amadouer, essaya le bouillon. Qui n'eut pas plus de succès que la soupe, mais au moins, l'enfant jouait à faire des mots avec les pâtes alphabets. Il devint poète mais ne mangea jamais sa soupe.

Il était une fois une adorable petite fille que sa mère refusait d'aimer car elle préférait les garçons, si bien que l'adorable petite fille se punissait chaque jour de ne pas être comme il fallait. Un jour, ne pouvant plus supporter le regard de sa mère, elle souhaita qu'elle pût se faire toute petite, toute petite, si petite que sa mère ne la verrait plus. Et le bon Dieu exauça son vœu, et l'adorable petite fille rétrécit, rétrécit, jusqu'à ne pas être plus grosse qu'une souris.

Si elle fut mangée comme une souris par un chat, l'histoire ne nous le dit pas.

Il était une fois un petit garçon si charmant que les fées l'enlevèrent et le remplacèrent par un autre. Et ses parents le lendemain s'étonnèrent beaucoup de ce que leur fils, qui était hier si charmant, fut aujourd'hui si laid. Ce qui ne les empêcha pas de l'aimer chaque jour davantage.

Il était une fois trois petits cochons qui parlaient comme vous et moi au lieu de faire « gruik, gruik », comme le font d'ordinaire les cochons. Et au lieu d'être égorgés avec le grand couteau qui fait « couic », comme on fait d'ordinaire aux cochons, ils furent épargnés grâce à leurs supplications et on les maria à trois truies de haut lignage et de grande beauté.

Le premier fut duc du duché des Verrats, le deuxième comte de la Grasse-Comté, et le dernier baron de Quiche-Lorraine.

Il était une fois une petite fille très mal élevée qui refusait de sourire, si bien que tout le monde disait que c'était une petite fille très malpolie et que sa mère devait fort mal l'élever. Alors cette dernière engagea un dentiste qui fit porter à la petite fille très mal élevée un appareil dentaire qui la forçait à sourire tout le temps, si bien que tout le monde se mit à dire que la petite fille était très polie et bien élevée, mais que tous les enfants se moquaient d'elle à l'école à cause de son appareil dentaire.

Il était une fois une colombe que faisait surgir de son chapeau un magicien à chacun de ses spectacles. Un jour, la recette de ses tournées fut si maigre que le pauvre magicien n'eut rien d'autre à manger que sa fidèle colombe, qui plus jamais ne surgit de son chapeau à aucun de ses spectacles.

Il était une fois une vilaine petite fille qui se rongait continuellement les ongles. Tant et si bien que sa maman, un jour, en fut si agacée qu'elle prit un couteau et coupa d'un coup sec, « tchac ! », les dix doigts de la fillette, de sorte que cette dernière ne pût jamais plus se ronger les ongles à nouveau. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure, et la vilaine petite fille se mit à ronger les ongles des autres à défaut des siens.

Il était une fois une reine qui était si belle, que tous ceux qui avaient croisé son regard en étaient morts. Et on raconte qu'un prince d'un pays très lointain en était tombé amoureux rien qu'en entendant vanter sa beauté et avait traversé terres et mers pour ses beaux yeux. Et le voyage fut si long et si éprouvant qu'il tomba gravement malade et que, le jour où il arriva au palais de la reine, il mourut avant de l'avoir jamais vue.

Il était une fois un petit garçon qui se perdait partout où il allait, si bien que sa maman le tenait toujours par la main quand il sortait dehors, de peur qu'il ne retrouve jamais le chemin de la maison. Mais un jour le petit garçon se démena avec tant d'adresse que sa petite main s'échappa de la pogne de sa maman, et qu'il dût bien faire deux fois le tour du monde en tournant en rond avant de retrouver le chemin de sa maison.

Il était une fois trois frères qui s'entendaient comme jamais ne s'entendirent trois frères. Quand ils grandirent ils aimèrent la même femme, qui les aima tous trois, quoique chacun différemment. Aussi décidèrent-ils de concert qu'elle aurait chaque jour un frère différent, et chacun de se satisfaire de ce partage et de vivre dans le plus heureux ménage que jamais on ne vît, jusqu'au jour où le bon Dieu fut jaloux de leur bonheur, et fit mourir l'un des frères.

Alors la joyeuse entente qui les unissait se brisa et tous trois décidèrent de se séparer car désormais le frère décédé était chaque jour présent à l'esprit de chacun.

Il était une fois deux sœurs qui n'étaient capables d'être d'accord sur aucun point, si bien qu'il y avait toujours une raison pour laquelle elles étaient en train de se chamailler. Et leurs parents ne pouvaient jamais rien faire qui ne plût à l'une des sœurs sans que cela ne déplût à l'autre. Si bien qu'ils décidèrent pour ne pas faire de jalouse de ne jamais donner satisfaction ni à l'une ni à l'autre.

Il était une fois un tout petit bébé qui mourut trois jours après être né, sans qu'on sût jamais pourquoi. Pourtant il devait bien y avoir une raison.

Il était une fois un charmant petit garçon qui grandit si vite en l'espace d'une nuit que ses parents le lendemain ne le reconnurent plus et crurent que leur enfant avait été enlevé par les fées puis remplacé par un autre. Et ils jetèrent l'enfant au feu ; mais ce dernier, au lieu de se transformer en bûche comme le font habituellement les leurres laissés par les fées, resta un enfant et brûla vif et hurla jusqu'à en mourir comme le font habituellement les enfants quand on les jette au feu.

Il était une fois un autre petit garçon, bien trop bavard, et qui ne s'arrêtait jamais de parler, de telle sorte qu'il ne pouvait vous adresser la moindre parole sans se donner derechef à lui-même la réplique. Mais il arriva un jour où sa langue en eut assez d'être si prodigalement usée, et où le petit garçon bien trop bavard dut se taire, et il entendit alors le silence de mort le plus épouvantable que nul être entendît jamais.

Il était une fois une adorable petite fille que sa mère refusait d'aimer car elle préférait les filles. Et elle avait beau savoir que c'était très mal et se punir chaque jour que Dieu fait pour ses mauvais penchants, l'adorable petite fille n'en persistait pas moins et éclatait en sanglots à l'idée que sa maman ne l'aimerait jamais tant et si bien que le bon Dieu, qui ne peut rester insensible quand il nous voit endurer de telles souffrances, prit pitié de sa misère et la transforma en goutte d'eau.

Il était une fois un roi qui était très malheureux, car il avait aimé d'un si grand amour que son cœur était tombé en miettes et avait laissé un grand vide, si bien qu'il souffrait mille morts à tout instant. Mais le bon Dieu, qui ne peut rester insensible quand il nous voit endurer de telles souffrances, prit pitié de sa misère, et lui redonna un cœur. Mais bien souvent le roi ne pouvait croire à son bonheur, et avait encore comme un vide au cœur.

Il était une fois un géant qui avait de si grands pieds qu'il ne pouvait trouver chaussure à leur taille. Mais celle-là je la raconterai une autre fois...

Théo Courtin

Il était une fois Mamy Rose



A notre arrivée, Mamy Rose posait toujours une petite ardoise sur sa porte d'entrée sur laquelle était notée son humeur du jour. C'était sa façon à elle de nous accueillir. Elle y dessinait des smileys en fonction de ses dispositions du moment.

On avait tous l'habitude de ce message lorsqu'on allait lui rendre visite : ses agissements n'étonnaient personne. Mais l'enfant que j'étais alors redoutait de voir une tête coléreuse ce qui n'arriva jamais.

Mamy Rosa n'était pas d'une mauvaise nature, bien au contraire. Enfin, avec moi, je veux dire. Je ne la voyais jamais fâchée, jamais triste, jamais contrariée.

Elle se plaisait à me raconter des histoires, plus étonnantes les unes que les autres, le visage grave de celle qui connaît la vérité. Elles étaient d'ailleurs souvent issues d'articles ou de livres plus ou moins historiques qu'elle avait lus.

Ainsi, elle me parla de Louis XIV, de plusieurs autres rois, mais aussi de Don Quichotte et Sancho Panza ce qui explique que, pour ce dernier, j'ai longtemps cru à son existence.

Il est certain qu'elle voulait me passer un message. Ou plusieurs.

J'ai compris plus tard qu'elle voulait me transmettre son étonnant patchwork de connaissances.

On l'appelait Mamy Rose, non pas parce qu'elle s'appelait Rose mais c'est elle qui avait suggéré (ou plutôt imposé) ce surnom à la naissance de ses petits-enfants, sans que personne ne sache réellement pourquoi.

En fait, elle s'appelait Béatrice, donc rien à voir.

Mamy Rose avait une passion : les livres.

Elle en possédait des centaines, voire des milliers (bon j'exagère un peu) mais mes yeux d'enfants en voyaient partout, de toutes les formes, de toutes les couleurs, ornés de graphismes toujours plus surprenants les uns des autres.

Et puis, il y avait « *son* » livre. Celui qu'elle avait écrit et qu'elle avait dédié aux membres de sa famille, les larmes aux yeux.

Elle en parlait comme si c'était son enfant ce qui m'impressionnait.

Lorsqu'elle le montrait, elle caressait la couverture avec douceur ; j'avais même l'impression qu'elle lui parlait à voix basse lorsqu'elle le portait contre sa joue.

Elle respirait les pages et les déployait lentement sous nos yeux étonnés, pour nous exposer l'étendue de son travail.

J'étais trop petite pour lire son ouvrage car il n'y avait aucune image.

Mais, même si je n'en connaissais pas le contenu, j'étais fière.

J'en avais même parlé à Justine, mon amie de l'école : une mamy qui écrit un livre, ce n'est pas courant.

Cependant, je ne suis pas certaine que Justine ait cru à mon histoire ...

Mamy Rose était aussi très extravagante. Rien ni personne ne semblait la déranger surtout dans la rue où elle ne se gênait pas pour donner son avis même on ne lui demandait rien ...

Maman n'aimait pas ce comportement. Moi, cela me faisait rire.

A bien y regarder, à cette époque-là, je la croyais

invincible. Mamy Rose m'apprit aussi à aimer le vivant.

Tout le vivant.

Du plus petit insecte qu'elle chérissait, aux moindres fleurs qu'elle ne supportait pas dans un vase.

- Il faut laisser la fleur dans la terre, sinon, elle ne pourra pas survivre ...

Alors j'arrêtais mon geste d'enfant qui cueille tout sur son parcours. Son propos était plus un ordre qu'un conseil : elle ne supportait pas que mes petits doigts maladroits (ou ceux des autres) coupent ne serait-ce la moindre fleur.

Maman lui faisait part de son désaccord : un enfant est un enfant, il a besoin de faire des expériences.

- ... Mais pas au détriment d'une fleur qui n'a rien demandé !

La réponse était sans appel. Maman ne la contrariait pas.

Et puis il y avait les insectes. Mamy Rose avait une préférence pour les araignées qu'elle jugeait très utiles dans une maison. Ainsi, dans toutes les pièces, et à chacune de nos visites,

elle nous indiquait fièrement les cachettes de ces charmantes bêtes à 8 pattes. Elle m'expliqua que les araignées dans notre pays étaient inoffensives. Pour le prouver, elle attrapait la bestiole par une patte et l'exhibait devant mes yeux terrifiés.

- Tu vois, celle-là c'est une faucheuse, la plus discrète des araignées !!
Puis elle me dévoila quelques belles toiles accrochées à l'angle des fenêtres où se balançait une épeire ou quelques autres spécimens dont j'ai oublié le nom.

Il fallait donc faire attention où nous mettions nos pieds : écraser une araignée était sacrilège. Il en était de même pour tous les insectes dans la maison.

Alors, lorsque papy chassait les guêpes avec sa tapette en plastique rouge, elle hurlait de cesser ce massacre et lui arrachait l'objet du délit. Celui-ci disparaissait dans la poubelle mais réapparaissait un autre jour avec une couleur différente : papy était un magicien.

Pour Mamy Rose, les guêpes sont utiles : ce sont des pollinisateurs. Si elles nous piquent c'est de notre faute : il fallait les laisser tranquilles et arrêter de crier.

Sauf qu'un jour mon petit frère, qui n'avait que quelques mois et n'avait donc rien fait de reprehensible contre l'insecte, s'est fait piquer sur la joue qui devint deux fois plus grosse. Le gonflement gigantesque effraya mes parents.

Cela condamna l'insecte définitivement aux yeux de la famille. Pourtant, même si Mamy Rose était désolée de cet incident, elle n'était toujours pas prête à autoriser l'usage de la tapette au sein de sa maison. L'été, les repas devenaient donc souvent source de conflit à ce sujet. La tapette toujours en action malgré ses mises en garde, Mamy Rose quittait la table traitant l'assemblée d'assassins. Elle tournait les talons, en colère ou vexée, personne ne savait vraiment ce qu'il en était.

Et puis, Mamy Rose avait deux poules.

Et ça, j'adorais. Surtout lorsqu'on les appelait, un morceau de salade au bout des doigts. Elles se précipitaient ensemble et se battaient presque pour obtenir le morceau de légume, leurs petits yeux voraces jetant des étincelles alentours.

Leurs piailllements inintelligibles me procuraient une joie immense ; je savais reconnaître leur satisfaction.

Mamy Rose rentrait ses deux poules à dix-neuf heures dans une sorte de cagibis confectionné avec quelques planches et un peu de grillage car elle craignait la venue des renards ; elle préféra donc les barricader tous les soirs.

Elle me raconta que les renards sortaient presque uniquement la nuit pour rester discrets afin de chaparder des restes de nourritures ou attaquer des petits animaux.

Elle chuchota que potentiellement ils pouvaient s'intéresser à ses poules.

Alors, le soir avant de partir, je guettais dans le noir pour surprendre l'animal que l'on disait si malin. J'étais convaincue qu'un jour j'en verrais un : les poules l'attireraient irrésistiblement.

Ainsi était Mamy Rose.

Mais un jour on n'alla plus la voir.

Lorsque je demandais pourquoi nous n'allions plus chez Mamy Rose comme d'habitude, on m'expliqua qu'elle était au ciel ou peut être transformée en papillon, ou peut être autre chose. Quant à papy, il était malade et hospitalisé. Enfin, je n'ai pas bien tout compris.

Par contre, je remarquais la tristesse dans le regard de maman. Je devinais que c'était dramatique ce qui était arrivé, sinon pourquoi elle pleurait ...

Accrochée à son smiley,
Quelque part entre la réalité et mes rêves d'enfant
Mamy Rose devint mon plus beau souvenir.

Sylvie Détain

Et voilà, collision !



Et voilà, collision, mes paupières se ferment doucement mais résonne dans ma tête comme de gros tambour. « BAM BAM et puis BAM BAM ».

Et voilà, collision , ma gorge qui se serre , la trachée contre ses parois. Une déglutition si difficile qu'elle ne laisse presque pas passer ma salive.

Et voilà, collision dans ma tête, les pensées se percutent, se mêlent et se démêlent, se chevauchent et ne tournent pas autour du pot.

Et voilà, collision dans ma poitrine. Mon cœur, il balance, il pompe et rebondit si fort que même sans y prêter attention je l'entends.

Arrête toi bon sang, laisse ce sang circuler et mes pensées faire de même.

Et voilà, collision : mes mains, elles tremblent et se repoussent la droite comme la gauche, elles coulent, elles collent.

Et voilà, collision avec mon estomac vide, je le sens se tordre dans tous les sens, le stress qui m'envahit me donne des nausées. Une sensation de mal être qui me

donne le mal du je suis.

Et voilà, collision mes jambes, elles aussi elles tremblent, ne tiennent pas debout, je vais tomber ? Elles ne répondent plus à leurs noms... Je dois partir, vite, courir, voire voler.

Je dois échapper, mais à quoi ?

Et voilà, collision je sens mon corps tomber et s'éclater au sol, je me sens si fragile, je tombe vais-je me casser ?

Je me sens mourir et collisionner jusqu'à sous terre, voir les enfers.

Cassandre Alarcon

La Méduse et la Raie

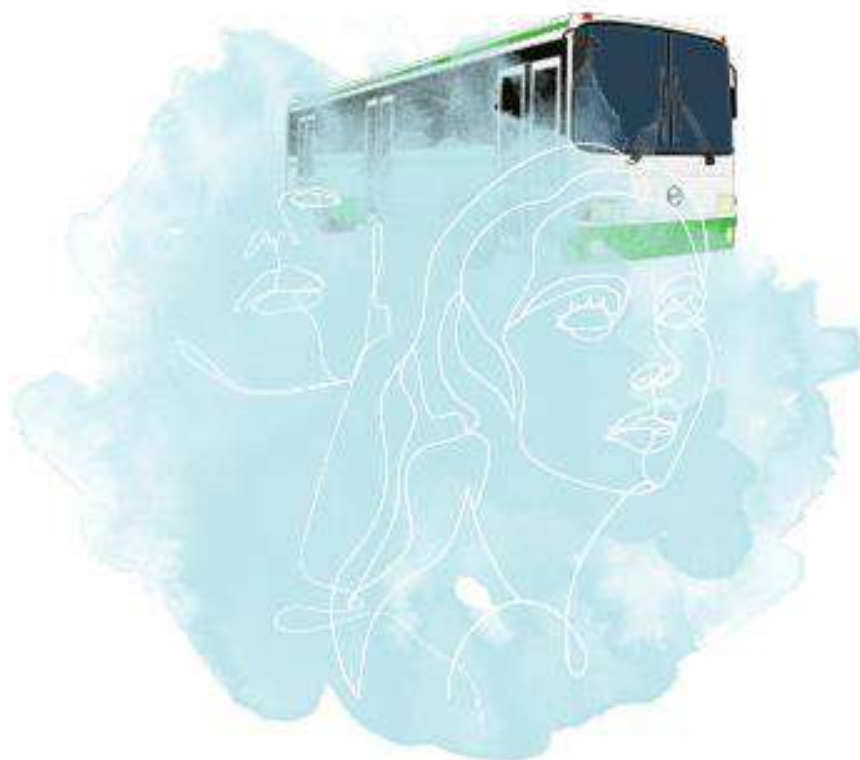


Il était une fois dans les profondeurs de l'océan,
Une méduse qui luttait contre le courant.
Avec effort elle déployait son ombrelle
Et activait ses tentacules pêle-mêle.
Peu d'effet mer mais la méduse était persévérante
Pour contrer cette onde si puissante.
Trop légère il lui manquait quelques kilos

Et ceux qui assistaient à cette exhibition en solo
Ne pouvaient qu'être admiratifs de tant de ténacité,
Seule l'étoile de mer se permit de plaisanter.
Soudain une raie manta fit son apparition,
Elle survolait la pleine mer comme un avion.
S'apprêtant à dépasser la bestiole gélatineuse,
Elle voulut se montrer d'humeur généreuse
Et lui proposa de monter sur son aile,
Modeste plateforme qui n'a rien d'une caravelle.
C'est ainsi que la raie d'habitude si recluse,
Devint le temps d'un voyage le Radeau de la Méduse.

Anne Fatras

Vide



Vide.

C'était le mot juste pour exprimer ce qu'elle ressentait à ce moment précis de sa vie. Debout, immobile sous la pluie, elle ne sentait rien, si ce n'est ce vide en elle.

Comment expliquer ce qui venait de lui arriver ? Elle l'ignorait complètement, ne savait pas comment analyser la situation, mais elle savait qu'elle n'allait pas laisser ce sentiment la bouffer de l'intérieur. Et puis, elle avait déjà vécu pire. Elle s'en remettra vite ; elle s'en remet toujours vite.

Le bus arriva enfin. Vide, lui aussi, mais ce n'est pas surprenant à 4h du matin. Elle devait partir de ce pays où elle se sentait étouffer. A l'époque, elle s'y sentait comme chez elle ; mais aujourd'hui, bien des années après ses études, elle savait mieux que jamais qu'elle ne pourrait pas revenir vivre ici.

Tous les souvenirs tordus et les situations malsaines qui avaient démarré dans cette ville lui revenaient en tête, comme si elle revoyait sa vie à Londres défiler devant ses yeux, et elle se sentit prise de nausée. Parce qu'elle y avait expérimenté différentes formes d'irrespect, de la manipulation, les drogues qui circulent, l'insécurité et le racisme local (bien qu'elle soit blanche, son léger accent trahissait son origine étrangère).

Le terminus du bus était proche. Tandis que son corps se mouvait pour s'ériger et se diriger vers les portes de sortie du véhicule, sa conscience était retournée à la maison. Elle était pressée de retrouver sa petite vie, après ce week-end prolongé qui avait tourné au cauchemar. Mais... soudain elle eut l'inconfortable sentiment que même sa maison était devenue une prison.

« The next station is... St Pancras International. »

Dans sa tête, ressassant déjà les mots, les promesses, les faux espoirs et le déroulement des événements, elle se promettait déjà de ne plus recommencer, de ne plus s'emballer. Et elle analysait pour comprendre où elle s'était trompée.

Ce qui avait été différent cette fois, c'est qu'elle était, dès le départ, confuse. Et là, elle se sentait tellement déçue... même si elle avait déjà vécu pire, pleuré toutes les larmes de son corps et regretté d'avoir cru en l'honnêteté de l'autre, elle sentait qu'encore une fois, elle allait noircir le tableau pour se protéger.

Encore une fois, la vie lui avait appris une leçon. Elle ne savait pas encore comment interpréter tout ça, mais son vide intérieur commençait à s'estomper. Elle sentait qu'elle allait dans la bonne direction dans sa vie, que tout allait s'arranger.

... seulement, elle ne vit pas la trottinette électrique débarquer de nulle part dans le noir, ni le bus sans voyageur qui retournait au dépôt.

Cette fois... elle sentait son corps se vider de son sang, elle sentait sa conscience s'évaporer... Elle se sentait... vide.

*Dernières pensées d'une jeune européenne
avant son apparition dans les faits divers d'un journal local.*

Vide.

C'était son sentiment du moment. Jamais il ne s'était senti si vide.

Il sortait du travail, il déambulait dans les rues de Londres sur sa trottinette, en pensant à son travail de nuit. Il n'aimait pas spécialement ce travail, ni le détestait. Mais ça lui permettait de survivre. D'avoir un toit, une connexion internet, une bouteille de whisky et des extras de temps en temps, quand il partait faire la fête avec ses collègues.

Jeune homme discret et gentil, il n'avait pas conservé ses amis au fil du temps. Mais récemment, il avait vu plein de nouvelles sur facebook, et il avait eu des nouvelles de sa famille. Sa sœur était sur le point d'accoucher à l'autre bout de la planète. Ses parents avaient acheté une maison sur une île paradisiaque pour profiter de leur retraite. Et beaucoup de publications sur les réseaux sociaux annonçaient des mariages, des naissances, des événements familiaux importants.

Au début, il se disait que c'était normal que les gens veulent partager leur bonheur. Mais depuis, ça l'avait ramené au vide sentimental de sa vie : il était exaspéré par le bonheur des autres. Et il commençait à en devenir irritable. La preuve : il venait même de se disputer avec un collègue qui voulait inviter toute l'équipe à son enterrement de vie de garçon. « A la réflexion, c'est vrai que j'ai exagéré » se disait-il maintenant.

Mais pourrait-on se mettre à sa place un peu ? Il vit seul, pas même avec la compagnie d'un animal ; il n'était pas doué pour se faire des amis, encore moins pour se faire des amantes. Sa famille s'était éparpillée aux quatre coins du monde et il ne pouvait les appeler qu'occasionnellement, car trop occupés pour réellement lui accorder un peu d'attention par téléphone ou venir lui rendre visite en Angleterre.

Il se sentait vide. Seul. Seul ou vide ? Les deux.

Même avec ses collègues il n'avait pas tissé de liens très forts. C'était triste, mais il pensait que ses plus proches amies, c'était les fourmis qui venaient squatter sa poubelle.

.... et perdu dans ses pensées, il ne réalisa pas qu'il roulait sur le mauvais côté de la route, ni qu'il fonçait à la fois sur une jeune femme qui s'engageait sur le passage piéton et sur un bus « retour

dépôt ».

Il heurta la femme qui hurla de surprise ; elle fut prise en sandwich entre les deux véhicules, et le jeune homme se rendit compte que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas été au contact d'un corps de femme. Puis il traversa le pare-brise conducteur et sa colonne se brisa sur les sièges du fond du bus.

Sa conscience s'arrêta net.

Dernières pensées d'un jeune anglais avant son apparition dans un journal local.

Fatigué.

Il était éreinté par sa journée. Il n'aurait jamais dû accepter de remplacer un collègue. Certes sa paie allait doubler, mais il regrettait amèrement cette journée continue de 24h sans repos. Il ne sentait plus ses bras et voyait flou.

Heureusement, il est 4h. Peu de circulation, pas de bébé qui hurle, pas de voyageurs pénibles qui écoutent leur musique trop fort ou mangent des choses trop odorantes.

Il commençait à se sentir vide. Il n'arrivait presque plus à penser...
...si. Il pensait à sa petite femme qui dormait tranquillement dans son lit. Il se sentait chanceux d'avoir trouvé ce qu'on appelle « la femme de sa vie ». Vraiment, quand on rencontre une telle personne, on prend toute la mesure de cette expression.

Il l'avait rencontrée tout simplement en plus. Dans la rue. Ça pouvait paraître cliché, mais il avait ramassé un de ses tickets tombé de sa poche quand elle avait sorti son téléphone portable.

Elle l'avait chaleureusement remercié et était partie travailler. Puis plusieurs jours d'affilée, il l'avait recroisée, et ils se saluaient gentiment. Jusqu'au beau jour où, prenant son courage à deux mains, il l'avait invitée à dîner. Tout simplement. Il se sentait toujours plein et heureux en sa présence. Et il se sentait comblé que cette tendresse soit réciproque.

Soudain, le bruit du pare-brise qui se brise le sortit de sa rêverie et il poussa un cri de surprise et immobilisa le véhicule brutalement. Un corps dégouлина au sol et il vit valser un jeune homme grand et frêle.

Il était tétanisé. Il n'arrivait presque plus à respirer. Puis il reprit ses esprits et appela les secours.

C'est grâce à lui qu'on sait ce qu'on sait sur l'accident du 5 janvier. Il a arrêté de travailler comme conducteur de bus depuis ce jour. Il s'est reconverti dans un travail qui lui permettait de rester en télétravail auprès de sa femme à longueur de journée. Il se sont même mariés à cinquante ans grâce à cet accident qui lui a fait comprendre toute la mesure de l'expression « la vie est courte ».

Laure Fauser

La Goutte



L'automne brumeux s'attarde dans sa couche, l'humidité immobile.

L'air s'essuie lentement au travers de l'arbre rougissant. Sur lui, l'eau partout s'accumule en myriades de perles.

Une goutte peu à peu vient à s'arrondir, satisfaction opulente. Gestation patiente sur cheveux de mousse.

Mais sa nature s'ennuie en songes: « Ce temps qui m'enfle est bien long! »

Pourtant, sa flacitude s'alourdit et l'aspire au bas, la goutte hésite et frémit. La vie avance, chacun son rythme!

Adolescente, enfin, elle glisse peu à peu sur le fil d'une feuille, son ventre orgueilleux se moquant de l'instant.

Surprise, elle libère son hôte, l'abandonnant d'une dernière caresse.

Elle se lance enfin, sa destinée unique, sa vraie promesse.

Libre de tout, plus rien ne l'attache. Elle devient sphère, accélère à l'envie, curieuse d'avenir. Tout est possible! Magique.

La caresse de l'air la grise. Le défilé des feuilles se presse, admire son pouvoir rare d'inverser le monde, de souffler le ciel sous la terre!

L'envie folle de tout dévorer, la puissance accélérée !

La vitesse s'accroît, l'air en devient rugueux, brouille l'image d'infinies ridules, mélange les sens, change en illusions.

Quelle vie de surprises!

Mais quoi? Une branche traversante, soudain, là, trop vite! La tâche claire du lichen étale s'enfle en obsession, devient inévitable, immédiate.

Le choc, un combat inégal. Ploc! Si vite? Elle ne peut!

Énergie transformée, crash de mille sensations...

Ah! C'est la fin, c'est sûr !

Progéniture incertaine, éclats dissemblables; Ces rebonds traversent le soleil, le temps d'un éclair...

La goutte a vécu. De ses restes humides ne subsistent qu'un rien de platitudes.

Qu'en reste-t-il, même pas le désespoir?

Et pourtant l'enfant jouant dehors l'a vue, surpris par l'explosion au travers d'un éclat capricieux de soleil, ces mille perles brillantes disparues dans l'instant.

L'enfant, figé du spectacle, de la goutte n'a perçu que l'éphémère fin. Racontera-t-il à maman?

Vie intense, belle fin, présence invisible du souvenir: la goutte ne pouvait rêver mieux!

Pierre Chapus

Crise de milieu de Vie



Une destinée banale, un quotidien médiocre rythmé par une vie de famille insipide et un travail ennuyeux. Me voilà à l'aube d'une nouvelle décennie et je ressens un besoin pressant de vivre, de retrouver une certaine jeunesse. Lorsque je souffle les bougies qui représentent un cinq et un zéro sur la charlotte poire-chocolat que ma femme commande chaque année pour mon anniversaire, je fais le vœu de casser ma routine et de vivre des expériences sensationnelles ou plutôt mortelles comme disent les jeunes.

Un mois plus tard, Stéphane, l'un de mes plus vieux amis et moi-même sommes à la terrasse de notre bar préféré, à boire notre boisson favorite, c'est-à-dire n'importe quel liquide alcoolisé. Lui boit une bière, moi un whisky et je lui annonce mon grand projet : un congé d'un mois entier afin d'expérimenter les activités les plus impressionnantes et dangereuses d'Europe.

Je suis tout exalté chaque fois que je décris mon programme :

- D'abord, je pars dans les Algarves pour passer mon baptême de plongée. Ensuite, je m'envole en Islande pour m'essayer à la spéléologie. Après direction la Sicile pour l'ascension de l'Etna. Enfin, retour en France pour effectuer un saut à l'élastique depuis le pont le plus haut d'Europe !

Stéphane me regarde incrédule :

- Mais pourquoi ? Mais qui êtes-vous ? Et qu'avez-vous fait de mon ami Cyril ?
- Hilarant, je pars dans deux semaines, tout est déjà organisé.
- Je suis à moitié sérieux, le Cyril que je connais partirait plutôt au Portugal pour profiter des belles plages, s'envolerait en Islande pour tester les sources d'eau chaudes, irait en Italie uniquement pour manger des pizzas et surtout ne risquerait

- jamais de s'étaler comme une crêpe en sautant du haut d'un pont.
- Oublie ce Cyril ! J'ai bien l'intention de devenir un nouvel homme accompli, téméraire et intrépide.
 - Et qu'en pense madame ?
 - Elle est furieuse.
 - Je l'aurai parié.
 - Elle pense que je fais ma crise de la cinquantaine et elle est agacée que je la laisse seule pendant un mois avec les gosses. Seule, tu parles, elle va faire les boutiques pendant que la nounou gardera Louise et Arthur.
 - Tu as négocié ton road trip en échange de séances de shopping illimité ?
 - Non, elle m'a fait promettre qu'à mon retour, ça serait à moi de garder les enfants pendant qu'elle part avec ses copines dans un Riad à Marrakech...
 - Bon compromis.
 - J'ai vraiment hâte de partir, je ne tiens plus en place.
 - Ton programme m'a l'air plutôt musclé, tu penses réussir à suivre ?
 - C'est le but. J'y vais pour me dépasser, pour me sentir vivant.
 - Tu pourrais aussi t'inscrire dans n'importe quel club de sport et faire de grandes balades en forêt. Mêmes effets et moins dangereux.
 - Le train-train habituel m'étouffe. Ma vie manque d'ardeur, de nouveauté. Il faut que je sorte de ma zone de confort, que je fasse preuve d'audace.
-
- Un demi-siècle et déjà blasé.
 - J'ai besoin de me sentir libre et si je survivais à ce mois, je pourrais mourir tranquille.
 - Justement en parlant de survivre, tu es sûr de toi pour le saut à l'élastique ?
 - Aucun risque, il n'y a eu que cinq accidents en quarante ans pour vingt millions de sauts dans toute la France.
 - Tu as cherché l'info ?
 - Oui...
 - Et tu es serein ?
 - À cent pour cent !
 - Bon et bien cul sec l'ami, trinquons à ton voyage et au nouveau Cyril.

Je suis donc parti pour mon périple tout excité et fiévreux à l'idée de vivre des aventures exceptionnelles. Ma première destination est le Portugal pour une initiation à la plongée. Le spot est magnifique, les sentiments de légèreté et de plénitude que procure l'océan m'apaisent énormément. L'impression d'apesanteur est perturbante au début puis finalement fabuleuse. Mais tout cela manque d'action. Étant novice, je ne peux pas participer aux plongées challenges proposées aux initiés tels que l'exploration d'épaves centenaires. Et vu la destination, je n'ai pas la chance et la frayeur de croiser un requin. Cette expédition me laissant sur ma faim, je m'envole pour l'Islande.

L'Islande avec sa nature sauvage et renversante. Initiation à longueur de journée aux paysages spectaculaires, les immenses volcans, les puissants geysers, la beauté des arcs-en-ciel aux pieds des chutes d'eau. Le clou du voyage, de la spéléologie dans une grotte glaciaire. Mon corps est mis à rude épreuve. Mes muscles ont du mal à suivre, mais mon mental tenace tient

le coup. Ces monstres de glaces m'émerveillent et me dépasser physiquement me grise totalement. Cette épreuve me motive pour la suite.

Afin de relever encore le niveau de sensation, je pars en Sicile pour découvrir le roi des volcans : l'Etna ! Le panorama est époustouflant, l'odeur du soufre inquiétant et le grondement des laves sous les pieds effrayants. L'ascension est épineuse et harassante, mais le paysage lunaire et la visite de grotte de lave sont surprenants. Avec l'aide d'un guide, j'atteins plus de 3 000 mètres d'altitude et cela me comble de fierté.

Pour finir l'aventure, je souhaite absolument trouver une activité qui puisse exacerber tous mes sens à la fois. Je reviens donc en France, dans les Georges du Verdon pour sauter du pont de l'Artuby : 182 mètres d'adrénaline en perspective. Je suis euphorique, ces dernières semaines, j'ai pu vivre des expériences incroyables et ressentir des émotions extrêmes. Mais j'espère que ce saut va dépasser toutes mes espérances et que pour quelques secondes, je vais pouvoir sentir mon cœur éclater. Bref, l'excitation ultime. Sur le pont, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil en bas. La hauteur est enivrante et un immense X est tracé au fond du canyon comme pour indiquer l'endroit où atterrir.

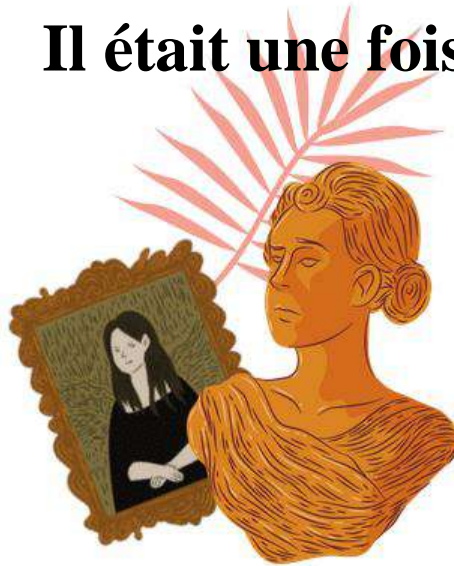
J'attends de sauter avec impatience, les personnes autour de moi sont agitées, angoissées et certaines sur le point de s'élancer, abandonnent. Moi, je suis déterminé et fier de l'homme casse-cou que je suis devenu. Le staff détend l'atmosphère en plaisantant : « Oh ! Mon collègue vous a mal harnaché, heureusement que je suis là sinon vous sautiez sans filet ! », « Quoi ça ? C'est un parachute, si l'élastique casse, tirez dessus ! » Enfin mon tour arrive, je monte sur le rebord, soudain une impulsion et une ivresse m'emportent. Je n'entends plus rien autour de moi, je pousse bien fort sur mes jambes comme on nous le conseille et je plonge.

Une incroyable puissance m'envahit. Il me semble entendre un éclat de voix derrière moi : « Nonnn », est-ce moi qui ai crié ? Peut-être. Je tombe encore et encore, je ressens tout un tas de sensations difficiles à décrire tant elles sont confuses et entremêlées. Mon corps apprécie, je ne saurai dire si ma chute dure dix secondes ou dix ans, mais j'ai l'impression d'avoir vécu une vie entière. Le sol commence à se rapprocher dangereusement et pof plus rien !

Croyez-le ou non, j'ai vraiment été mal attaché ! Je le comprends quelques millièmes de seconde avant l'impact. Le choc physique comme émotionnel est rude. Mon corps s'écrase durement et lamentablement sur la croix marquée au sol. En somme, j'ai vécu une vie banale, mais la fin fut explosive. Moi qui voulais regonfler mon égo, me voilà à présent, tout raplapla.

Jessica Ferrandiz

Il était une fois



Nous étions quelques-unes, parties vers ce musée voir l'expo de peinture annoncée de belle facture, la balade semblait prometteuse, et là je ne peux oublier l'impression que m'a faite cette grande salle ; assise seule, il me semble entendre sur ce banc à peine confortable des chuchotements tout juste audibles, comme une conversation entre les toiles ou leurs auteurs ?

Mon oreille se tend, la surprise est grande, mais que se racontent-ils ?

Je lis au coin droit, tu te nommes Matisse, ta nappe et ton mur éclatent de couleurs, le jardin est entré dans la maison.

- Et toi, qui es-tu ?
- Moi ? Rodtchenko, je glisse des formes géométriques et des personnages imaginaires sur mes toiles, des tons feutrés ou violents.
- Tu as vu notre voisin Pablo ? Il en fait trop dans ses fauves et Gauguin avec ses paysages et figures d'ailleurs, il se prend pour qui ?
- Tu as sûrement raison mais moi je rage devant ton jardin du Luxembourg ! Matisse, tes couleurs sont plus belles que dans la nature ! Peut-être je glisse mieux devant ce Cézanne si bien bâti, cet homme assis, une pipe, une fleur à la bouche ? Va savoir.
- Ah oui ? Pour moi c'est Guillaumin et son paysage aux ruines qui m'interpelle et non ces Monet fanés, trop lessivés d'avoir voulu faire bronzette au soleil
- Enfin, trop d'art tue l'art, foi de Rodtchenko, tu en penses quoi, Matisse ?
- Eh bien moi, vois-tu, la nature peut être où elle veut, dedans, dehors, dans un cadre ou pas, en hiver, en été, elle reste si belle.
- Est-il possible que la jalousie agace encore ces grands maîtres ?
- Le chuchotement se fait plus faible, le groupe d'amies est à nouveau là.
- Le chemin du retour se précise, après-midi magique...

Le conteur



**SUR LES PLAGES DE NORMANDIE
OU IL M'ENMMENAIT EN VACANCES
FACE A LA MER IL M'A APPRIS
UN BOUT DE NOTRE HISTOIRE DE FRANCE
ET DE COLLEVILLE A SAINT-LAURENT
EN PASSANT PAR LA POINTE DU HOC
AU MILIEU DES SITES NORMANDS
IL M'A RACONTE LE GRAND CHOC**

**IL M'A DIT LE DEBARQUEMENT
SAINTE-MERE EGLISE ET SES PARAS
LES ALLIES, LES BUNKERS ALLEMANDS
ET LES CROIX ROUGES D'OMAHA
ET CES MILLIERS DE BATIMENTS
FACE A LA FRANCE UN BEAU MATIN
D'OU SORTAIENT DES SOLDATS HURLANTS
CELA SE PASSAIT UN 6 JUIN**

SI J'AIME L'HISTOIRE AUJOURD'HUI

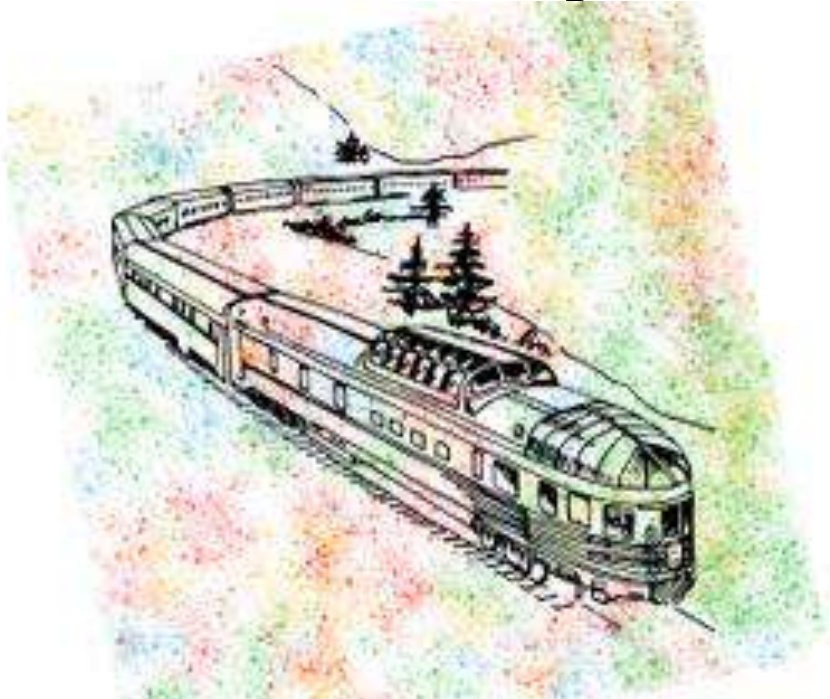
**C'EST BIEN A LUI QUE JE LE DOIS
IL SAVAIT M'EN FAIRE LE RECIT
C'ETAIT MES CONTES DE FEES A MOI
HENRY IV ET SES COURTISANES
LOUIS XIV ET SES FAVORITES
ET LES INTRIGUES DE SOUTANES
ET LES TRANCHEES DE 14 – 18**

**IL M'A CONTE NAPOLEON
CE GRAND GUERRIER, CE GRAND STRATEGE
JULES CESAR ET LE RUBICON
JE L'AI PAS APPRIS AU COLLEGE
ET CE PAUVRE LOUIS LE SEIZIEME
PLUS PASSIONNE DE MECANIQUE
QUE DU TRONE ET DE L'AUTRICHIENNE
NOUS A OFFERT UNE REPUBLIQUE**

**C'ETAIT UN MERVEILLEUX CONTEUR
POUR QUI VOULAIT BIEN L'ECOUTER
JE VOYAGEAIS PENDANT DES HEURES
DANS CES EPOQUES OUBLIEES
IL AVAIT L'ART ET LA MANIERE
DE FAIRE REVIVRE LE PASSE
C'ETAIT UN GRAND MONSIEUR GRAND-PERE
UN DE CES CONTEURS OUBLIES**

Jocelyne Acher

L'Orient Express



Il était une fois « l'Orient Express » train prestigieux s'il en fut, qui a marqué ma vie. Son premier voyage datait de 1889 pour un parcours de 2900 km en 3 jours .Il était le train des rois et le roi des trains. La gare de Sirkeci et l'hôtel Péra Palas furent tous deux construits pour accueillir les passagers. Cette magnifique gare qui était le terminus de l'Orient Express rassemble plusieurs traditions architecturales byzantines et mauresques. L'hôtel quant à lui fait partie des bâtiments mythiques qui, dans le monde entier, rappellent le luxe existant au XIX^{ème} siècle. Mata Hari, Greta Garbo, Jackie Onassis, Sarah Bernard, Joséphine Baker et Atatürk ont séjourné au Péra Palas. La chambre d'Agatha Christie se visite toujours sur demande.

Parmi les célébrités qui firent ce voyage il y eut de nombreuses têtes couronnées, des présidents, des actrices. Le tsar Boris III de Bulgarie avait même l'habitude de remplacer le conducteur de la locomotive lorsqu'il traversait son pays. Il inspira de nombreux livres et films. Agatha Christie, s'inspira du train pour son fameux « meurtres de l'Orient Express ».

Hélas la seconde guerre mondiale cause des dégâts sur le réseau de chemin de fer. Après plusieurs années d'arrêt forcé, l'Orient Express reprend la route d'Istanbul en 1947.

Quel lien entre ce train de luxe et mon parcours professionnel. En effet je suis entrée à la SNCF en 1961 à 19 ans comme hôtesse du rail. Malheureusement c'était un poste où l'on restait à quai pour accompagner les voyageurs jusqu'à leur compartiment ou leur cabine et veiller à leur bonne installation. Je rentrais d'Angleterre où j'avais fait un séjour « au pair » afin de me perfectionner en anglais, c'est ainsi que je fus embauchée. Chaque soir en prenant mon service je rêvais de partir moi aussi pour Istanbul, cette ville orientale aux nombreuses mosquées dont je lisais la description dans tous les guides touristiques espérant bien un jour m'y rendre. Mais déjà j'avais la chance de pouvoir circuler dans les couloirs, au restaurant et d'admirer le luxe de

la décoration confiée à de grands noms tel René Lalique pour le verre, et Charles Boulle pour l'ébénisterie et la marqueterie et l'argenterie étincelante qui attendait les voyageurs.

Quelques 50 ans plus tard je n'avais pas oublié mon rêve et, par avion, je pris la route de l'ancienne Constantinople. Ce fut l'émerveillement dès la vue générale de la ville, avec tous ces minarets de mosquées magnifiquement décorées de mosaïques. Sur les bords du Bosphore les Yalis, villas des grands vizirs et des notables, prouvent l'âge d'or de la ville et sa richesse au XIX^{ème} siècle. Le grand bazar et le bazar égyptien sont probablement les plus vastes d'Orient. On s'y perd facilement. Les couleurs et les odeurs d'épices sont enivrantes. Que dire du palais de Topkapi palais des mille et une nuits construit à la demande de Mehmet II entre 1459 et 1465, il fut agrandi par les différents sultans qui suivirent. C'est une ville dans la ville. Abandonné en 1851 pour le palais européenisé de Dolmabahçé, petit Versailles, il devint un musée. J'ai déjeuné dans la gare de Sirkéci reconvertie en partie en très bon restaurant. Le décor est toujours présent.

Quoi d'étonnant à ce que d'illustres hôtes aient été séduits par cette ville. Pierre Loti s'y

installa, on visite toujours le café où il écrivait. Ernest Hemingway envoyé en 1922 par son journal pour couvrir la guerre entre la Grèce et la Turquie, séjourna beaucoup plus longtemps que prévu! Agatha Christie s'installa dans la chambre 411 de l'Hôtel Péra Palas, le temps d'écrire le crime de l'Orient Express.

Pour en revenir au train cher à mon cœur, il continua d'assurer deux liaisons hebdomadaires entre Paris et Istanbul jusqu'en 1977. Il a été racheté par une agence et ne porte plus ce nom qui est resté la propriété de la SNCF. Bien sûr je ne pourrai pas m'offrir un voyage de 5 jours à son bord car le prix est de plusieurs milliers d'euros, mais je suis heureuse d'être allée à son terminus et d'avoir longuement visité cette ville qui, pour moi, est la ville la plus orientale qui soit et où flotte la présence de tous ces personnages qui ont laissé leur empreinte. Il faut toujours aller au bout de ses rêves!

Chantal Laurent

Il était une fois une collision



En réalité, quand on y réfléchit, tout est une histoire de collision après tout. Si on est ce que nous sommes, c'est grâce à la collision de deux astres. Enfin, c'est ce qu'on nous apprend à l'école. Il y a une autre version, mais bon je ne veux pas risquer une autre collision avec des personnes qui ne seraient pas totalement d'accord avec moi. La vie elle-même est une série. Infinie de collisions.

Je vais vous expliquer : vous appelez ça comment vous, lorsque deux personnes se rentrent dedans dans une fête organisée pour le nouvel an et qu'immédiatement, ils tombent amoureux, décident de vivre ensemble et d'avoir une famille ? Oui, un coup de foudre, bien sûr, mais aussi une collision sentimentale, le karma a encore frappé et là, ça tombe bien parce qu'ils s'aiment bien ces deux-là. A la folie, passionnément, tellement, qu'ils ont eu un enfant. La création de la vie elle-même est une collision entre un spermatozoïde et un ovule. C'est fou tout de même, quand on y pense, non ? Enfin bref, ça continue. Plus tard on se fait mal, on se percute d'abord aux meubles, aux objets, puis aux personnes. On s'excuse et on évite de recommencer.

Au début, on est innocent et plus tard on entre en collision avec la réalité, la vraie vie. C'est la voisine du 3^{ème}, qui rentre souvent en collision avec son mari. Elle en rit, mais elle sait que c'est grave. Très grave. Trop grave même. Elle dit qu'à chaque fois, ça la décoire, qu'elle change de couleur à chaque fois. Elle rigole, mais pas les autres. Ils ont plutôt envie de lui rentrer en collision dedans pour qu'il arrête de la décoire. Faut vous dire messieurs que chez ces gens-là, on ne cause pas messieurs, on ne cause pas, on frappe. Et puis, en bas de chez moi, il y a le vieux monsieur Henri, qui n'en finit pas de vibrer et qui a eu le malheur de rentrer en collision avec la dure réalité de la vie. Elle ne l'a pas loupée. Tellement bousculé qu'il en est sorti de son orbite, à tel point qu'il s'est retrouvé tout seul, seul avec ses souvenirs et un

petit sac plastique bruyant contenant une couverture pas très en forme. Ah ! Collision.

Parfois ce mot peut être plus philosophique que physique. Comme par exemple : Je suis rentré en collision avec mon métier, le jour où je suis entré par erreur dans la cuisine de ma grand-mère. Là, j'y ai vu des marmites qui psalmodiaient des incantations bouillonnantes, vomissant des kilomètres de fumée parfumée et le reste des pièces de l'appartement embaumé par ces fumées, ce doux fumé mêlé de son parfum dont elle aimait se parfumer. Tout ça, ça a fait de moi, le grand gourmand gourmet que je suis aujourd'hui. Merci mémé !

Du coup, à force de toujours faire la cuisine, on est obligé de faire les courses et à force de faire des courses, on finit par percuter le caddie d'une jeune femme qui a les yeux et le sourire de notre futur enfant. Elle a du lait, 3 kg de poires, des œufs et une crème hydratante pour mains sèches. Moi, un pack de bières, des chips et une bouteille de rosé. Elle aurait dû me prévenir à ce moment-là. Mais, on ne sait pas toujours de quoi demain est fait. C'est comme ça, c'est la vie comme disent les Américains.

Plus tard, on fait une fête d'anniversaire. On boit un peu. Puis beaucoup. Et on percute d'autres personnes, comme étant enfant, mais pour les mauvaises raisons. On entre en collision et on collisionne. Pour éviter ça, on doit se calmer, mais vous savez, ça rentre d'une oreille et ça sort de l'autre. Alors, on oublie et on dépasse très vite les limites et le verre de trop. Attention, là c'est le moment dramatique, accrochez-vous bien. Ça se résume en trois mots : Ebriété /voiture /accident. Tout devient noir et silencieux.

Non attendez, ne partez pas ! Je rembobine. Je n'ai pas envie de vous laisser comme ça.

Je garde ébriété et je change le reste avec copains et sofa, tout ça additionné, ça fait gueule de bois et super soirée. De ce fait, celle qui partage votre vie prend enfin conscience de ce qu'il y avait dans votre caddie le jour de votre rencontre et vous prévient que si ça recommence, elle ira se « collisionner » ailleurs. Elle dit aussi que ce n'est pas trop tard, que tout peut changer. Je l'ai écoutée et tout a changé. Ensuite, ça continue. Des petits-enfants, des anniversaires et des rigolades plus tard, un petit bonhomme de 3 ans en draisienne entre en collision avec votre pied droit. La boucle est bouclée. Vous voyez ce que je vous avais dit, tout est une affaire de collision !

Daniel Guedj

COVID 19 : inspirateur de souvenir, il était une fois...



Dans la longue queue devant la boulangerie, un patient de plus de quatre fois vingt ans cogite en sa mémoire ...

Il se retrouve gamin, dans les années 40 à patienter des heures dans des queues interminables avec arrivé devant la boulangerie, un panneau « plus de pain » ; d'autres fois, plus chanceux, le pain de 4 livres sous le bras et la pesée qui aura du mal à arriver entière à la maison ; il écoute serein la réprimande de la boulangère « Tes tickets sont faux. Tu diras à ta mère de venir la prochaine fois ! ». Il prend ça comme une gifle et en son for intérieur traite la marchande de « vache ».

Aujourd'hui, dans la queue, avec le recul, notre octogénaire a une pensée reconnaissante pour la boulangère en pensant aux risques pris en acceptant des faux tickets.

Les tickets... une chance d'avoir un père non-fumeur qui échangeait ses tickets pour le tabac contre des tickets alimentaires avec les fumeurs ; tant mieux pour nous mais pas pour leurs enfants ...

Les femmes, avaient-elles droit aux tickets tabac ???

Certainement pas ; « Travail Famille Patrie », la doctrine du Maréchal, les femmes à la maison pour procréer !

Des hommes, il n'en restait pas beaucoup ; cinq millions étaient prisonniers en Allemagne.

Le manque de pain... Un traumatisme qui perdurera lorsqu'on cherchera un restaurant et qu'on privilégiera les menus affichant « pain à volonté ». Impossible de ne pas redouter à nouveau l'histoire du ramassage des miettes de pain à la fin du repas ; « ce n'est pas ton tour, c'est le tour de ton frère ». Les miettes n'étaient pas destinées aux oiseaux ou à la poubelle.

Tout ceci est résumé dans *Banlieue Sud-Est*, le livre de René Fallet, jeune écrivain Villeneuvois de 17 ans, classé J3, qui écrit : « on bouffait des rutabagas à l'âge de croquer des tablettes de chocolat ».

Il était une fois une histoire pas drôle.

Guy Juret

Tourbillon



Au bord du toit, un nuage danse et même il tournoie tel un ouragan ou un essaim d'abeilles se rapprochant curieusement de la main ouverte.

Les étoiles elles même n'en reviennent pas et désorientent ce pauvre chat qui pensait pourtant au festin qui l'attendait dans le bocal qu'il avait eu beaucoup de mal à atteindre.

Il se consola vite car son attention fut attirée par la table qui avait été dressée puis abandonnée par les convives effrayés par l'ouragan. Il ne savait plus où donner de la tête et de la moustache.

Après avoir goûté à ce qu'il connaissait et appréciait déjà : le poisson, le poulet, le rôti... il tenta l'aventure avec des mets qui lui étaient inconnus : la pastèque, le gâteau à la crème, la banane... et termina son festin par un et même quelques verres de bon vin rouge qui le rendirent tout guilleret.

Pendant ce temps, le poisson rouge dans son bocal, se rendant compte qu'il avait échappé au pire, se mit à danser une lambada endiablée accentuée par les tremblements de son bocal occasionnés par la tornade.

Le chat quant à lui, quelque peu assommé par la découverte des bienfaits du vin rouge, dormait du sommeil du juste tout en ronronnant joyeusement.

Le ciel étoilé se balançant toujours au rythme de la tornade ayant tourné à l'ouragan. Il se demandait ce qu'il pouvait bien se passer sur cette terre.

Le chat finalement réveillé par tout ce tumulte pensa que c'était l'heure de son petit goûter. Il farfouilla dans les restes du festin et trouva ce qu'il lui fallait pour se faire une bonne tartine de marmelade, l'ayant goûtée, il estima qu'il y manquait quelque chose pour qu'elle soit parfaite. Son esprit embrumé se souvint du poisson rouge danseur de lambada. Il chercha à le retrouver mais s'égara dans les corridors.

C'est à ce moment que l'électricité s'éteignit du fait de l'orage privant notre minou de son goûter parfait.

Seules sur la table continuaient de briller les bougies étrangement épargnées par les événements météorologiques. Notre ami à moustaches toujours en quête de son goûter idéal retrouva la direction de la table de festin abandonnée. Il prit peur en apercevant le reflet des bougies et de sa propre personne dans le miroir. Il tenta de s'enfuir toutes griffes dehors et glissa sur la motte de beurre retournant ainsi la table et tout son contenu. Les bougies se renversant, mirent le feu à la nappe et aux rideaux.

Un gigantesque incendie s'en suivit.

Notre miauteur épouvanté trouva une issue et sortie dans la tempête, ce qui pour un chat par définition non amateur d'eau représente une rude épreuve.

Notre danseur de lambada épargné par les événements protégé par son bocal, se comportait à juste titre «comme un poisson dans l'eau». Les lumières de l'incendie le rendant particulièrement joyeux car il pensait que ce feu d'artifice était organisé en son honneur.

Son ennemi héréditaire quant à lui combattait les éléments, sa course folle le menant vers des lieux inconnus. Il dut se ranger sur le bord du chemin pour laisser passer les camions de pompiers se dirigeant vers le lieu de l'incendie.

Soudain la tempête se calma aussi brusquement qu'elle avait commencé. Le soleil revint tel un miracle. Notre ami pyromane s'y sécha langoureusement et chercha un lieu où continuer sa sieste bien méritée.

Il arriva apaisé dans une calme forêt au centre de laquelle trônait une paisible clairière, se roula en boule et s'endormit immédiatement.

On raconte qu'il rêva d'un poisson danseur de lambada.

Mais ça c'est une autre histoire...

Christine Boullet

Pfftt !



Parole qui s'envole
Parole qui s'étirole
Au fil du temps qui passe
Voix chevrotante
Voix tremblotante
Collision des mots qui se cognent
S'entrechoquent et s'entremêlent
Aux portes de ses lèvres
Les mots se chiffonnent
s'effilochent sans trêve
Le discours se fissure
Parler devient dur
Les yeux s'affolent
Regardent le sol
Suppléent la voix,
Parfois...
Restent les sourires
Encore quelques rires

Et puis lentement

Progressivement

Inexorablement

Les sons

S'en vont

...

Au fil d'Alzheimer

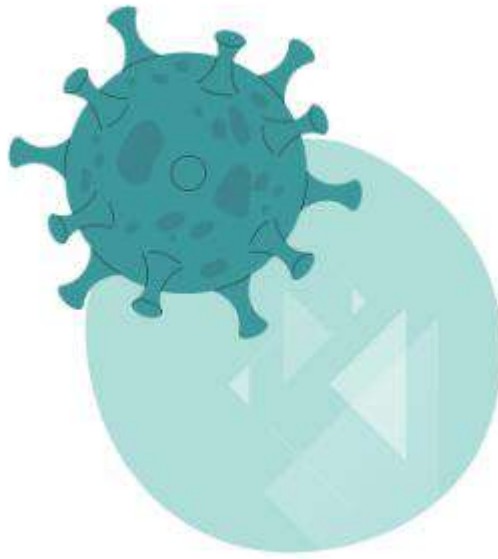
Au fil de ma mère.

...

Pfftt !

Murielle Juret

Il était une fois le confinement...



- Et vous ça va ?

- Bien pour le moment.

Ce n'est plus une simple formule de politesse, déjà pointe la menace d'un futur incertain.

Marielle, ma chère amie, tu veux savoir comment je traverse cette période de confinement, comment je la vis de l'intérieur. ..de chez moi, dans mon corps, dans ma tête (oui je sais, ma tête fait partie de mon corps, mais des fois je me pose la question) donc, où se bousculent des sensations nouvelles, des découvertes inattendues. Peut-être vais-je oublier tout ce matériel réflexif comme issu d'un entre-deux spatio-temporel, sans rien changer, continuer la vie d'avant....Ou pas !

A la réception de ton mail, le mot historique m'a frappé, retour au dictionnaire « ensemble de faits remarquables, jugé comme digne d'être retenu et consigné par écrit en raison de son impact sur le cours de l'histoire. Constitue typiquement un point de rupture doté d'un avant et d'un après.»

Bigre ! C'est si grave que ça ! Ce confinement quasi national mais aussi international, va devenir un fait historique, comme la peste noire, Waterloo, 14-18, Hiroshima, j'en passe et des plus tristes. Tout ça à cause d'un minuscule, que dis-je, d'un microscopique (électronique en plus !) virus, qui nous arrive d'Asie. Les économies planétaires s'affolent, la mondialisation affiche quelques défauts au grand jour. La France redécouvre les forces vives de la Nation qui font marcher le pays cahin-caha : les personnels de soins, les routiers, les commerces d'alimentation et leurs caissières et manutentionnaires, l'agriculture vivrière, les éboueurs....Il faudra s'en souvenir, sinon gare au retour de bâton, les gilets risquent d'être de plus en plus jaunes.

Peut-être que le fait Historique se tiendra là, dans un changement de Société avec un rééquilibrage des valeurs, l'Humain prévalant sur le Marché, la démocratie sur l'autoritarisme et une vision plus égalitaire de la société, dans laquelle chacun trouvera sa place. Je n'ai sans doute, pas bien regardé dans le dictionnaire, la définition d'Utopie.

Cela fait plus d'un mois, que nous « confinons ». Je vis seule depuis très longtemps, avec de multiples activités, bien qu'à la retraite depuis ...Aïe ! 10 ans ! Comme le temps passe. J'ai arrêté, de donner les cours aux personnes en situation de handicap, et aux élèves en cours d'emploi depuis le 13 mars.

Je suis les consignes gouvernementales, bien que trichant un peu sur le temps de sortie, rien de bien grave monsieur l'agent, je ne croise d'autres contrevenants qu'à 3 mètres de distance. J'ai du gel hydro-alcoolique dans les poches et partout dans la maison. Mes mains vont bientôt perdre leur épiderme à force de lavages. Je mets le mouchoir en papier là où il faut, après usage. Je fais mes courses dans le créneau réservé aux personnes âgées, je ne touche que ce que j'achète, et si je n'ai pas de masque c'est que je ne suis pas bonne couturière et puis, les masques, les vrais, sont réservés aux soignants, ce que je ne suis pas. Mais il paraît qu'une de mes nièces va m'en faire parvenir de...Mont de Marsan.

Etre confinée chez soi, avec permission de sortie, ce n'est pas vraiment la prison, sauf si la maison fait 30 mètres carrés avec des enfants ou plus encore, avec un ado qui préférerait « confiner » avec ses copains.

Je me suis toujours sentie à l'aise dans cet appartement qui donne sur de grands arbres. Les livres, la télévision, des DVD, la musique, les contacts téléphoniques, quelques travaux d'écriture en cours, les courses, la cuisine, et les travaux ménagers à dose homéopathique. J'oubliais, un peu de tri dans certains placards mais il faut en garder pour plus tard, comme pour les provisions dans la réserve et le frigo, j'ai une âme d'écureuil ces temps-ci.

Je discute avec les voisins à bonne distance, nous désinfectons les parties communes et ça ne rigole pas dans l'immeuble avec l'hygiène. Nous ne sommes que 40, mais 3 personnes ont été infectées par le Corona virus. Nous déplorons, le décès d'un monsieur de 92 ans en centre de rééducation, une dame très active est revenue après un séjour en réanimation, et une autre toute aussi alerte, n'a encore pas récupéré l'odorat et le goût. Nous lui parlons depuis son balcon, elle se remet doucement. La réalité de l'épidémie et la nécessité du confinement ne nous échappent donc pas.

Avoir le temps, avoir du temps, perdre son temps, prendre son temps, ne pas voir le temps passé, cela n'aura qu'un temps, il est grand temps, faire la pluie et le beau temps, à la recherche du temps perdu...Justement mon bon Monsieur Proust que faire de tout ce temps ?

Tant qu'à faire...Ou pas !

Faire ou ne pas faire, avoir tout son temps pour prendre son temps et ne plus courir après le temps. Voilà ce que je découvre dans ce confinement, tout peut être repoussé à demain, je « procrastine » avec délice, sans culpabilité (j'y suis sujette), sans angoisse du travail pas fait, mais quel

soulagement !

Je me désynchronise, je ne porte plus ma montre. Seul rendez-vous fixe dans la journée, à 20 heures pour faire du bruit sur le balcon avec les voisins.

Je suis dans un espace-temps de plus en plus indéfini. C'est un régal, comme des vacances mais sans être obligée d'en revenir, ni de faire ses valises. Me manque le bruit des vagues ! Il est vrai que la mer est loin et que la perfection n'est pas de ce monde.

Tout ce temps pour revoir ses classiques, les miens perso, mon historique, mon chemin, ce qui a fait date dans mes souvenirs, qui ne marqueront pas le 20ème ni le 21ème siècle, mais qui ont participé à ce que je suis. Tous ces micros événements qui ne sont importants que pour moi, qui s'inscrivent de façon indélébile dans mon passé et dont les images du temps de l'enfance, sont tellement présentes.

Mon plus lointain souvenir, j'ai 4 ans, je suis en Vendée où mon père participe à la construction d'une colonie de vacances. Je suis malade. Mes parents me montrent par la fenêtre les ébats d'un couple de chardonnerets...Pas mal comme premier souvenir !

Voilà ce que la vacuité des dernières semaines a fait remonter à la surface, un bonheur nostalgique si présent, de ce qui n'existe plus que dans mes souvenirs et que parfois, il m'arrive de partager avec mes frères et ma sœur. Le téléphone nous rapproche, nos échanges d'une grande banalité pourtant, entretiennent ce lien fraternel si étrange. J'ai, à l'occasion de ce confinement, pris plus particulièrement soin de ma sœur, hospitalisée, puis en centre de rééducation, puis de retour chez elle avec des difficultés de déplacement... Le contenu de nos discussions s'est enrichi petit à petit, les faits d'actualités se mêlant à nos souvenirs d'enfance, pour s'apercevoir que nos 5 ans d'écart, nous donnaient une lecture assez différente des faits vécus et de nos ressentis.

Du temps pour vagabonder dans sa tête, donner libre cours à son imaginaire, ne pas subir son emploi du temps, ignorer le réveil, se poser sans remord pour des futilités, rêvasser....Je me suis surprise à ne pas m'ennuyer, puis à apprécier l'étrangeté de ce moment. Je ne souffre pas du confinement, voilà qui est dit! Sans doute parce que tous ceux que j'aime sont joignables par téléphone, qu'ils vont bien et que sans aucun doute nos retrouvailles n'en seront que plus joyeuses, plus tendres, sachant combien ils nous sont chers.

Rattraper le temps perdu. Non, je n'ai pas l'impression d'avoir perdu mon temps, juste une parenthèse riche en « autres choses ». A ce jour, il me semble que je m'apprête à modifier ma course aux activités en ne gardant que ce qui m'est le plus cher, à savoir retrouver les 2 groupes de personnes handicapées le mardi et le jeudi après midi. Nous avons besoin les uns des autres, je leur apporte ce qu'elles me rendent au centuple.

Participer à mon petit niveau, à la marche du monde, en veillant à ce qu'il soit plus juste, plus libre, plus propre, plus respirable ...Plus bienveillant.

Pour le reste vive l'improvisation ! Vagabonder dans le reste de sa vie ...

Mais ne pas oublier de dire combien les autres nous sont chers, à ceux qui le sont.

Et prenez bien soin de vous !

Marie-Claude Juret

Des Costumes & des Coutumes



Le costume de Phil Knoll, trente-cinq ans, était impeccable. Pas un pli de travers, pas une tâche. Taillé sur mesure, ajusté, réajusté, passé au pressing, le tissu étincelait. Le courtier passa un coup de chiffon sur ses chaussures et s'éclaircit deux fois la gorge avant d'entrer dans l'ascenseur. Arrivé au dernier étage d'une des plus haute tour de la City, il se présenta au bureau de la secrétaire et, avec un accent parisien à couper au couteau, se présenta.

– *Hello, I am Phil Knoll. I have a job interview with Mister Cox.*

La secrétaire décrocha son téléphone, tapota une série de chiffres du bout de son stylo et attendit une, deux, trois secondes.

– *Mister Knoll has arrived Sir.*

Elle raccrocha et indiqua la direction de la porte du bureau de Cox à Phil.

– *It's a nice suit*, lui lança-t-elle avant qu'il ne saisisse la poignée de la porte.

– *I know*, répondit-il en s'engouffrant dans l'autre pièce.

–

Les larges baies vitrées donnaient sur un impressionnant panorama de Londres. Lorsque Phil croisa le regard de l'homme en face de lui, les traits de son visage se reconfigurèrent afin d'afficher un large sourire. Son interlocuteur était plus jeune que lui, d'une dizaine d'années environ. Knoll lui tendit la main avec un enthousiasme proche de l'euphorie. Il voyait déjà cet homme comme son égal. Cox l'invita à s'asseoir mais resta debout. Assis, Phil, stupéfait, se rendit compte que leurs deux costumes étaient parfaitement similaires. Les commissures des lèvres du prétendant s'affaissèrent, et son masque devint aussitôt impassible.

– *Pratique cette double poche intérieure n'est-ce pas ?* Demanda Cox.

Phil ne répondit pas, sa colère naissante le contraignit à l'akinésie. Il était désormais pris au piège, saucissonné dans l'amas d'étoffes assemblées par son tailleur. Ce dernier lui avait pourtant garanti qu'il serait l'homme le plus élégant de Londres (le SEUL homme élégant à Londres plus

précisément). La situation était révoltante, car Knoll haïssait le conformisme. Il était nécessaire, selon lui, de se distinguer tant physiquement que mentalement des autres, car le prestige et la singularité de la forme et du fond attestaient, à eux seuls, de la distinction entre ceux qui réussissent et ceux qui ne sont rien.

- So, reprit Cox, nous avons fort à faire Philippe. Vos excellents résultats ne signifient rien ici. Londres représente en effet une place bien plus stratégique que Paris dans le secteur du courtage international. En conséquence vous devrez vous conformer à nos exigences.
- Une goutte de sueur s'écrasa sur le col de Phil. Il avait envie de déboutonner sa chemise, de la mettre en boule afin d'éponger son front luisant, avant de la jeter au visage de Cox. Il haïssait maintenant ce petit crétin d'anglais, placé par son oncle à la tête de la bourse londonienne. Ce jeune imbécile, catapulté vite fait bien fait au sommet du monde. Knoll avait toujours cru en la méritocratie, et aurait aimé balancer Cox du centième étage de l'Heron Tower afin de rééquilibrer la balance.
- So, Philippe, vous serez un atout majeur, mais vous devrez d'abord faire vos preuves, comme n'importe lequel de nos employés.

Sur ces mots Cox tendit une main autoritaire, que Phil voulut immédiatement mordre. Il se ravisa pourtant, réajusta l'un de ses boutons de manchettes et serra la pince de son supérieur.

Le soir même, Phil se rendit au Balmoral : restaurant le plus prestigieux du quartier d'affaire. L'endroit était situé au sommet d'un autre gratte-ciel (bien plus haut que le précédent). Installé à la meilleure table de l'établissement, Knoll arborait un costume trois pièces acheté durant l'après-midi. Il pardonna à Cox, mettant l'humiliation que ce dernier lui avait fait subir sur le compte d'une mésentente fortuite. Son patron était un type bien, car il n'y a que des types bien dans la finance. Il eut donc une idée formidable : il l'invitera très prochainement à dîner, afin d'affaiblir la relation hiérarchique les opposant. Avec méthode et détermination, Phil était certain de pouvoir devenir son plus cher ami.

– Ah Philippe ! Cria un homme à l'entrée du restaurant.

C'était Cox. Il s'approcha, accompagné de sa secrétaire, et arriva bientôt à la table de son employé.

– Vous êtes là ! *What a wonderful surprise!*

Phil faillit tourner de l'œil. Son supérieur portait un costume trois pièces, le même costume trois pièces qu'il avait plus tôt acquis. Tout ceci était une vaste plaisanterie, une comédie anglaise ridicule reposant exclusivement sur un comique de répétition grotesque. L'estomac de Knoll émit aussitôt un bruitage obscène, comme un grognement intérieur étouffé par la bouillie de la chair du homard qu'il avait pourtant pris plaisir à ingurgiter. Il voulut se lever mais eut un haut le cœur et crut s'évanouir, là, au pied de son nouveau patron. Cox approcha sa main de la cravate du courtier et la remit en place.

« Ne vous laissez pas déstabiliser Philippe, sinon vous ne tiendrez pas longtemps chez nous. »

Phil Knoll n'avait jamais agressé personne, il n'aurait jamais pu penser qu'il serait un jour capable de gifler un anglais dans un chic restaurant londonien. Surpris, le jeune dirigeant dévisagea un moment son agresseur.

- Je pensai que les français avaient plus d'humour que ça, dit-il en se massant la pommette.
- Je regrette mon geste Monsieur Cox, répondit Phil.
- Ne vous inquiétez pas Philippe, je comprends votre rage. J'ai moi-même giflé mon pauvre oncle qui s'amusait à m'humilier devant ses collègues. Mais regardez-moi maintenant, je suis à la tête de son entreprise et il a perdu la sienne depuis longtemps.

Phil baissa les yeux. Il aurait pu rester là, figé, absent à lui-même, comme momentanément mort au milieu de l'assistance.

– Ce n'est rien Philippe, reprit Cox. Vous êtes pardonné. Vous êtes néanmoins renvoyé, la violence entre membres de l'entreprise étant inacceptable.

L'Eurostar devait partir à huit heures du matin. Les panneaux d'affichage de la gare précisaient pourtant que le train quitterait le quai quarante-cinq minutes plus tard. Phil portait un costume noir lui donnant l'allure d'un mafieux sicilien. Il râla un peu puis prit place sur un banc situé en zone de transit. Tendu, usé, il n'avait cessé de penser à cette scène tragi-comique survenue hier soir au Balmoral. C'était la dernière fois qu'il laisserait quelqu'un l'humilier de la sorte. Pour ce faire, il mit donc au point un manifeste agrémenté de divers commandements. En premier lieu, il n'acceptera plus que quelqu'un porte le même costume que lui. En outre, il punira les moqueries, les quolibets et les provocations dirigés à son encontre. Enfin, il mettra en œuvre tous les moyens à sa disposition afin de se faire respecter. À Paris, d'abord, où il prendra la tête de la bourse, mais aussi dans le monde entier qu'il dominera sans partage. Il bondit alors de son siège, souhaitant mettre en application son programme au plus vite. Sa première mission sera de débusquer le ou les responsables du retard de son train afin de les châtier. Il aperçut un contrôleur (qui ferait office de bouc émissaire), puis fit quelques pas en avant d'entrer en collision avec un autre usager.

– *Bloody hell, Sir!* Hurla Cox en appliquant une main sur son épaule meurtrie.

Knoll s'arrêta net et écarquilla les yeux. Cox arborait un élégant costume de mafieux sicilien.

– *Oh Philippe ! What a nice suit!* Vous rentrez déjà sur Paris ? Vous nous manquerez beaucoup.

Le train entra enfin en gare. Phil saisit Cox par le col et le précipita en direction des rails. L'autre perdit l'équilibre et se raccrocha par réflexe à la veste du courtier, l'entraînant avec lui dans sa chute.

William Blampuy

Avant l'explosion



Il était une fois, dans un endroit des plus secrets, la maison sucrée d'un personnage redoutable, là où personne n'avait le droit d'y entrer, sous peine d'être transformé. Mais un jour, un enfant trop gourmand franchit cet interdit :

« Non, au secours, ne m'attrapez pas, je n'ai jamais voulu voler vos friandises !

- Trop tard, je vais t'enfermer dans cette bulle de chewing-gum géant, plus jamais tu ne pourras en sortir ! Tu veux des bonbons ? Et bien tu vas en avoir !

- Je n'ai pas fait exprès !

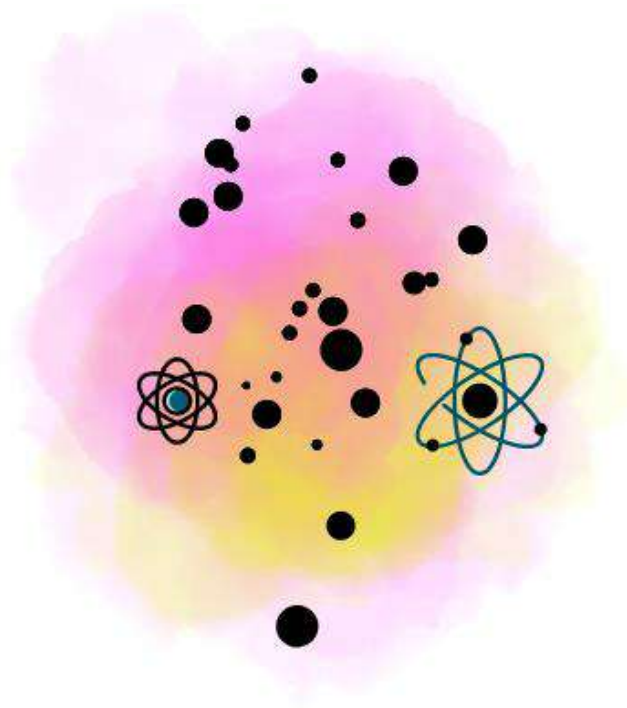
- Je suis le dieu du marshmallow, personne ne me résiste, je suis méchant et gros, et le sucre me colle à la peau !

- Non ! Je ne veux pas y aller ! Au secours !

*- Trop tard ! AHAHAH ! Et encore un enfant éliminé ! VICTOIRE !
Mais, c'est quoi ces murs ? Ce n'est pas mon palais en guimauve ? C'est quoi cette couleur immonde ? Et c'est quoi ces dessins ? À L'AIDE ! »*

Paul est enfermé dans sa bulle depuis maintenant 12 ans. Son imaginaire est son seul refuge, il n'y a que là-bas qu'il s'y sent bien. Alors lorsqu'il se sent submergé par le monde, il plonge dans ses histoires fantastiques, et rencontre des tas de personnages extraordinaires et futés, aussi extraordinaire que le petit garçon qu'il est.

Collision d'atomes dans l'accélérateur de particules



À l'époque des collisions d'atomes
Il semble que l'on peut dormir tranquille
Et rêver un rêve tarabiscoté
Rien de plus, rien de moins

Atomes fêlés lancés à vive allure
Particules toutes émoustillées
Toisant l'éventail du vide
Les angles les plus aigües de la matière

Rêve fou vers l'infini des possibles
Poussières éphémères

Puison un ciel entier de molécules
Pressons-les comme boules de neige

Et puis ?

Frappons de plein fouet
L'infiniment petit en son sein
Percutons le visible
Dans son souffle incertain !

...

Je rêve

Je rêve même un rêve insensé :
Des atomes soumis au code de la route
Une méditation sur l'accélération du temps peut-être ?

Augmenter les excès de vitesse
Collisions recommandées
Multiplications des trajectoires
Risque de chocs abondants

OUPS
OUPS
OUPSOUP
?

Dos d'ânes d'atomes. Dos d'â...
Dos d'ânes d'atomes. Dos d'ânes d'atomes
Dos d'ânes d'a... Dos d'ânes d'atomes

Do Da Da To Do Da Da To Dos dos To

Tiens !

...

Je rêve d'un monde où l'on peut dormir tranquille
Un monde où émouvoir la parole et la vitesse
Un monde qui se chemine par intuition
Je rêve un poème

Combien de cellules frémissent à l'étreinte du vent ?
Combien de mots portent d'invisibles nouvelles ?
Ivres de rencontres
Les mondes parallèles s'improvisent

Je rêve un poème

Tout est bien à sa place me dit ma compagne
L'accélérateur sous terre et toi à rêver la matière
Comment décrire ce qui existe déjà ?
Demandez-le au poète

Une agitation émue, inexplicable
Visite peut-être les virtuoses de la collision !

Ont-elles une ombre ces pépites folles ?
Dansent-elles entre elles ? Dansent-elles en ondes ?
S'évanouissent-elles de ne pas être d'autres formes ?
De ne pas être mirage ?

Quand enfin les yeux s'adapteront à ces dimensions
Nous distinguerons la nature profonde de la nature
Nous regarderons la nature de la nature dans les yeux
Le frisson du monde. L'autre bord du monde

Et en retour
Une agitation émue. Inexplicable
Lumière sauvage, rêveuse

Ombres lourdes et indécises nées du ventre de la Terre

Il semble que l'on peut dormir tranquille
Et rêver un rêve tarabiscoté
Rien de plus, rien de moins
À l'époque des collisions d'atomes

Oui. Rêvons de molécules durables
À travers l'éclair fugitif de collisions idéales

La terre est avide Maternité
sans limite Accident
de la liberté

D'ailleurs, la commission étudie la création d'un label de qualité
Un label pour des traques de haute voltige

Distinction particulière pour camouflés toniques
Remarquable invisible !

Et en retour

Une agitation émue
Inexplicable
Failles de lumières Merveilles
pulvérisées

...

Tous ces packs d'atomes.
Packs d'atomes. Packs d'atomes. Packs d'atomes.
Pa Da To Pa Da To
Tous ces packs de mots qui accélèrent nos vies !

Entrelacs de boucles et de vertiges Au petit bonheur
Accélérateurs de collisions Même les mots se divisent

Maintenant. Regardons avec assez d'attention
Ce réel qui nous assaille avec ses formes et ces forces
C'est toute la texture du rêve qui nous parvient

Le réel emporté par les vents Déployé
comme une couleur Emporté vers
l'infiniment petit
Comme un mot soufflé... à l'oreille d'un géant.

Bruno Nolo

Histoire de l'arbre en colère



Il était une fois un monde où la forêt couvrait l'essentiel des terres émergées. Dans la forêt qui couvrait ce monde vivaient toutes sortes d'arbres, des grands, des petits, des feuillus, des moins feuillus, des pointus, des ronds, des drus, des ébouriffés et bien d'autres aux formes les plus diverses et tous étaient du genre immobile, croissant là où leur graine avait germé. Tous ? En fait, pas vraiment, il existait alors des arbres qui se déplaçaient comme vous et moi, il y en avait très peu, les hommes qui habitaient de préférence les clairières non loin des rivières les avaient baptisés « ouerlivet » mais peu en avait vu et on ne parlait d'eux qu'aux veillées quand un vieux évoquait le bon temps de jadis où les étés étaient toujours ensoleillés et les hivers bien neigeux.

Les gens de ces temps-là étaient, hommes comme femmes, enfants comme vieillards très respectueux des animaux et des plantes. Quand ils cueillaient, à la fin de l'été des baies rondes et rubicondes, doucement savoureuses et un rien juteuses, ils laissaient au pied de l'arbuste de beaux cailloux ronds trouvés en bordure de rivière, de même quand ils chassaient le gibier abondant des forêts ou pêchaient les poissons argentés des cours d'eau, ils choisissaient leurs proies avec soin, ne prenant que ce dont ils avaient besoin, et ne manquant jamais de déposer dans les creux de falaises, grottes des bois, sources, fontaines et autres endroits discrets des effigies griffonnées sur une écorce, voir des figurines en terre représentant des animaux vénérés dans les villages en remerciement à dame nature.

Pour construire leur maison, les gens de ces temps-là, devaient couper du bois. L'arbre convoité était abattu après une cérémonie brève mais sincère, puis il était débité et traîné jusqu'au

lieu du chantier, le propriétaire de la construction allait enfouir au pied de la souche une belle pierre taillée en forme d'hachereau. C'est ainsi que, depuis des temps immémoriaux, procédaient les villageois.

Comme ils cultivaient en bordure de rivière et lisière de forêt des graminées généreuses afin d'avoir un froment apte à confectionner des pains nourrissants, de délicieuses galettes et surtout propice à la réalisation d'une boisson blonde pétillante et un peu amère qui faisait sourire les plus tristes, rire bêtement les filles, faisant même danser les plus vieux avec ou sans musique. Avec l'arrivée du printemps, il y avait une grande fête où l'on aspergeait le sol des cultures de la boisson blonde.

Et les enfants naissaient, grandissaient, se mariaient, avaient des enfants à leur tour et lentement devenaient vieilles et vieux.

« C'est très bien tout ça, mais qu'en est-il de ces arbres qui bougeaient ? » Me diriez-vous...Un peu de patience.

Cet automne-là, deux garçons allèrent chasser dans les bois. Ils avaient avec eux une outre de boisson blonde et les anciens leur avaient bien recommandé de respecter les règles. Appelons les Plic et Clic. Au bout d'un temps d'un quart de jour, comme il faisait un peu chaud, ne trouvant pas de gibier, ils s'arrêtèrent et burent à leur outre. Plic, gourmand, reprit de la boisson, Clic encore assoiffé en fit de même si bien que le sourire aux lèvres, ils s'endormirent au pied d'un arbre court, robuste, peu branchu, peu feuillu. Hélas, c'était un ouerlivet ! Parlons un peu des ouerlivets, ces arbres étranges, nous savons qu'ils étaient déjà extrêmement rares à l'époque où vivaient Plic et Clic, certes, ils se déplaçaient en remuant leurs racines qu'ils plantaient et déplan-taient à leur gré.

Leur physionomie était celle d'un arbre avec deux yeux marron protégés par un renflement de l'écorce, une énorme bouche armée de pierres en guise de dents, leur langue s'apparentait à l'amadouvier, ce gros champignon blanchâtre qui pousse en auvent sur des troncs d'arbres morts, leurs branches étaient autant de bras et leurs racines autant de pieds. Les ouerlivets étaient très susceptibles et très forts mais pas très intelligents. Clip se réveilla le premier et encore embrumé par la boisson, il se leva et pris d'une envie naturelle, il urina au pied du ouerlivet. Mal lui en prit, le ouerlivet qui songeait là depuis seize jours au cadeau qu'il devait faire à un grand-oncle, un nommé l'Ombreux, fut tiré de sa réflexion par le petit ruisseau d'eau tiède. Il vit Clip et Plic, s'ébroua et vexé se mit à remuer branches et racines en poussant des hurlements terrifiants, Plic encore allongé, n'eût que le temps de rouler sur le côté pour ne pas être écrasé, Clic était déjà loin, Plic se redressa en un éclair et partit rejoindre Clic. Nos deux braves ayant tout abandonné sur le lieu de leur sieste regagnèrent au plus vite leur village. Le ouerlivet trouva l'outre de boisson bien bouchée, il la déboucha, la porta à son énorme bouche et apprécia fortement tout son contenu qui en un rien de temps fit bouillir sa sève et il fut pris d'une grande colère contre les deux garçons, le ouerlivet avait la boisson mauvaise !

« Encore ! » Hurla-t-il dans sa langue de bois. « Encore minus ! » Cria-t-il en direction de la direction qu'avaient prise Plic et Clic pour s'enfuir. Dans l'aubier de son cerveau ligneux il se dit : « Cette boisson ! Quel merveilleux cadeau cela ferait à l'oncle Ombreux ». Et il se précipita sur la piste des deux malheureux chasseurs en emmenant l'outre vide.

Elle n'était pas trop dure à suivre la piste de Plic et Clic, arrivé près du village il hurlait : « Encore ! » Tout en piétinant une partie des cultures de graminées. « Encore ! » Et il s'immobilisa écumant de rage et de soif sur la place du village où s'étaient regroupés les villageois désarmés devant tant de folie, de force et de fureur.

Alors s'avança la plus petite et la plus étrange des petites filles du village. Tous l'appelaient Verduze tant elle aimait les fleurs et les simples, les plantes et les arbres. Comme les ouerlivets sont très sourds, elle se plaça devant lui puis elle esquissa des pas de danse pour demander ce qu'il voulait. Et le ouerlivet, charmé, montra l'outre et il dressa une, puis deux, puis quatre, puis huit, puis seize de ses branches. « Il veut seize outres de boisson blonde » dit l'enfant aux sages du village. Cela faisait beaucoup mais les sages acceptèrent. Verduze dansa la réponse du village. L'ouerlivet dit : « Encore ! » C'est qu'il avait soif. On lui apporta une outre dont il engloutit le contenu dans le temps de dire ouf ! « Encore ! » Gronda-t-il et il engloutit une autre outre et là, à la stupeur des villageois il s'immobilisa bouche ouverte et branches pendantes, les racines s'enfonçant petit à petit dans le sol de la place.

Il resta planté là, assommé par la boisson, songeant vaguement qu'il avait trouvé un cadeau original pour le grand-oncle, l'Ombrageux.

Verduze qui connaissait beaucoup de choses sur les arbres dit alors aux sages : « Laissons-le là, puis cette nuit on creusera autour de lui en évitant d'effleurer la moindre de ses racines afin de le déplanter en douceur, puis on le transportera dans la forêt le plus loin possible avec ses seize outres de boisson et on le replantera, mais à sa place il faudra planter un arbre avec au moins seize branches, car si d'aventure il se souvenait du chemin du village, croyant se voir toujours à la même place, il songerait à cette étrange situation pendant plusieurs années, les ouerlivets ont le cerveau très lent.

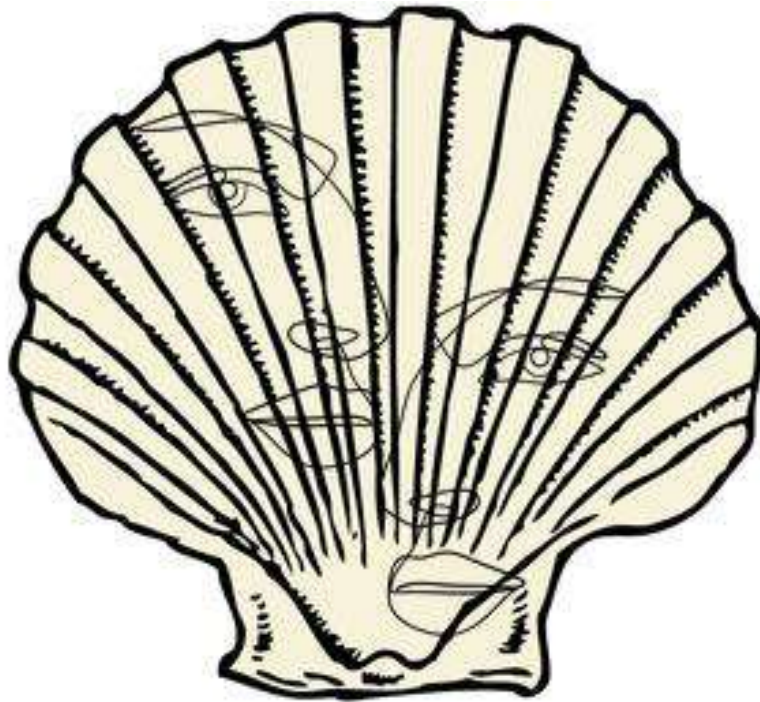
Et ainsi fut-il fait. On planta un orme à la place du ouerlivet, qui lui ressemblait un peu et plus personne dans le village n'entendit parler de lui.

Le temps passa, passa et l'on voit encore au centre des villages un arbre vénérable, mais personne ne sait pourquoi on l'a planté là.

Cette histoire a été inspirée par un voyage dans la Vienne où il existe dans des récits merveilleux une créature nommée « guerliguet » qui est un arbre pouvant se déplacer, d'un tempérament assez farceur...

Michel Petit

L'un ou l'autre



Andelin l'a décidé, assez vite, comme il a l'habitude d'agir. Il passera lui dire au revoir et lui dira qu'il va vivre une expérience qui le tente particulièrement : partir seul, parcourir le chemin de Compostelle, pendant deux mois.

Il hésite à la laisser sans être sûr qu'elle ne lui échappera pas mais il espère l'apaisement par le déroutement de l'aventure et une certaine solitude ; pour lui, aimer est synonyme d'insécurité.

Jamais il n'a pu faire autre chose que travailler à l'excès sans se laisser le temps de penser ; peut-être même, pour ne pas penser.

Aujourd'hui, à la retraite, il dispose d'un temps qui le met trop face à lui, face à ses craintes.

La rencontre d'une femme qui touche son coeur, renforce son sentiment d'insuffisance.

Son verbe haut, son surpoids contrastent avec ses doutes profonds à moins que ce soit une manière de les masquer. Il est vif et pétillant, rien ne lui échappe sauf ses ressentiments qu'il cherche à dénier ou à attribuer à autrui.

Voilà deux semaines qu'il arpente le chemin en se demandant parfois s'il ne va pas faire demi-tour. Mais cela ne fait que l'effleurer parce qu'il est en permanence dans le défi. Que veut-il prouver, se prouver ?

Lui qui avait vécu les yeux rivés sur ses fourneaux, entouré, le plus souvent de personnes simples et ordinaires, voire primaires se sent nouveau aux contacts d'humains à l'esprit différent de ceux qu'il avait fréquentés. Il n'avait pas d'amis, que des connaissances de passage ; toute relation était éphémère et insatisfaisante. Il commençait à prendre conscience d'une certaine solitude affective.

Il est père et grand-père mais a toujours fui les attaches et les dépendances ; il se veut libre.

L'accueil qui lui est fait sur le chemin, comme la personnalité de celle qui n'était pas là, le nourrit, un peu comme s'il s'ouvrait à un autre monde ; un monde de bienveillance de solidarité. C'était nouveau.

Ce matin de cette cinquième semaine était comme les autres : la peur de la perdre totalement et le plaisir de relever un défi. Bien sûr, elle lui avait dit qu'elle ne voulait plus subir sa loi, ses doutes permanents, ses injonctions dans sa vie... mais il ne renonçait pas à elle pour autant. Elle avait déjà tellement supporté puis avait à nouveau cédé. Il ne voulait pas, ne pouvait pas admettre ce qu'il redoutait, la rupture. Ce cercle infernal d'emprise lui donnait un sentiment de possession et de puissance sur celle qui lui plaisait tant. Mais il ne savait pas aimer comme elle le méritait. Il faisait tout pour la faire fuir pensant ainsi moins se torturer ; il disait pouvoir lui faire confiance mais qu'elle plaisait trop. Le simple regard d'un homme sur elle le faisait se refermer et l'accuser à tort, sans qu'il puisse mettre les bons mots sur ce qu'il vivait. Il a fini par conclure qu'il ne pouvait pas faire ni avec elle, ni sans elle ; un vrai dilemme.

Le paysage était magnifique, l'horizon lui semblait clair malgré la brume, sa curiosité lui donnait un certain plaisir à poursuivre.

Sur le bord du chemin, un homme assis se tient le genou. Ils se saluèrent comme le veut le rituel des marcheurs mais cet homme arrêté de si bonne heure l'amène à se soucier de lui.

Saban, est également un routard du chemin depuis une semaine. Il s'est fixé cette expérience pour un mois.

Également à la retraite, il dispose de temps pour cela. Mais pour lui, rien d'un défi. Il marche comme il l'a fait l'année passée. Il sait prendre le temps de vivre, ne fuit personne. Il a simplement besoin de réfléchir.

Cet homme, à l'allure svelte et posée, contraste avec la vive attitude d'Andelin qui vient néanmoins s'intéresser à son prochain.

Saban apprécie cette attention car juste après une chute, il a du mal à reprendre la marche.

Après quelques brefs échanges, Andelin sort de son sac les deux seuls éléments de soins dont il dispose, un gel et une bande élastique qu'il propose à son compagnon de route. Saban est prévoyant et son sac est garni mais rien de ce qu'il possède ne correspond à ses besoins du moment. Ce dernier apprécie d'autant plus l'attention qu'après quelques essais, il peut se remettre en route.

Ils cheminent ensemble toute la journée et finissent par déguster une boisson à la terrasse du café sur la petite place du village. Ils rejoignent un gîte et échangent sur divers sujets.

Si différents, ces deux hommes apprécient leur compagnie respective. Saban peut désormais rendre l'objet de soin prêté, puis ils se séparent le lendemain matin espérant avoir le plaisir de se retrouver.

Ce qui se produisit une semaine plus tard sur les hauteurs d'un mont surplombant une splendide vallée.

L'un assis à côté de l'autre, ils contemplent le paysage et échangent à nouveau mais cette fois-ci de manière plus intime.

Ils s'aperçoivent que leur motivation à vivre cette expérience a un lien commun : l'amour pour une femme.

Andelin explique qu'il s'en veut d'être si injuste avec une femme qui lui plaît tant, indique qu'il l'aime mal et qu'il est en train de la perdre par ses agissements particuliers, sans entrer davantage dans les détails.

Saban s'épanche à son tour et lui fait part de son fort investissement pour une femme qu'il perçoit exceptionnelle et avec laquelle il se sent assorti. Mais malgré les bons moments passés avec elle, il subit ses oscillations entre désir et fuite, alors qu'elle doute encore de lui.

Il l'investit de plus en plus et n' imagine pas un possible sans elle.

La douleur amoureuse de ces deux hommes les rapproche. Jamais ils ne s'étaient ainsi confiés sur leurs sentiments, leurs impossibilités, leurs doutes.

Ils habitent la même région, ils échangent leur adresse et décident de finir le chemin ensemble. Une amitié est née.

Installés confortablement dans le train qui les ramènent de leur périple, ils discutent, s'amuse de quelques anecdotes. Puis Andelin consulte sa galerie de photos sur son téléphone et montre fièrement l'objet de son désir.

A la vue de ce doux visage, Saban devient subitement blême et tremblant. Troublé, il a envie de fuir.

Bien sûr, il savait que la mise à distance de cette femme qu'il aimait tenait, en partie, à sa précédente histoire quelque peu particulière mais la probabilité que l'objet de souffrance de ces deux hommes soit basée sur la même personne était si improbable...et pourtant !

Qu'allait-il lui dire ? Pouvait-il lui dire ?

Un « bip » de SMS se fit entendre du portable d'Andelin.

- Tiens, elle vient de répondre au message que je lui ai envoyé tout à l'heure.

Et il lit à haute voix :

- « *Oui mes sentiments pour toi sont toujours profonds. Oui, tu m'as manqué je ne suis pas sûre de pouvoir aimer à nouveau, bien que je souhaiterais vivre une belle histoire d'amour, impossible avec toi. Je ne crois plus en toi. Laisse-moi.* » Tu sais cet éloignement m'a confirmé que je tiens vraiment à elle. Je me sens changé et je vais tenter de la reconquérir. Et toi, tu as des nouvelles de cette femme qui fait vibrer ton cœur ?

Mal à l'aise et perturbé, Saban répond :

- Oui, elle m'a dit qu'elle m'attendait mais que je devrai lui laisser le temps... Je ne sais plus !

- Oh, tu es bizarre toi ! Au fait, tu as une photo d'elle ?

Nadine Colignon

Roger et l'école de Silabou



Il était une fois dans un village un vieil homme

Le vieil homme à l'âge de 80 ans n'arrivait plus à marcher comme il se doit

Il décide alors de faire recours au mysticisme pour aboutir à ses besoins maréchal

Alors il utilisa un vieux bois laissé par ses ancêtres pour se déplacer

Dès que le vieux appuya sur le vieux bois et fit ses invocations il se transforma en tourbillon et se déplaça comme il veut, quand il veut

Mais un jour le vieux en voulant partir au marché pour quelques achats rencontra un méchant jeune

Le vieux en voyant le jeune homme connaît le malheur à ses yeux

Alors le vieux qui a vu le danger décida rapidement de devuer

Mais malgré tout cela le jeune homme le poursuivit et dès qu'il fut proche il jeta une grosse Hachette au tourbillon

Le vieux en forme tourbillon prit la Hachette et continua sa route

Le jeune homme rapidement après avoir accompli sa mission partit pour prendre sa Hachette mais en vain il la chercha et la retrouve pas

Alors il décida de prendre le tracé du tourbillon pour la recherche de sa Hachette

Mais à sa grande surprise non loin du marché il vit un vieil homme porter une Hachette qui ressemble à la sienne

Il avança avec prudence et plein de lâcheté vers le vieil homme

Arrivé il s'agenouilla devant le vieil homme et lui donna ses salutations

Le vieil homme sans hésiter lui répondit avec respect et considération

Puis étonnant avec exprès :

cette question étonnant lui répondit : père l'honneur de ma visite c'est d'abord le pardon

Pardon;! mais quel pardon répondit le vieil homme

Le jeune homme répondit :la faute du Hachette

Faute du Hachette? mais écoutez si vous êtes pas d'ici pour l'essentiel je vous donne la route

D' allez se disposer répondit le vieux homme

Trois jours plus tard le vieil homme en forme tourbillon se retrouva sur le même coin

Et voilà encore le jeune homme arrivé

Et il a fait comme l'été

Et reprit les mêmes paroles . étonné le vieil homme lui réaffirme : mon fils vous parlez même de quelle Hachette ? De la mienne ?

Vieux je veux vous avouer que la Hachette que vous tenez est la mienne répondit le jeune homme

Mais comment ? tu me traites de voleur ? Répondit le vieil homme

Non, non répondit le jeune homme

C'est moi vieux , c'est moi qui t'ai lancé la Hachette et voilà la véracité du Hachette et l'affirmation que la Hachette est la mienne

Le vieux père répondit onwon... Donc c'est toi? Comme il le sait pas

Appelle tes parents car la faute doit leur être soumise dit le vieux

Le lendemain le jeune homme accompagné de ses parents arriva sur la place et fut questionné à fur et à mesure

Et le pardon fut exaucé

Le vieux homme appela le jeune homme et ce dernier commença à reculer

Le vieux homme lui dit : ne fuis pas viens je te pardonne mais que cela soit ta première et ta dernière fois

Moi aussi j'ai été un jeune homme comme vous mais maintenant me voilà

Mon seul espoir reste ce mythe bois

Donc méfiez-vous de tout esprit de malfrat

Depuis ce jour le jeune homme s'éloigne de tout tourbillon

Hamidou Dianda

Il était une fois...



Je me souviens de cette grisante excitation lorsque le Grand Sage vint nous voir afin de nous annoncer notre mission. Après tant d'années à étudier, à décortiquer chaque notion, le moment crucial était venu ! Le Grand Sage était enfin là, ce qui signifiait la fin de notre instruction. C'était un personnage fort imposant et majestueux qui confère immédiatement au respect. Son corps svelte et travaillé, ses jambes arquées et son dos robuste lui donnaient une carrure d'athlète. Ses cheveux blond cendré et raides descendaient jusqu'au milieu de son dos. Son visage anguleux et émacié traduisait une extrême sévérité. Toutefois, ses yeux étirés bleuâtres et vifs invitaient à l'indulgence. Son nez aquilin semblait avoir été façonné de sorte qu'il puisse être parfaitement aligné avec ses fines oreilles. Ses lèvres minces venaient apporter un effet hypnotique tant on pouvait imaginer sa bouche s'étirer en un doux sourire ou au contraire exprimer une moue désapprobatrice.

Vêtu d'une toge dorée et blanche, il s'était avancé vers nous, pieds nus, et nous avait tenu ce discours :

« Ma joyeuse Compagnie ! L'heure est enfin venue ! A chacun je vais aujourd'hui, par l'imposition de mes mains sur votre cœur, vous transmettre votre mission individuelle. Ce serait mentir si je vous disais que ce sera facile, il vous faudra faire preuve de courage. Les obstacles seront nombreux, fort utiles à vivre, tels des rites initiatiques vous confrontant à la partie la plus

intime de vous-même. Armez-vous du Savoir que vous aurez appris ici.

Votre intuition sera votre meilleur guide tout au long de votre mission, n'en doutez pas un seul instant. Là où vous irez, il est tôt fait de vous perdre, parfois totalement. Vous n'en sortirez certes pas tout à fait indemnes mais plus forts, plus évolués. Allons, il est temps désormais ! »

A ces mots, nous nous hâtâmes de nous mettre en ligne, comme on nous l'avait appris. Etant plutôt à la fin de la file, j'observai avec une certaine appréhension les gestes que le Grand Sage exécutait devant chacun de mes camarades. Il se posta devant le premier candidat, souriant et demanda à ce qu'il ferme les yeux. Puis, solennellement, le Grand Sage vint à poser sa main droite sur son cœur et à son tour il ferma les yeux tout en murmurant une sorte d'incantation. Soudain, une lumière aveuglante jaillit au creux de sa main. Celle-ci se mit à prendre de l'ampleur jusqu'à envelopper totalement mon camarade. Puis, la lumière s'éteignit ++8subitement : mon camarade n'était plus, il avait disparu. Je sentis immédiatement mon cœur cogner dans ma poitrine, la peur me cisaillait le ventre. Lorsque mon tour arriva, je levais des yeux tristes et apeurés. Oubliant toute dignité, je murmurai les larmes aux yeux :

« J'ai peur, ne me faites pas ça, je vous en supplie ! »

Le Grand Sage sourit avec bienveillance et amour en me répondant doucement :

« Tout va bien se passer ! Il te suffit de te concentrer sur ta mission ! »

L'instant d'après je n'étais plus là. Mon cœur cependant semblait s'imprégner de deux mots dont le sens m'échappe encore : lumière et compassion.

Voilà ce vers quoi mes pensées cheminent pendant que j'observe minutieusement ma cellule. L'expérience commence fort. Un mélange de confort et d'inconfort. Je ne sais pas où je suis. Pendant longtemps, j'ai été incapable d'exercer le moindre mouvement, de ressentir quoi que ce soit, dans un piètre état de prostration. Depuis peu, je peux exercer quelques mouvements modérés. J'essaie de me concentrer sur mes premières sensations : je suis au chaud, dans le noir le plus complet. Il n'y a pas d'air et me parviennent de l'extérieur des bruits étouffés, comme si mon espace réduit s'apparentait à une bulle de protection. Cependant, de façon paradoxale, j'arrive à distinguer les différents types de sonorités. J'entends des voix et des bruits étouffés ! En arrière fond, je perçois aussi le son d'une sorte de tambour qui observe le rythme régulier de battements sourds. J'y serais sûrement à l'aise si le noir ambiant n'était passif anxiogène. Je ne peux pas ouvrir mes yeux, sensation des plus désagréable. Mon corps et les extrémités de mes membres sont un peu atrophiés. Je le sens. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, ni même ce qu'est ce corps qui semble pourtant bien être le mien. J'ai la sensation d'être à l'étroit. Et sans nul doute que c'est bien le cas. Le compartiment dans lequel je me trouve est assez réduit ce qui me rend subitement irritable et en proie à une vive anxiété. Comment expliquer ma présence ici ? Je regrette aussitôt d'être dans ce lieu : mes camarades, mes précepteurs, le Grand Sage me manquent. J'étais si bien là-bas. Je baignais dans un tel amour protecteur, j'avais mes marques. Et me voilà ici. Lumière...Compassion...qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Je ressens une importante fatigue, un besoin presque vital de me reposer. Je sens que mon corps en éprouve la nécessité, il travaille pendant que j'observe peu à peu les changements s'opérer en moi. Je me surprends à bailler. Depuis combien de jours, de semaines ou voire même de mois suis-je là ? Je n'ai plus de repères. Enfin si je veux être honnête si, j'en ai un, même deux, faibles et indistincts : j'entends deux Voix dont une qui se distingue des autres. Son timbre est plutôt agréable et passe par différentes intonations : tantôt douce, tantôt puissante. Étonnamment et sans que je sache pourquoi, elle m'apaise. Je crois même qu'elle me parle parfois mais je ne comprends pas exactement ce qu'elle attend de moi. Et cela me frustre, cela me fruste tellement que je tambourine les parois de ma cellule mais je

sens que celle-ci se heurte à une autre paroi. J'ai l'impression de ne jamais voir la fin, comme dans une de ces satanées poupées russes. Je veux crier mais aucun son ne sort de ma gorge. Cependant, je prends conscience que mes mains et mes pieds semblent avoir évolué : ce ne sont plus des membres atrophiés.

Je peux davantage toucher, explorer ce qu'il y a autour de moi. Ma main s'aventure jusqu'à tomber sur un fil assez épais à l'aspect plus que douteux. Je sens que ce fil semble me relier à une sorte de machine. Je ne ressens aucune douleur, il ne me gêne pas sauf lorsque je dois me mouvoir. C'est particulièrement étrange. Quelle est sa fonction ? Tout ceci est étonnant. Depuis quelques temps, j'ai l'impression d'avoir un peu moins de place. Ma cellule semble avoir diminué. Tout comme ma mémoire qui commence à faiblir. En effet, mes souvenirs d'avant s'effacent avec un prompt empressement. Je n'arrive plus à distinguer la forme des visages de mes camarades. Ma vie d'avant m'apparaît de plus en plus comme un rêve, une chimère éthérée satisfaisante mais d'où il convient de s'arracher rapidement tant il est dangereux de s'y complaire. Pourtant c'est si attrayant, si simple... Ma réalité s'ancre davantage ici et maintenant. Quitter ce sentiment de plénitude absolue me demande un trop gros sacrifice, je ne parviens pas encore à le consentir. Alors je continue à lutter, à m'accrocher à mes bribes de souvenirs, à cette quiétude bienvenue. Doucement, je me laisse bercer par la sensation d'apaisant, le son du tambour et je m'abandonne peu à peu au sommeil. Lorsque je sors de cette agréable torpeur, je note immédiatement un changement marquant : je peux enfin ouvrir les yeux !

Sensation formidable, je souris. Habitué à l'obscurité, mes yeux doivent s'accoutumer à leur nouvelle fonction : un voile devant eux m'empêche néanmoins de distinguer convenablement ce qui se trouve en face de moi, cependant je discerne de la lumière et des Ombres qui se déplacent au même rythme que les Voix. Et toujours cette même Voix douce qui me rassure. Fait surprenant, depuis peu, j'ai l'impression qu'une des Ombres cherche à interagir avec moi. Elle pose sa main sur les parois de ma prison et je l'entends murmurer des paroles réconfortantes que je ne saisis pas encore totalement, mais qui continuent cependant de m'apaiser. Je voudrai lui parler, qu'Elle m'explique pourquoi je suis là et quel est cet endroit ? Mais aucun son ne peut encore franchir mes lèvres. Je dois me contenter de ce monologue intérieur. Je me concentre sur cette Voix et ses mains.

J'entends également une autre Voix plus forte, plus grave, celle de la deuxième Ombre dont les accents laissent malgré tout transparaître beaucoup de douceur. Cela fait un moment aussi que je l'entends. Elle aussi vient effectuer le même rituel. Mais que me veulent-elles ? Elles n'ont pas l'air menaçantes ; mais alors, pourquoi me retiennent-elles ici ? Plus le temps passe, plus d'autres mains et d'autres Voix se mêlent à celles des Ombres originelles. Quand cela arrive, et ce de plus en plus régulièrement, j'ai tendance à me crispier. Alors je décide de m'immobiliser jusqu'à ce que l'on se désintéresse de moi. Dans ces moments-là, j'use de la même routine : je me concentre une nouvelle fois sur le son du tambour...bam bam bam...d'ailleurs de manière simultanée, il semblerait qu'il y ait un deuxième tambour dont le doux son mélodieux émanerait de moi-même...bam bam bam. Plus fort et plus vite que le premier tambour mais qui ensemble s'accordent harmonieusement bien. Ce tambourinement m'hypnotise, je rentre dans une transe tranquille. Comment puis-je produire ce son ? Tout cela m'affole ! Je crois qu'il me faut lâcher prise, laisser cette musique submerger mon corps et mon esprit. J'aurais presque envie de danser : mais il faut me rendre à l'évidence, je n'ai quasiment plus de surface dans mon compartiment. Ma cellule a considérablement diminué, la sensation d'apaisant également, j'ai davantage l'impression d'étouffer. Je commence à ressentir de plus en plus d'irritabilité, la restriction de mon habitat, l'incertitude de mon environnement ont eu raison de ma patience. Alors je donne des coups de pieds et des coups de poings, je me bats contre un ennemi invisible. Ce quotidien est devenu ma réalité, je ne sais plus si une vie a pu exister avant celle-ci, je ne sais plus qui je suis. Mes souvenirs sont pourtant bien présents

mais je ne peux plus y accéder, ils ne m'appartiennent plus désormais. Une confusion déroutante règne à l'intérieur de moi, le doute et l'angoisse se sont imprégnés de la moindre parcelle de mon corps et de mon esprit.

Soudain, ma cellule se met à trembler, par à-coups. Je sens ma tête attirée par quelque chose à l'extérieur. La voix de l'Ombre d'habitude calme et rassurante est devenue étranglée et tremblotante. La panique me gagne. A quoi est dû ce changement ? Que se passe-t-il ? Mon espace est chahuté, je ne peux pas lutter. Ma prison tente de résister aux chocs mais les tremblements sont de plus en plus forts. Mon corps est compressé, j'ai l'impression que mes os vont céder, j'ai peur. Je n'ai plus envie de quitter mon espace, j'y étais si bien finalement.

Maintenant je souffre tellement. Tout devient plus sombre, les ténèbres m'enveloppent de leurs longs bras puissants. Suis-je en train de mourir ? Pitié que cela s'arrête ! J'ai si mal ! J'ai soudain la sensation d'emprunter un couloir étroit : ma tête et mon corps passent tout juste ! Les sons extérieurs me proviennent, avec une fascinante clarté, puis d'un coup, une lumière aveuglante me transperce la rétine. Mes poumons se gonflent brusquement m'arrachant un cri de douleur. Quelle atroce sensation ! Mais j'ai entendu ma voix ! Je peux crier maintenant alors j'en profite, je hurle, je pleure, j'ai froid, j'appelle à l'aide ! Où est cette Ombre si rassurante par sa voix ?

Puis, au moment où le désespoir me gagne tout à fait, je sens cette main réconfortante m'enlacer et me caresser le dos. Cette Voix que j'ai tant entendue, me voilà blottie contre son cou. J'en entends une autre, plutôt enjouée, annoncer : « Bravo madame ! C'est une fille ! Félicitations ! »

Cette histoire c'est mon histoire, mais à vrai dire c'est un peu celle de tout le monde aussi et elle commence toujours de la même façon : il était une fois... le début de la Vie !

Amandine Hebert

L'île tempête



« Non ! Je vous en supplie ne me laissez pas au milieu de l'océan ! S'il vous plaît, n'ai-je pas été un bon pirate ? cria une jeune fille qui allait être abandonnée, sur un radeau au milieu de l'océan, alors qu'une tempête approchait.

« Si ! c'est vrai ! tu nous as bien aidé ! Mais tu es une fille et on s'est promis de ne plus jamais accepter une fille ! Tu nous as menti ! alors ton sort est celui-ci !! le pirate ricana puis la Caravelle s'éloigna tranquillement tandis que la tempête arrivait sur le radeau.

Après avoir dérivé pendant plusieurs heures en pleine tempête la jeune fille arriva près d'une île abritée au milieu de cette catastrophe, et put y accoster.

Epuisée, elle s'endormit au calme et au sec sur le sable chaud. Elle se réveilla quelques heures plus tard ; elle était vivante, seule, mais vivante.

Elle s'habitua rapidement à la vie sur l'île, et pour la première fois depuis qu'elle était arrivée, cela faisait un mois, la jeune fille s'engagea vers l'intérieur des terres, non sans s'écorcher au passage.

Puis après plusieurs heures de marche elle arriva près d'une cabane. Elle n'était donc pas seule sur cette île. Alors qu'elle réfléchissait, quelqu'un l'apostropha :

- Eh ! toi ! la fille qui es-tu ? cria quelqu'un venant de derrière.

- Je m'appelle Iliria et vous ?

- Moi ! Je suis Aniara reine des pirates !

- Vous aussi !?!

- Que veux-tu dire ?

- Je suis une ancienne pirate, mes coéquipiers m'ont jetée quand ils ont appris que j'étais une fille, l'équipage du Baratien.

- C'était mon équipage, à une époque... J'étais la capitaine, mais ils en ont eu marre et m'ont abandonnée ici. Je suis heureuse de rencontrer quelqu'un comme toi !

- Oui, moi aussi, je suis heureuse de vous rencontrer, renchérit Iliria.

Elles passèrent plusieurs jours, plusieurs mois ensemble, visitant l'île dans ses divers recoins et découvrant, au sommet de l'île un temple ancien, décoré de peintures murales racontant l'histoire de l'île et le rôle de la pierre tempête. Bleue océan, installée sur un piédestal au centre du lieu sacré, elle brillait et protégeait l'île de toutes les tempêtes qui se déchaînaient autour.

Un jour alors qu'elles arpentaient la plage, elles découvrirent des enfants. Ils étaient tous naufragés, il y en avait plus d'une dizaine. Il y avait tout d'abord les plus jeunes, Milo âgé de 4 ans, Lila âgée 5 ans, Rihanna âgée de 3 ans et Ryan âgé lui de 4 ans et demi.

Du côté des plus grands il y avait Elio, âgé de 8 ans, Lilian, âgé de 7 ans, Michael, âgé de 10 ans, Lise, âgée de 11 ans, Marianne, âgée de 8 ans, Lilou, âgée de 13 ans, Shanna, âgée de 14 ans, Liera, âgée de 7 ans et enfin Léo âgé de 14 ans.

Alors que chaque jour de nouveaux enfants apparaissaient sur la plage, Iliria et Aniara furent obligées de construire un orphelinat. « L'orphelinat de l'île tempête » ainsi avait-il été baptisé par les enfants.

A l'abri de la pierre tempête.

Les enfants et nos deux amies passèrent plusieurs années sur cette île, quand un jour, alors que Iliria se baladait sur la plage, elle vit un tsunami arriver vers l'île. Il était à plusieurs kilomètres si ce n'est plus au large, mais elle le voyait clairement arriver. Elle courut voir Aniara, qui lui dit que ce n'était jamais arrivé jusqu'à maintenant. Quelque chose avait changé !

Elles virent soudain une lumière d'un bleu océan, en haut de la montagne, où il y avait le temple construit par les anciens habitants de l'île.

Elles y montèrent aussi vite qu'elles le purent, et quand elles y arrivèrent, quelle ne fut pas leur surprise de voir Léo qui tirait sur la Pierre de tempête de toutes ses forces.

- Mais que fais-tu Léo ? demanda Aniara.

- Je récupère ce qui m'appartient de droit ! répondit-il sur un ton colérique.

- Mais de quoi parles-tu ? le questionna Iliria.

- Mon peuple a bâti ce temple et je viens reprendre ce qui m'appartient.

Aniara voyait la Pierre de tempête commencer à s'agiter, l'énergie émettait un grésillement strident autour d'elle. Alors qu'elle voyait cela, elle poussa Léo, qui tirait sur la Pierre et la remit en place. L'énergie était si forte qu'elle aveugla tout le monde et lorsque Iliria rouvrit les yeux, Aniara n'était plus là.

Iliria la chercha des yeux en vain. Elle la chercha sur toute l'île avec tous les autres enfants. Même Léo, qui s'était rallié à leur cause, la chercha, mais en vain. Ils furent si tristes qu'ils érigèrent une statue en l'honneur de Aniara qui les avait sauvés en se sacrifiant.

Depuis ce jour l'île ne s'appelle plus « L'île tempête » mais « l'île d'Aniara »

Marie Renucci

La forêt des livres



Il était une fois, une petite fée, qui vivait dans une forêt magique et imaginaire.

Elle avait appelé cette forêt, la forêt des livres, parce que les écorces des arbres racontaient des histoires du passé, des histoires du présent, des histoires du futur, des histoires tristes, des histoires drôles, des histoires de familles, des histoires policières, des histoires de la vie...

Des papillons rouges, orange, jaunes, bleus, verts, violets, noirs et blancs, aux contours brodés d'or et d'argent, s'activaient dans tous les sens, d'arbre en arbre, afin de polliniser et d'enrichir toutes ces belles histoires, pendant que des oiseaux chantaient parmi les fleurs multicolores, entre les potirons, les framboisiers et les fraisiers sauvages.

Des lucioles brillaient de part et d'autre, telles les illuminations de Noël dans les villes et les villages.

Un groupe de fourmis géantes transportaient feuilles et brindilles des arbres, dans un élan de solidarité, telles des automates qui ne s'arrêtent jamais de s'agiter.

Au détour d'un lit d'eau pure et limpide, une magnifique licorne blanche semblait converser avec un lapin bleu et une nymphe, aux apparences douce et attentive.

Le bourdonnement des abeilles suffisait au chant des oiseaux, pour faire régner une atmosphère paisible et sereine.

La petite fée veillait à ce que chacun travaille dans de bonnes conditions et dans de bonnes relations.

Cependant, la nymphe en avait décidé autrement.

La magnifique licorne blanche devint verdâtre et hideuse, avec une corne centrale couverte d'épines piquantes et blessantes, qui firent crier de douleur le petit lapin bleu, qui trébucha sur une fourmi géante, qui cria aussi, à cause de sa chute et de ses douleurs piquantes.

Les cris raisonnèrent dans toute la forêt des livres. Si bien qu'une abeille, curieuse de savoir ce qu'il se passait, se posa sur le petit lapin bleu tordu de douleurs, et vit la fourmi géante tombée sur le dos, créant la panique chez les autres fourmis qui tombèrent les unes après les autres, parmi les feuilles et les brindilles des arbres, devenues toutes noires et tranchantes.

Le bourdonnement de l'abeille devint un bruit assourdissant, comme le tonnerre, qui fit voltiger les papillons dans tous les sens et se cogner dans les arbres.

Le vent se mit à souffler, le tonnerre à gronder, à faire craquer les cimes des arbres, à éteindre les lucioles, à faire peur, à faire mal, à faire crier, à faire trembler...

L'atmosphère devint pesante et inquiétante.

La petite fée, désespérée, attristée de voir la forêt des livres dans un tel désordre, dans un tel état, noire, tranchante, piquante, peuplée de bruits effrayants, entendit résonner un rire glauque, moqueur, blessant, celui d'une sorcière malveillante, haineuse et jalouse, venu de la petite rivière pure et limpide où la nymphe était apparue.

Elle comprit à ce moment précis, que la nymphe était tout simplement une sorcière maléfique, déguisée en une magnifique et douce déesse des eaux pures et limpides.

Tout était devenu sombre, silencieux, sans vie, comme un paysage d'été qui aurait pris tout son décor d'hiver, des arbres sans feuilles, aucune trace d'insectes, de fleurs, de couleurs, d'animaux tapis dans leurs abris, leurs nids, leurs terriers...

Toutefois, la petite fée ne s'avoua pas vaincue, car elle aimait trop cette forêt et comme par magie, une idée lumineuse que les lucioles avaient certainement déposée et que les papillons multicolores aux contours brodés d'or et d'argent avaient pollinisée, lui vint à l'esprit et lui permit de redonner vie à la forêt des livres.

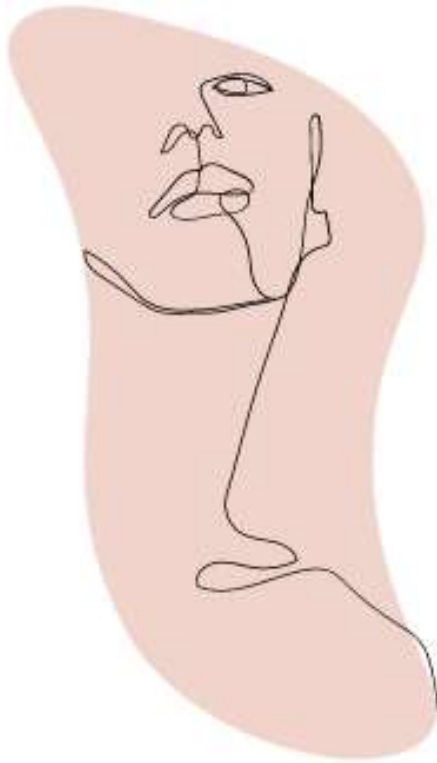
Elle s'empressa de retrouver les deux majestueuses colombes blanches, à l'orée de la forêt, qui acceptèrent de venir répandre le chant de l'amour et de la paix, afin de purifier et de soigner, les papillons, la licorne, le petit lapin bleu, les fourmis géantes, les lucioles, les oiseaux et les abeilles.

Elle fit appel aux gnomes et aux lutins de la forêt pour surveiller la moindre présence suspecte d'une quelconque créature ou personne inconnue de la forêt des livres.

Depuis ce jour, les écorces des arbres se mirent à raconter des contes de fées et de sorcières, des légendes et des mythes, des histoires de nymphes, de gnomes et de lutins et bien d'autres histoires encore, venues du monde entier.

Carole Pineau

Il était une fois vs Collision



Once upon a time in the suburb, un grand jeune franco-afro prénommé Jo...

Jojo M di Gerbo comme on l'appelait. Bien que timide, réservé, par sa sympathie, son intellect, son ouverture, il est entré dans notre « bande » mixte de vieux ados du Val d'Yerres ; accueilli par un stéphano, un porto, un arno, des gartos,... Un joyeux groupe d'études et de déconnades talmaciennes.

Des heurts : des fois sur les terrains de sport, à propos des filles, ou lors d'un débat un peu trop sérieux. Chacun ses origines et son caractère !

Des impacts : forcément vu notre fougue commune.

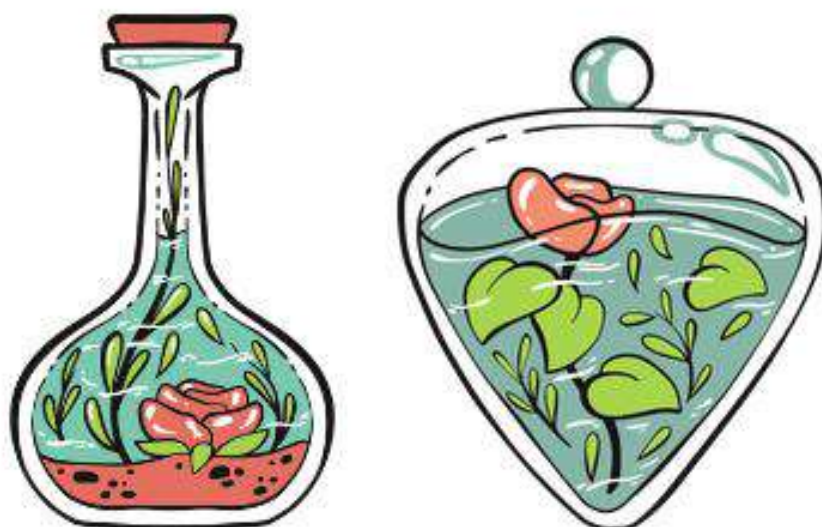
Et puis, au fil des saisons, nous sommes devenus des adultes, séparés petit à petit par nos études, nos mouvements, nos familles réciproques et celles en gestation... ; cela emmenant soit à quelques accrochages.

Des collusions plus que des collisions.

Il était une fois des amis... Jojo est-il toujours « di Gerbo » ?

Philippe Ragot

La bibliothèque ambulante des destins oubliés



Liore frissonnait. Son manteau trop léger et percé de plusieurs trous ne suffisait pas à atténuer la fraîcheur de l'aube. Elle piétinait le sol sur place et frottait ses mains essayant sans grand succès de s'agiter pour se réchauffer. Ses yeux s'attardaient inlassablement sur l'orée de la forêt. Ni son ni mouvement ne perturbaient l'immobilité du paysage.

- Allez, allez, allez, chuchota-t-elle.

Un craquement derrière elle la fit sursauter. Elle se retourna sur une forme rouge, jurant avec le gris de l'hiver. Une gamine, à peine aux portes de l'adolescence, emmitouflée dans une cape cramoisie, épaisse mais rapiécée, regardait Liore avec un air de défi.

- Tulie ! s'écria cette dernière. Piasse ! Qu'est-ce que tu fiches ici ? Va-t'en ! Rentre à la maison !

- Non.

La fille avait les joues roses et respirait avec force. Elle avait dû courir jusqu'ici. Le regard de Liore passait de sa petite sœur au bois.

- Tu ne peux pas rester ici. Il faut que tu rentres ! Elle va arriver.

- Non ! Moi aussi je veux la voir ! s'entêta Tulie.

Liore l'attrapa par le bras pour la forcer à partir mais un croassement arrêta son geste. Elle regarda sa sœur qui était prête à lui mordre les doigts et lâcha un juron.

Un nouveau croassement fit écho au premier. Puis un autre. Un grincement de roues vint s'ajouter au grabuge des corbeaux. Liore s'était approchée du chemin à pas prudents mais ne put s'empêcher de reculer quand la bête quitta l'ombre des arbres. Tulie se cacha derrière sa sœur, s'agrippant aux plis de son manteau.

Un bœuf colossal, plus large que deux chevaux, émergeait du bois. Soufflant et grommelant, il avançait à pas lents, ralenti par son propre poids. Il avait deux cornes : l'une pointait vers la cime des arbres, la seconde spiralait vers le sol. En lieu et place de ses yeux se trouvaient des cavités traversées de grossières cicatrices.

Entre les deux bosses de son dos était posé un joug épais fixé par des brancards à une vieille charrette montée sur deux énormes roues cahotant sur le chemin de terre.

Ce fut sur le chargement du bœuf aveugle que les yeux des deux filles s'arrêtèrent : la bibliothèque

ambulante, un meuble d'un bois aussi vieux que la forêt, trônait sur le chariot.

Elle n'avait pas de porte, son précieux contenu seulement retenu par d'épaisses sangles en cuir et protégé par deux auvents élimés.

Dans ce cabinet de curiosités se trouvaient des boîtes sans clés enfermant les paroles d'un djinn, des lettres perdues cachetées de sceaux de monarques oubliés ou des visions piégées dans des flacons au bouchon de cire. Des trésors uniques et convoités : des destins sans propriétaire.

Le cocher de cette étrange carriole passait presque inaperçu dans ses habits noirs rapiécés par le temps, le visage caché par un épais foulard et une capeline sombre. Sans un mot il tira sur les rênes de la bête de somme qui ralentit à quelques pas seulement des deux filles. Il resta assis, silencieux et immobile, attendant qu'elles osent approcher.

Liore se dégagea de sa petite sœur qui lui tenait fermement le bras et s'avança vers le cocher d'un pas décidé.

- Combien pour un destin ?

Ce ne fut pas le cocher qui répondit mais l'un des corbeaux qui s'était posé sur le banc du conducteur.

- Tu crois pouvoir acheter ta destinée avec quelques pièces ? crailla-t-il.

Liore le regarda avec méfiance. Corbeaux, corneilles et choucas étaient des augures à la langue bien trop pendue dont les dons prophétiques, souvent malheureux, leur attiraient les foudres des habitants de la côte.

- Choisis-en une, vite, vite ! ajouta un second oiseau.

- Dépêche-toi avant que tout ne te tombe dessus ! répliqua le premier.

- Suis l'exemple de ta sœur !

Liore se retourna cherchant Tulie des yeux. Elle la vit se hisser sur le petit marchepied, les yeux rivés sur plusieurs petits flacons aux teintes chatoyantes. Liore lui intima avec fermeté de descendre mais sa sœur lui jeta simplement un regard insolent avant de tendre la main vers une fiole renfermant un liquide aux couleurs de ciel étoilé.

- Tulie ! Sale petite... s'énerva la jeune femme en grim pant à son tour sur la carriole.

- Lâche-moi ! cria la petite.

Liore attrapa le bras de l'effrontée mais pas avant que cette dernière n'ait saisi la fiole qu'elle ne lâcherait désormais sous aucun prétexte.

- Tulie, s'il te plaît ! Lâche ça ! Tu ne sais pas ce qu'il y a dedans !

- Tu mens ! Tu m'as dit que ça pouvait réaliser tous nos rêves ! Moi aussi j'y ai droit !

- Ce n'est pas si simple. Lâche cette fiole, s'il te plaît !

- Ça ne sert à rien, croassa un des corbeaux qui s'était posé sur l'épaule de Liore. Elle va se casser quoi qu'il arrive.

- Va t'en ! aboya Liore à l'oiseau en le chassant du dos de la main.

- Me touche pas, petite teigne ! l'insulta le corbeau en battant frénétiquement des ailes.

Chaniarde ! Tu finiras triste, pauvre, adulée, comblée, aussi connue que le faux roi et aussi haïe que l'oiseau noir !

- Idiot ! Tu parles de sa sœur ! contesta l'autre oiseau.

- Les yeux de l'avenir ne se trompent pas !

- Nous sommes *tous* les yeux de l'avenir !

- Taisez-vous ! cria Liore.

Elle lâcha soudainement la main de sa petite sœur qui se débattait pour échapper à son emprise. Tulie en perdit l'équilibre et se rattrapa à une lanière en cuir qui craqua sous son poids, faisant tomber une à une les petites fioles qu'elle retenait.

La première fiole fila des mains de Tulie et se brisa sur le plancher de la charrette, laissant échapper son contenu à l'aspect d'une nuit étoilée qui se mua en une femme voilée. Cette manifestation de fumée bleue s'approcha d'une Tulie interdite et lui déposa une couronne sur la tête qui se dissipa instantanément. La vision se tourna vers Liore et l'intronisa à son tour avant de disparaître.

Les deux sœurs n'eurent pas le temps d'échanger ne serait-ce qu'un regard que le bruit du verre qui se casse se fit entendre à leurs pieds. Une gerbe dorée explosa à côté d'elles et se mua en un cavalier vapoureux, encapuchonné, à la cape flottant au vent, qui, cheval au galop, s'enfuit au loin. Plusieurs fioles libérèrent des paroles enfermées depuis des siècles; une cacophonie de prophéties dont le sens se perdait dans la multitude. Plusieurs visions éthérées apparurent sous les yeux des deux filles : un coffre, un navire échoué, un lion aux griffes ensanglantées, deux jeunes garçons défroqués, des dizaines de mains griffues et un bûcher en attente de son supplicié. Les croassements des corbeaux se perdaient dans le chaos ambiant.

Une dernière fiole brisée proféra un cri glaçant qui conclut le vacarme avant de laisser place à un lourd silence. Liore se laissa tomber au sol, les yeux écarquillés, livide et tremblante. Elle croisa le regard de Tulie qui avait les larmes aux yeux et respirait à grands poumons. Liore rampa jusqu'à sa petite sœur et la prit dans ses bras pour calmer ses pleurs et ses propres tremblements.

- Vous avez tout mélangé, se plaignit l'un des corbeaux en volant jusqu'à elles.

Tulie sanglotait encore et Liore n'eut pas la force de répondre à l'oiseau râleur. Elle chuchota un mot à l'oreille de sa sœur et l'aida à descendre de la carriole.

- Impotentes petites sottes ! fustigea le second corbeau. Vos destins sont emmêlés. Nos visions sont troublées !

- Si toi et tes pairs ne peuvent plus lire notre avenir, il y aura au moins une bonne chose qui sera sortie de cette rencontre, cracha Liore.

Elle tenait fermement la main de sa sœur et s'avança vers le cocher qui s'apprêtait déjà à repartir. Le bœuf broutait mollement une touffe d'herbe.

- Combien pour les destins ? demanda-t-elle avec fermeté.

Le chapeau du cocher se tourna légèrement et quand il lui répondit, Liore eut l'impression que sa voix gutturale venait de ses entrailles plutôt que de sa bouche.

- Tu ne crois pas avoir déjà assez payé ?

- Mais...

- Chaque augure s'accompagne d'une fatalité inéluctable. Tu m'as déjà payé.

Liore resta silencieuse.

- Que va-t-il nous arriver ? osa Tulie d'une petite voix.

- Tout ce qui a été libéré

- Les deux sœurs observèrent la bibliothèque ambulante reprendre sa route; son bœuf grommelant, son cocher silencieux comme la mort et ses destins en attente de nouveaux hôtes. Leurs regards se croisèrent. Désormais leurs vies seraient inéluctablement liées, ce qui arriverait à l'une arriverait à l'autre.
- Elles rentrèrent chez elles, sans oser prononcer un mot. Derrière, le galop d'un cheval se fit
- entendre. Sur son dos montait un cavalier au visage caché par une lourde capuche et dont la longue cape flottait au vent. Il dépassa les deux sœurs sans s'arrêter et continua sa course jusqu'à leur village. Le destin ne perdait pas de temps.

- Nathan Krieg

La vie

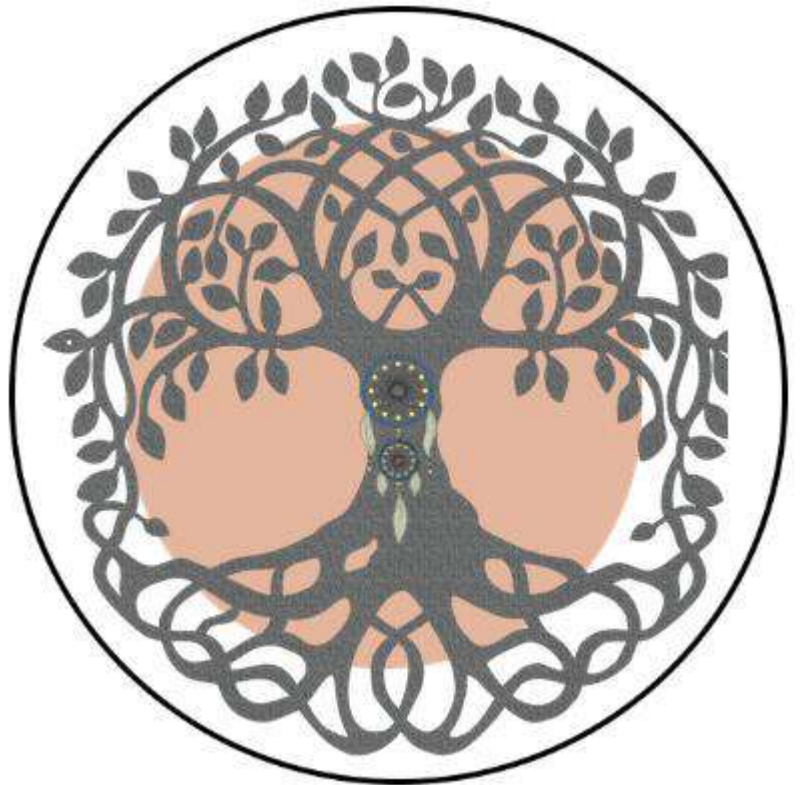
On a des joies, on a des peines,
et le courage pour s'en sortir.
Il ne faut jamais laisser ses rêves,
Mais toujours continuer de gravir.

On a encore des choses à faire,
Et des forces pour réussir,
Des tristesses et des regrets,
Qu'on devrait laisser s'enfuir.

Regarde comme la vie est si belle,
Quand on a le coeur grand.
Apprends à vivre avec elle,
Pour devenir plus grand.

On rêve d'amour et de tendresse,
D'amitié et de plaisir.
On veut oublier la tristesse,
De notre coeur de notre mépris.

On a encore des choses à faire,
Pour pouvoir tout reconstruire
Le temps et la sagesse
Nous donneront l'envie de réussir.



Diadème & Ehlektra



Dans la nuit des étoiles filantes, s'ensuivit un bal pour les étoiles.

Toutes attendaient cela avec impatience, c'était le rdv annuel pour trouver sa moitié. Diadème aimait depuis toujours Ehlektra, mais elle ne le savait pas. Diadème demanda à Capella et Kapella de s'accorder pour un chant au moment où il s'approcherait d'elle. Les 3 étoiles réunies regardèrent le spectacle d'une infinie beauté des étoiles filantes, comme sur terre où les petits et les grands réunis s'allongèrent pour savourer ce spectacle unique.

Le spectacle prit fin, les étoiles en riant allèrent se retrouver pour le banquet et le bal. Au banquet, des poussières de paillettes à grignoter, et des bulles de gaz à siroter.

Quand on est une étoile, il faut pouvoir briller pour les terriens. Spectacle époustouflant des étoiles filantes, les terriens se couchent plein d'étoiles dans les yeux sans se douter que la soirée continue.

Toutes les étoiles sont là qu'elles soient en couple ou pas, elles se pressent au buffet et puis vont s'installer sur des petits poufs carrés.

Diadème repère Ehlektra, l'invite à sa table. Elle accepte en rayonnant. Quoi de plus normal pour une étoile. Diadème porte un toast à sa santé, et discrètement invite Capella & Kapella à se joindre à eux. Capella & Kapella se mettent sur le côté, et au soupir de Diadème se mettent à chanter. Et que chante une étoile, me direz-vous ?

Eh bien, quelque chose d'envoûtant comme un chant de sirènes : des sons apaisants, peut-être des ténèbres, qui sait ?

Ehlektra est subjuguée par ces chants, et Diadème enchaîne pour lui conter fleurette. Diadème lui exprime sa passion, son désir de partager sa vie d'étoile, sa beauté ; Ehlektra est sous le charme. Elle boit ses paroles. Diadème, tendrement vient l'enlacer, Ehlektra fond. Ils sont prêts à s'embrasser quand soudain Isis part à l'escarmouche :

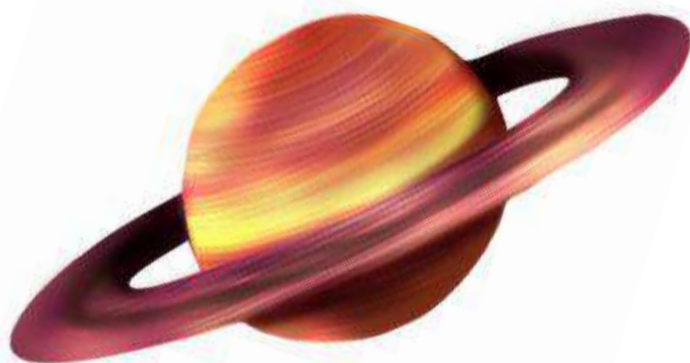
- Tu ne peux pas embrasser, Ehlektra
- Pourquoi ?
- Parce que je t'aime
- Mais tu ne me l'as jamais dit !
- Je n'ai jamais osé
- Je suis désolé Isis, j'aime Ehlektra, tu trouveras bien une étoile qui veuille de toi

Isis vit rouge, pour une étoile, c'est inconvenant, elle renversa tout sur son passage : les tables, les poufs, les poussières d'étoiles.

Alors, enfin Mimosa l'a prise par l'épaule et l'emmena loin de ce bal, loin de Diadème et qui sait, on espère que Isis a trouvé en Mimosa son étoile bien aimé. En tout cas, Diadème et Ehlektra s'aiment peut-être pour l'éternité.

Virginie Labalette

Le Miracle de ma vie



J'étais une planète sans histoire.
Quand tout à coup, un astéroïde sorti de nulle part,
fonça sur moi.
Loin d'être le 1er à m'effleurer il était bien le premier à entrer en collision avec moi.
J'imaginai cette rencontre comme un choc mais en réalité cette collision était comme
une fusion, je l'absorbais sans trop comprendre.
C'est comme si, ma solitude attendait cet astéroïde.
D'apparence aucun changement, je continuais ma vie comme avant. Qu'est-ce qu'un as-
téroïde face à l'immense planète que j'étais.
Pourtant, quelques semaines plus tard quelque chose avait bel et bien changé
mais je ne savais pas encore de quoi il s'agissait.
Comme tous les soirs, je contemplais mon écran de cinéma en plein air, l'univers en
constant mouvement. Cependant ce soir-là, à l'extinction d'une étoile, une larme puis
deux ont coulé.
Je ne comprenais pas cette émotion amplifiée,
alors que ce spectacle était complètement habituel pour moi. Je m'endormis en me di-
sant que cela irait mieux le lendemain.
A mon réveil je constatais qu'il était déjà l'heure de déjeuner moi qui étais si matinale,
voilà une autre chose qui avait changé.
Mon petit déjeuner ne m'inspirait pas pour ne pas dire qu'il m'écœurait.
Cette journée n'avait pas commencé sur le bon pied.
J'allais donc prendre ma douche pour me changer les idées.
Ainsi la pluie me réveillait, me lavait puis me berçait.
Quelques mois plus tard après un douloureux tremblement de terre voici un volcan qui
s'écoulait.
A ma surface, une île était née.

Gaëlle Tanoh

Les maux de la rivière



Il était une fois une rivière dont j'ai oublié le nom. Elle serpentait joyeusement dans les plaines de la Brie, alimentant, ici, la roue d'un moulin, là, un réservoir d'eau. Ses courbes fraîches et ombragées étaient familières à de nombreuses espèces animales qui y trouvaient refuge et nourriture, telles l'épinoche ou le héron cendré. Née d'une source inconnue, son cours débouchait dans le fleuve Capital où ses eaux charriaient les graines de blé et de tournesol des cultures irriguées traversées. C'était une rivière joyeuse dont rien ne semblait pouvoir altérer la pente douce de sa lame que les pluies engrossaient à chaque saison.

Un jour, pourtant, le pêcheur vint la voir. « Rivière, je ne vois plus les poissons onduler dans tes eaux profondes, se plaint-il. Mes lignes ne tremblent plus, le flotteur reste coi, mes filets ne remontent plus brochets chevesnes ou gardons frétillements venus compléter mon ordinaire. Pourquoi me refuses-tu tes ressources innombrables ? ».

« C'est que mon lit est asséché comme la mare balayée par le vent, lui répondit-elle. J'ignore pour quelle raison. Les poissons ont fui quand ils ont pu vers des eaux plus accueillantes mais beaucoup, pris de court, n'ont pas survécu. Pêcheur, prie pour moi et passe ton chemin ».

Un autre jour, ce fut le promeneur qui lui rendit visite. « Rivière, tes berges nous sont interdites, se plaint-il. Les tendres balades sous tes ombrages argentés ont été barricadées semble-t-il à jamais. Pourquoi me refuses-tu l'agrément de ta compagnie ? ».

« C'est que mon lit est trop étroit quand mes eaux gonflent de colère, lui répondit-elle. J'ignore pour quelle raison. Les terres sont hermétiques à l'approche des villes et la pluie qui ruisselle ne peut s'y infiltrer. Promeneur, prie pour moi et passe ton chemin ».

Un autre jour encore, le canotier l'aborda. « Rivière, ma barque reste à quai car tes eaux sont moussantes et malodorantes, se plaint-il. La navigation provoque allergie ou irritation quand ce n'est pas toux ou suffocation. Pourquoi me refuses-tu le charme de tes courants ? ».

« C'est que certains déversements dans les avaloirs finissent dans mon lit, lui répondit-elle.

J'ignore pourquoi. A croire que ma présence sert de prétexte, d'excuse ou de recyclage aux multiples déchets ainsi immergés. Canotier, prie pour moi et passe ton chemin ».

Il était une fois une jeune demoiselle qui s'appelait Gaïa. Elle, je me souviens bien de son nom et de notre rencontre. Ce jour-là, les pluies avaient cessé de tomber, ou la terre de brûler, je ne sais plus. Son chien avait sauté les barrières et elle courait derrière lui pour le rattraper. La rivière s'était comme repliée sur elle-même à force de solitude. On aurait dit qu'elle pleurait, le cœur enfouit dans un coude.

- « Pourquoi pleures-tu ? demanda Gaïa à la rivière. Est-ce que je peux t'aider ? » La rivière lui raconta sa disgrâce et combien elle était malheureuse de n'y être pour rien. « Rien ni personne ne croit plus en moi, mais à l'inverse me redoute ou m'invective, voire me maudit ».
- Pourrais-tu porter un message jusqu'aux maîtres de ton sort ? l'interrogea Gaïa.
- Mes eaux déversent dans le fleuve Capital, lui répondit la rivière
- Alors, je vais aller voir le canotier, le promeneur et le pêcheur afin que tes vertus te soient rendues.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Une lettre fut rédigée. Oh, pas bien longue, juste quelques phrases que Gaïa avaient tant bien que mal retranscrites, avec force dessins. Le document fut enroulé dans une bouteille biodégradable, et le tout jeté à la rivière qui s'empressa de l'acheminer jusqu'à son embouchure.

Le voyage du message ne fut pas bien long. Quelques jours à peine suffirent pour que, aperçu aux abords du Parlement, il fut rapidement repêché, déplié et inséré dans le parapheur présidentiel. « Que faire d'une telle requête ? » se demanda celui-ci, ce qui - de vous à moi - ne présageait rien de bon pour son issue. L'idée lui vint que la réponse ne pouvait être à la main d'un seul homme. Aussi, il décida d'en faire une loi.

De longs mois s'écoulèrent au cours desquels Gaïa et la rivière apprirent à se connaître, tant lors des fortes chaleurs que des crues dévastatrices. Même Archange, le chien – vous avais-je dit qu'il s'appelait Archange ? – n'eut plus peur de l'orage. La réponse à la requête se faisant attendre, le canotier, le promeneur et le pêcheur, ainsi que toute la faune et la flore de la rivière, reprirent peu à peu leurs habitudes. Mais jusqu'à quand ?

Gaïa prenait de l'assurance. Il semblait qu'elle épousât la cause de la rivière. Jeune femme, elle n'avait désormais plus besoin de mentor ni de narrateur. La requête n'était plus qu'un lointain souvenir et, un beau jour, elle me fit comprendre que ma présence à ses côtés devenait inutile. Pourtant, la réponse arriva et il s'en fallut de peu qu'elle ne passa inaperçue. Imaginez la galère pour une bouteille qui, tel un saumon, fut contrainte de remonter à contre-courant de l'embouchure de la rivière sur le fleuve Capital jusqu'à sa source. D'autres auraient abandonné, mais s'agissant d'une réponse officielle, alors, tous les obstacles furent franchis tant bien que mal.

Que disait-elle ? Vous allez rire : nul ne le sut. Car figurez-vous que les nombreuses pages qui la composaient ne purent être déchiffrées par les ami-es de la rivière. Oh, ce ne fut pas à force d'essayer, de convoquer qui encore un peu clerc, qui encore un peu roturier, auraient eu souvenance du langage d'antan afin de traduire en langue commune les attendus d'une loi tombée en désuétude.

Non, la vérité, c'est que tout le monde, absolument tout le monde, avait compris désormais qu'il fallait s'organiser autrement. Ce que la rivière, justement, avait appris à Gaïa et à toutes celles et ceux qui voulaient bien l'écouter.

La fin de cette histoire reste à écrire. Gaïa s'en chargera.

La plume et les armes



« Alors, ça y est, vous l'avez remise en état ? » lança Marcel de sa voix rauque. Comme pour signifier qu'il n'en aurait plus besoin, André retira son tablier bleu couvert de cambouis. Optimiste, il enfourcha la moto, la démarra avec succès et mit la gomme en direction de la maison. Plantés au milieu de l'appentis ouvert aux quatre vents, Julien et Marcel regardèrent le mécanicien amateur qui s'éloignait dans un jet de terre grasse et verdoyante. « Je suis désolé pour vous, Marcel. Il vous redonne du boulot. Mais c'est plus fort que lui. Il fait toujours le sale gosse quand il a terminé d'écrire un roman ! »

Enfin au chaud dans le salon, Julien entreprit de parler enfin du manuscrit qu'il avait lu la veille. Un verre à la main, le jeune homme fit part de sa surprise au célèbre André. Le jeune politicien ne cacha nullement à son ami l'étonnement face à ce constat : l'auteur s'était assagi, usant d'une plume consensuelle et légère. Le piment était encore là, mais il semblait moins fort. — Que cherches-tu ? À être adoubé ? À faire partie de leur club ?

— J'ai mis mes tripes dans ce bouquin !

— Je ne te reconnais pas André. Ce que j'ai lu là est une blquette, un roman timide.

— Tu n'es pas tendre, l'ami ! entonna l'écrivain tout en rangeant son brûle-gueule dans la boîte capitonnée qui lui était dédiée.

— Il demeure ton flingue préféré ? questionna Julien.

— Je le bichonne comme notre monture rutilante tout juste retapée ! Et je viens de le nettoyer.

— Il sert encore ? lança le vieux pote d'un air narquois.

— Hélas non ! Remisé... Tout comme ma plume assassine, si j'en crois tout ce que tu viens de me dire.

Déboussolé et attristé, André replaça le pistolet dans le tiroir de son bureau. Pour cacher son chagrin, l'auteur se tourna vers la grande baie vitrée qui donnait sur le jardin à l'anglaise. Saisi de remords, son ami d'enfance enchaîna sur un ton rassurant :

— C'est toi qui m'as convaincu l'an passé, en me répétant que l'écrivain avait le devoir de nager à contre-courant. Bon, écoute... C'est loin d'être écrit avec les pieds... Je retrouve ton style qui me plaît tant. Je pensais juste que, avec la période que l'on vit là, tu allais tremper ta plume dans l'acide.

— J'ai la frousse Julien, confessa André alors qu'il observait son jardinier, une gueule cassée de Verdun.

— Et c'est une bonne chose ! Tu as pris la mesure de la situation là où d'autres se pavanent dans les salons...

— Ne pesant pas leurs mots.

— Bien dit mon André ! Voilà, écris ça !

— On y va, Julien, on s'enfonce dans le chaos. D'ici quelques jours, quelques heures même, l'armée allemande aura gagné.

— Et cela soulagera beaucoup de familles en souffrance. Des hommes tombent et tu as raison, c'est déjà perdu.

— Je ne peux me résigner.

— Alors écris-le !

— Mais ils ne me laisseront pas écrire ! Ils ne nous laisseront même pas avoir une conversation. Mes mots deviendront futiles, déclara André, le regard tourné vers le meuble qui abritait l'arme rangée quelques secondes plus tôt.

— Alors tu veux te battre contre l'envahisseur ? Finir comme Marcel, ou pire ?

— Marcel a une main verte exceptionnelle, je serais fier d'avoir cette qualité une fois grisonnant.

— Je te parlais de son visage...

— J'avais compris, mon ami, dit tout bas André, comme pour s'excuser d'avoir été subtil.

— Mais oui ! Voilà la pièce manquante de ton bouquin ! Ton sens de l'humour !

Comme s'il n'était pas concerné par l'enthousiasme de son ami, André traîna ses charentaises jusqu'au buffet à liqueurs. Déterminé, il leva les yeux vers le fusil de chasse que son regretté père ne décrochait jamais. Alors qu'il servait deux verres, l'écrivain souffla : « Je n'avais pas le cœur à rire. »

Rouget de Lisle encourageait à les prendre, André l'écouta. Allaient donc être de la partie : le fusil du père, le rigolo du tiroir et deux ou trois babioles tranchantes, dont une baïonnette allemande de la Der des Ders. En 1942, l'écrivain disparut de la circulation. « Il est maquisard ton vieux pote ! » avait déclaré un matin Gilou, brave administré, à Julien, le maire désabusé. « Et il finira mal » avait pensé, admiratif et triste, l'ami du résistant. À la mairie, au quotidien, le boulot pour servir le citoyen se résumait à recenser les chiens écrasés, rares tant la circulation avait diminué, et à venir constater, du côté des virages dangereux, les dégâts de quelques collisions. Un jeudi matin, alors qu'il lisait une circulaire de l'armée allemande concernant les saisies prévues dans les fermes, Julien fut sollicité par le commandant de Gendarmerie. L' élu discret devait identifier le corps d'un « terroriste » qui avait lancé une fourgonnette sur l'automobile avec chauffeur d'un pont de Berlin.

« Rien que ça ! » soupira Julien en attrapant son manteau.

La collision avait eu lieu dans une ligne droite, au niveau des dernières maisons du patelin. Les corps du général, de son aide de camp et du conscrit qui les baladait étaient couchés à l'arrière d'un camion saisi par l'occupant. Un sous-officier de la Wehrmacht s'empressa de recouvrir d'un drap blanc chacun de ses frères d'armes. « C'est pas beau à voir ! » glissa l'enquêteur français à l' élu qui l'accompagnait. Dans un soupir, Julien demanda :

« Il est où le nôtre ? » Un lieutenant allemand parfaitement bilingue ne cacha pas son regard indigné. Le commandant français ne sut comment réagir pour rattraper le cri du cœur de Monsieur le maire. Alors, machinalement, il désigna le fossé où croupissait le courageux villageois qui s'était sacrifié. Face à l'horreur, Julien s'effondra sur les genoux. D'une voix brisée par les sanglots, il prononça le prénom de son ami d'enfance, avant d'hurler : « salauds ! »

La tonitruante injure venait d'être lancée à la face de chaque membre des forces d'occupation. Le commandant de Gendarmerie embarqua le jeune maire. Alors qu'il tirait Julien par le bras, le militaire des forces occupées adressa un regard entendu au lieutenant SS, lui garantissant la gestion de cette situation d'intolérable rébellion. Ainsi, le commandant sauva in extremis l'homme en colère.

À la Libération, Julien parvint à faire publier la dernière épreuve écrite par son ami. Quand il en rédigea la préface, Julien, qui n'était pas un homme de lettres, sentit que les mots lui parvenaient avec facilité, comme si André veillait sur lui, là, au-dessus de son épaule.

Julien commença donc par ces mots : « Ce jour-là mon ami, tu es entré en collision avec l'Histoire. Et tu as également contribué à la remettre en état, afin qu'elle puisse reprendre sa route. »

Maxime Hurtaux

Misseng Pierre, notre frère



Ces quelques lignes appartiennent à MISSENG Pierre. Le grand frère. Un homme bon.

Les indépendances africaines gagnées, les autochtones n'avaient plus qu'à remplacer les européens. La lutte contre les grandes endémies était loin d'être gagnée. Les mouches tsé-tsé et les autres porteurs de maladies étaient mêmes plus efficaces! Les danses des sorciers n'y pouvaient rien. Selon eux, ces maladies étaient toujours liées aux malédictions des *Mânes* sur leurs faibles descendances. Ils s'étaient abandonné aux habitudes des colons.

Papa était l'un des médecins itinérants de l'O.N.U. Aussitôt embauché, il fut affecté à Doumé. Une «ville» inconnue. «Doumé-Attention» disait-on ! Pourquoi ce nom ? Sans la moindre preuve, une légende disait qu'un jour un Allemand et son fils observaient deux pêcheurs Makia, qui n'arrêtaient pas de dire :

- «Dou-Mé! Dou-mé...»

Selon eux ces mots devaient signifier «Relance!». Quoi? Ton appât? Ton geste?
Deux allemands nouvellement arrivés, qui traduisent le patois de deux pêcheurs

Makia... Humm! Enfin !

L'hôpital de papa était toujours vide des médicaments basiques. Avec sa pharmacie personnelle, il essayait de calmer le paludisme et les petits rhumes.

Les lundis étaient réservés aux visites. Aussitôt descendu de sa fourgonnette de service, papa se trouva nez à nez avec un garçon. Ses chevilles enflées affichaient un éléphantiasis avancé. Il s'appuyait sur une canne fraîchement coupée. C'était le premier malade de la journée. Papa l'invita à entrer et lui demanda de s'asseoir sur une chaise en rotin. Il l'ausculta immédiatement.

- «Jeune homme, vous avez un éléphantiasis. Etes-vous soigné?»

- «Notre guérisseur dit que les mauvais esprits mangent mes jambes pour m'empêcher

d'attraper les gibiers.»

- «Vous attrapez des gibiers? Alors moi, je vais essayer d'attraper ces microbes qui vous gênent. Vous m'aidez. J'espère?»
- «Oui Monsieur... Mais le guérisseur...»
- «Mettons le hors-jeu. Je ne suis qu'un médecin qui travaillera avec vous en équipe. Notre traitement commencera aujourd'hui. Laissez tomber le guérisseur. Quel est votre nom?»
- «Misseng Pierre !»

Papa ouvrit son tiroir et en sortit un impressionnant carnet rouge.

- «Ce carnet est à vous. Regardez ! Je viens de marquer votre nom dessus. J'y noterai tous nos travaux pour sauver votre pied. A deux, nous réussirons.»

Misseng Pierre parut soulagé sur sa chaise en rotin. Ce Noir qui se disait médecin et plus fort que le Sorcier, l'impressionnait.

Deux semaines plus tard, Pierre revint à l'hôpital. Il ne s'appuyait plus sur sa canne. Un simple bout de pagne protégeait ses jambes de quelques mouches. Il leva légèrement ce pan de tissu. Le traitement semblait prendre, pensa papa, sans rien lui dire. Il ne lui parla même pas de sa canne. Sa réussite devait venir de lui-même.

Avant de partir en tournée, papa nota ses médicaments dans le carnet rouge. Il lui tendit la boîte pleine de dragées à prendre pour les quinze jours à venir.

- «Monsieur Pierre, la dose sera toujours la même. Ne pas la dépasser hein? Mal maîtrisée elle peut nous mettre sur la mauvaise route. Plus vite que le sorcier. Hein ? Attention à ça.»

Deux mois plus tard, Pierre était guéri. Il venait tous les jours nous rendre visite à la maison. Papa absent, il parlait à maman. Il voulait se faire embaucher. Le médecin Noir lui avait guéri son éléphantiasis. Pourquoi ne travaillerait-il pas pour rien et pour cet homme? Maman avait beau lui dire que son mari n'avait pas besoin de retour. Qu'il ne faisait que son métier! Obtus, Pierre proposait toujours de tailler les buissons de la cour. Un jour maman ne sachant plus quoi lui dire, l'ignora. Il sortit son long et fin coupe-coupe et fonda vers les herbes longues tout en récitant un étrange monologue :

- «Quand les Blancs habitaient ici, cette cour était toujours bien taillée. Dorénavant, je vais m'en occuper. Je n'ai pas besoin d'être payé pour ça...»

Très content de lui-même, il entama ce chantier qu'il souhaitait. Tous les jours il arrivait avec ses outils. Maman réussit difficilement à le convaincre de manger chez nous. Il accepta mais à condition de le faire dans la petite dépendance accolée à l'ancien magasin. Il sortit encore une loi de sa coutume Makia :

- «Maman, tant qu'il n'est pas marié, un homme ne mange pas avec les anciens.»

Maman sursauta quand Pierre l'appela «maman». Nous les enfants étions très contents. Pierre était un grand enfant et une véritable usine à nouveaux jeux! Il nous racontait les histoires des grands monstres toujours vaincus par les petits. Avec Pierre, nos petites bagarres avaient cessé. Quand papa apprit qu'il avait été chassé par son oncle après la mort de son père, il lui demanda d'habiter dans la petite dépendance.

Quelques mois plus tard, Maman lui proposa de venir avec nous passer quelques jours dans notre village. Pour la première fois de sa vie, Pierre voyagea dans une de ces camionnettes transformées en bus à travers toute l'Afrique. On les chargeait jusque sur des espèces de porte-bagages posés sur les toits. Pierre laissait les bancs en bois de l'intérieur aux autres passagers. Il adorait monter vers les places sur le toit. Maman avait peur. Mais pouvait-elle empêcher son envie de découverte? Le voyage dura trois jours. Maman était visiblement très heureuse. Nous avions un peu grandi et puis Pierre exécutait tout ce qu'il faisait avec une force de gorille. C'est fou le poids qu'il avait pris auprès de nous. Les choses avaient évolué. Nous avions dorénavant la même maman. Cependant, quand nous faisions des bêtises, toute la liberté de nous gérer appartenait à Pierre.

La découverte des forêts de notre famille fut une grande aventure pour Pierre. A Doumé, le climat était plus sec. La savane y était mêlée d'une fine forêt. A Messok, dans le sud Cameroun, c'était vraiment une forêt dense humide. Cette zone très giboyeuse nous fit comprendre que Pierre aurait du mal à rentrer à Doumé. Même auprès du Docteur ONDOA Pie!

Terrains gratuits, vin de palme gratuit et viande à foison... Notre village devint rapidement son «chez-lui». Maman était elle aussi, contente d'avoir choisi de vivre au village.

Loin des multiples déplacements des familles des «Chasseurs des Grandes Endémies». Elle trouva très bonne l'idée de son grand et nouvel enfant.

Pierre devint alors de plus en plus important pour nous. UN HOMME INCROYABLE!

- «MERCI PIERRE!»

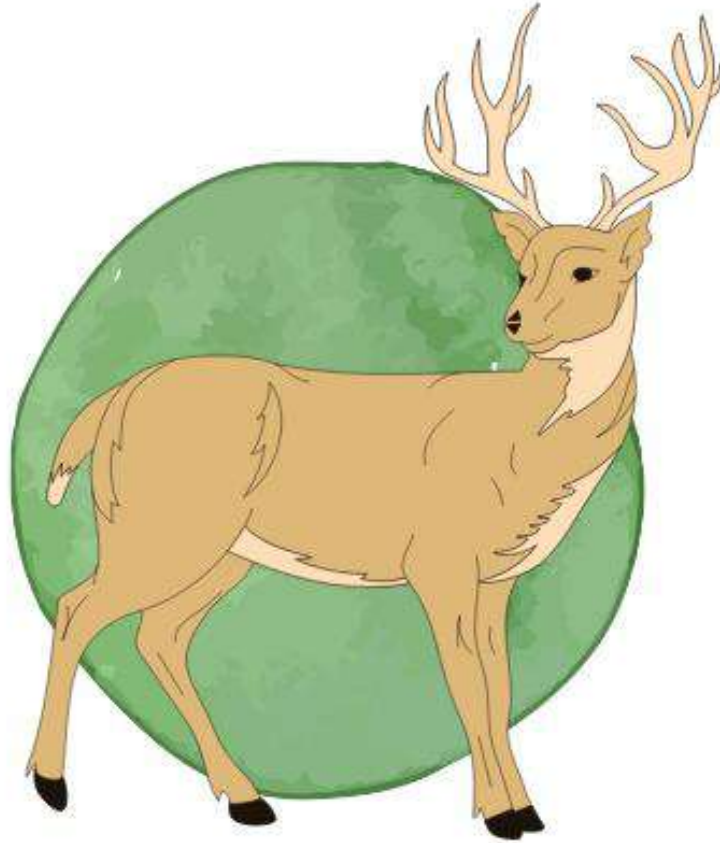
Il m'aurait répondu :

- «C'est encore quoi cette connerie?»

Sacré Pierre! Il est sûrement parmi les Saints

Georges Ondo

Collision



Le brouillard était de plus en plus dense. Sur cette route forestière bordée d'arbres, la visibilité devenait de plus en plus difficile. Elle conduisait avec concentration, mais la fatigue commençait à se faire sentir. En effet, aujourd'hui, elle était partie et à présent, au volant de son automobile, des larmes de tristesse et de soulagement l'aveuglaient. Elle le vit trop tard. L'animal, fier, dressait ses bois et semblait la fixer du milieu de la chaussée. Un bel animal, fier, lourd, sombre. Son regard était dirigé droit sur elle, comme s'il l'attendait. La collision fut inévitable. Sa voiture percuta le cerf et elle perdit connaissance. Lorsque quelqu'un prévint les secours, on constata la mort de l'animal et elle fut hélicoptérée jusqu'à l'hôpital le plus compétent.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Elle repensa aux tristes circonstances qui l'avaient conduite sur cette route de campagne. Que de drames elle avait dû vivre pour en arriver là ! Elle avait pensé à tout, organisé son départ dans la clandestinité et choisi une destination où on ne la retrouverait pas. Mais qui la chercherait ? Elle était sûre qu'elle ne manquerait à personne. Elle avait tout prévu, réservé sous un faux nom une chambre d'hôtel loin de son domicile, emporté les médicaments qui l'aideraient peut-être à s'endormir pour toujours, inconnue dans un lieu inconnu.

L'épuisement l'avait usée. Elle avait perdu ses parents après s'être occupée d'eux sans en retirer beaucoup de reconnaissance. Sa mère d'abord, puis son père qu'elle avait accompagné de longues années durant, supportant son caractère abrupt et ses jérémiades affectueuses. Son père pour qui l'univers tournait autour de lui-même et qui l'avait usée, culpabilisée, manipulée, tout en lui répétant qu'il ne savait pas ce qu'il ferait sans elle.

Son mari l'avait quittée après une longue vie commune ; leur couple s'était usé au fil des années. Il avait rencontré une femme plus jeune, plus pétillante, plus amoureuse, lui faisant retrouver un bonheur qu'il pensait avoir perdu à jamais. Le pire était qu'elle le comprenait. Ils étaient restés « en bons termes », il affirmait qu'elle pourrait toujours compter sur lui, mais elle savait que si elle avait besoin de lui, elle ne trouverait pas l'aide escomptée. D'ailleurs, sur toutes leurs années de mariage, elle n'avait jamais compté sur son soutien. C'était elle qui l'assistait, le maternait, lui remontait le moral, le consolait, l'écoutait, l'aidait, le tranquillisait, l'apaisait, le rassérénait. Si elle se sentait mal, si elle était malade ou déprimée, elle gardait tout pour elle. A quoi bon se plaindre pour subir la double peine d'inquiéter l'autre et de devoir finalement le reconforter ? Elle aurait peut-être pu le quitter, pour ne plus avoir à être forte pour lui, mais elle avait eu pitié, peur, avait été lâche, pressentant que cet abandon la rendrait trop coupable.

Elle avait eu une fille qu'elle ne voyait pratiquement plus et à qui elle ne manquerait pas. Peut-être n'avait-elle pas été la mère rêvée. Ce bébé dodu et souriant qu'elle avait porté dans son ventre, tenu contre son sein, soigné, aimé, soutenu, s'était mué en une petite fille charmante et malicieuse, puis en adolescente rebelle, puis en femme magnifique. Cette femme était alors devenue bien critique envers elle, surtout lorsqu'elle était devenue mère à son tour. Elle avait divorcé et s'était expatriée au Canada pour refaire sa vie, vie dans laquelle finalement, il n'y avait plus de place pour elle, surtout depuis qu'elle était seule.

Le divorce parental les avait éloignées et instauré entre elles une certaine gêne. Au début, elles s'appelaient, communiquaient par écran interposé, il y eut quelques visites en France, les appels et les visites s'espacèrent. Lorsqu'elle appelait, elle dérangeait, ce n'était jamais le bon moment. Peut-on contraindre les gens à vous aimer ? Elle n'était pas très combative...

Elle avait eu une vie professionnelle finalement assez dense et intéressante, aujourd'hui terminée. Certes, ce n'était pas celle qu'elle avait choisie, mais elle avait su y trouver des satisfactions et s'y épanouir.

Lorsqu'elle était petite fille, elle était vive, pleine d'espoir, optimiste. Elle vivait à la campagne, courait dans les bois, allait ramasser des champignons avec sa mère, suivait son père à la chasse. Bonne élève, elle faisait la fierté de ses parents. Puis elle avait grandi et rencontré ce garçon. Comme elle avait aimé ses vingt ans ! Ce moment de tous les possibles, qui devient peu à peu celui des probables puis des regrets. A vingt ans, elle avait rêvé de belles études de médecine mais un mariage précoce l'avait détournée de son projet et elle avait choisi une autre voie, sans s'interroger sur ses propres aspirations, mais pensant que c'était son devoir. Elle avait serré les dents au départ de sa fille, au départ de son mari. Elle avait conservé des amis, des activités intéressantes, un emploi du temps bien chargé malgré le temps libre. Elle était restée vive, pleine d'espoir et optimiste. Les rides s'étaient installées. Mais un jour, elle s'était demandé pourquoi elle luttait, pour qui. Elle que chacun avait toujours trouvée si gentille, était passée à côté de

sa vie à force de s'occuper des autres. Et les autres ne la voyaient même pas. Une immense fatigue l'avait submergée qui l'avait conduite sur cette route de campagne où eut lieu la collision. Finalement, elle n'était pas si combative que cela... Pourquoi n'a-t-on pas droit à une seconde chance ?

Elle se réveille, elle a mal à la tête. On s'agite autour d'elle.

- Docteur, elle sort du coma !

Elle entend une voix qui s'adresse à elle :

- Madame, vous m'entendez ?
- Où suis-je ?
- A l'hôpital, chère consœur, on vous a amenée ici après une collision avec un cerf. Vous vous en sortez bien, on ne peut pas en dire autant du cerf...
- Je ne comprends pas ce qui m'arrive...
- C'est le choc, Docteur, vous vous trouvez actuellement dans votre propre service.
- Moi ? Mais...

Elle ouvre les yeux et peu à peu tout se met en place. Elle se redresse dans le lit et aperçoit son reflet dans la fenêtre. Elle est plus jeune, sa peau est fraîche. Son cerveau peine à assimiler ce qui se passe, rien n'a changé, elle est la même et pourtant tout a changé. Elle a finalement fait les études qu'elle souhaitait. Elle est bel et bien médecin. Son mari, sa fille, ses parents font-ils toujours partie de sa vie ?

Ils ont pourtant bien existé ! Existont-ils encore dans ce nouveau présent ?
Qui est-elle ?

Tout se brouille et pourtant, elle ressent au plus profond d'elle-même que tout cela est bien réel. Elle a eu une vie, le destin lui en offre une autre qu'il ne faudra pas gâcher. A elle à présent, de tout faire pour ne plus jamais se retrouver sur une route de campagne embrumée, le cœur rempli de désespoir.

Elle comprend que le cerf qui s'est dressé sur la route ce jour-là lui a évité la mort et que la collision l'a conduite vers cette seconde chance qu'elle appelait dans son coma.

Catherine Poiteau

Drôle de Collision



La journée avait plutôt mal commencé. Léonce l'avait deviné dès qu'il avait entendu Gaspard aboyer sans raison dans l'appartement qu'ils occupaient tous les deux au rez-de-chaussée d'un immeuble situé au centre-ville. D'habitude docile et quémendeur de câlins dès le matin, le labrador au pelage couleur chocolat semblait nerveux. « Il veut que l'on se promène », pensa Léonce qui cédait à tous les caprices de Gaspard. Ce n'était pas l'heure de leur sortie quotidienne mais le vieil homme haussa les épaules. « Après tout, il a bien le droit de vouloir prendre l'air ! », songea-t-il en cherchant la laisse posée sur la commode de l'entrée.

Les frimas de l'hiver commençaient à pointer leur nez et plongeaient la ville dans un épais brouillard à couper au couteau. L'homme endossa son pardessus et gagna l'entrée de l'immeuble. Il sentit sur sa peau la fraîcheur de l'air et eut un frisson. Il n'aimait pas cette période de l'année où les jours devenaient plus courts et où les passants, pressés de rentrer chez eux, parcouraient les trottoirs à vitesse grand V. L'homme devait dans ces cas-là redoubler de vigilance. Il avait beau avoir l'habitude du comportement des piétons, il n'en demeurait pas moins sur ses gardes. Léonce était malvoyant depuis une quinzaine d'années.

Un stupide et cruel accident de la route était à l'origine de sa perte de vue. A l'époque, Léonce, représentant, parcourait les routes de province jusqu'au jour où un camion avait coupé sa route. Il s'en était sorti indemne à l'exception d'un traumatisme qui avait entraîné la

privation quasi-totale de sa vision. Son univers était désormais celui d'une fin de journée où il entrevoyait des ombres en mouvement. Il lui avait fallu des années pour s'habituer à cette semi-obscurité.

L'irruption de Gaspard dans sa vie avait été providentielle. Le chiot, qui avait été formé dans un centre d'éducation, lui avait été confié alors qu'il avait dix-huit mois. L'animal n'était plus tout fou mais son apprentissage n'était pas terminé. Ils allaient devoir tous deux s'approprier. En bon guide, le labrador lui traçait son chemin à travers la jungle citadine sans coup férir. Gaspard menait son maître à travers les embûches multiples qui peuplaient son parcours. Entre eux deux s'étaient créés, au fil des années, des liens indestructibles de fidélité et d'amitié.

Franchir un passage pour piétons aux feux tricolores était même devenu un jeu. Car Léonce n'avait pas complètement accepté son handicap. Sa raison l'emportait sur le fatalisme. Aussi avait-il décidé de ne pas jouer la sécurité en empruntant toujours le même trajet. Sa sortie quotidienne suivait plusieurs itinéraires connus d'eux mais que le maître choisissait, au premier embranchement de l'avenue, en indiquant à Gaspard la direction à prendre. Ce fut le cas ce matin-là :

-A droite Gaspard, on passe par le parc !

Le septuagénaire n'avait pas à tirer sur la laisse pour se faire obéir. Son compagnon comprenait l'ordre et l'entraînait d'une démarche chaloupée vers l'entrée du parc. Léonce marchait d'un pas régulier mais toujours prudent dans l'allée bordée de conifères. C'était l'itinéraire qu'il préférait.

Tout comme Gaspard qui reconnaissait les souches d'arbres qu'il allait renifler avant d'uriner. La queue du labrador frétillait à l'approche du carré d'herbes où son maître allait se poser sur un banc.

Pour ne pas prendre froid, Léonce s'était muni de l'écharpe que lui avait tricotée Maria. Sa voisine de palier était devenue une amie sur laquelle il pouvait compter. Plus d'une fois, elle était venue à son secours dans des situations embarrassantes pour le malvoyant. Comme lorsqu'il avait égaré la clé de sa boîte aux lettres ou qu'il avait dû faire face à une fuite d'eau dans sa salle de bains. La présence de Maria le rassurait et lui avait redonné le goût de vivre. Il invitait souvent la jeune Portugaise à dîner. En ces occasions, l'appartement résonnait des rires de la jeune femme qui ne manquait pas d'anecdotes à raconter à son voisin.

Aux bruits qui lui parvenaient de Gaspard auquel il avait ôté la laisse, Léonce s'installa sur le banc, le sourire aux lèvres. Le labrador semblait s'amuser avec les dernières feuilles des chênes qui jonchaient encore le sol. Il jappait de contentement. « Son humeur nerveuse du matin a disparu ! », remarqua Léonce. Sa cécité accidentelle avait développé chez lui une ouïe remarquable et un odorat étonnant. Des qualités qui lui avaient évité, en de nombreuses circonstances, de se brûler les mains lorsqu'il préparait ses repas et de détecter des sons auxquels il n'aurait pas prêté attention avant son accident.

Il allait appeler Gaspard pour poursuivre sa promenade lorsqu'il sentit quelques gouttes de pluie

sur son visage. Au même moment, il perçut une présence étrangère à ses côtés. Cela lui arrivait souvent de deviner des ombres, dans le brouillard qui lui était maintenant coutumier. Certaines, en s'apercevant de son handicap, s'éloignaient rapidement de lui comme si elles ne désiraient pas le déranger. Mais, cette fois-ci, l'individu paraissait prendre ses aises. Léonce l'entendit même sortir quelque chose d'un sac.

« C'est un homme ! », pensa Léonce qui n'avait discerné aucune trace de parfum féminin. L'effluve d'une eau de toilette bon marché émanait de l'inconnu.

Depuis son accident, Léonce était devenu un homme prudent. Il avait perdu sa jovialité, un atout maître dans son métier de VRP. Désormais, lorsqu'on ne lui adressait pas la parole, il affichait une mine de circonstance au sourire un peu figé. Il était sur ses gardes. Il pressentait une menace proche de lui sans qu'aucun mot n'ait été prononcé.

L'air qu'il respirait lui sembla soudain oppressant. Pour se donner une contenance, il appela le labrador :

-Gaspard ! Viens vite, nous allons partir !

Un silence pesant s'abattit dans le coin du parc qui était à l'écart des promeneurs. Le labrador avait dû rencontrer un comparse de jeu et s'était éloigné du banc. Cela lui arrivait souvent mais il répondait toujours à la voix de son maître. L'inquiétude saisit Léonce. Il cacha son trouble en se tournant vers l'inconnu et en lui demandant :

-Est-ce-que vous apercevez mon chien ?

L'absence de réponse emplit d'effroi Léonce. Il percevait une présence néfaste à ses côtés qui avait choisi de ne pas lui répondre. Le malvoyant avait développé un sixième sens qui lui signalait l'imminence d'un danger.

Lequel ? Il l'ignorait. Sur une intuition, il siffla Gaspard et se prépara à partir. Il voulait déstabiliser l'homme qui semblait représenter une source de nuisance. Au loin, il reconnut le jappement de Gaspard. Il l'entendit même courir dans l'allée en aboyant de plus belle.

Rassuré par la présence de son ami fidèle, Léonce se courba comme s'il avait voulu relacer ses chaussures. Il saisit alors un bout de sa longue écharpe et se redressa vivement. Il tenta de s'en servir comme d'une corde en entourant, d'une main malhabile, le cou de l'individu. En même temps, une masse de poils bondissante sauta sur l'inconnu et l'entraîna à terre.

-Du calme Gaspard ! J'appelle les secours..., s'exclama Léonce en composant le 17 sur son téléphone portable.

Sous le poids du labrador, l'inconnu gémissait. Il était tétanisé par la peur. Lorsque les policiers arrivèrent sur place, ils aperçurent un homme d'un certain âge portant des lunettes noires qui tenait dans ses bras un labrador couleur chocolat. A leurs pieds, un jeune homme était tenu en laisse par une écharpe et n'en menait pas large.

Au moment où Léonce reprenait ses esprits, son téléphone vibra dans sa poche. C'était Maria qui s'inquiétait de ne pas le voir revenir de sa promenade :

-Ne t'inquiète pas ! Tout va bien maintenant. Je te raconterai. J'ai simplement fait une rencontre inattendue.

Sylviane Taquet

Voyage, Voyage



Elle venait de finir la troisième page de ce qu'elle était en train d'écrire. Elle m'a dit : « Vous avez un beau visage. D'habitude, les gens ont l'air renfrogné. »

Nous étions assises en face l'une de l'autre et ça faisait trois quarts d'heure que nous étions en silence dans le wagon du RER. Elle a mis les pages qu'elle venait d'écrire dans une enveloppe et m'a dit : « Comment vous appelez-vous ? »

- France.

Elle a écrit France sur l'enveloppe et elle me l'a tendue.

Je suis montée dans le RER à Massy Palaiseau. Je me dirige vers Paris. C'est dimanche, il y a peu de monde. J'ai la bouche pleine de brioche et je jette un coup d'œil à la banquette. Quelques miettes sont tombées dessus. Je cherche dans ma poche un mouchoir. Je n'en ai pas. Tant pis pour les miettes. Pour l'heure mon esprit est happé par le paysage urbain qui défile. Comme chaque fois que je fais ce trajet je souhaite apercevoir la toute petite maison couverte de mosaïques des Baconnets. Je fouille machinalement dans mon sac et trouve la lettre d'Isabelle que j'ai prise en partant. Cela fait deux semaines que j'ai rencontré Isabelle dans le RER et j'avais laissé sa lettre sur une chaise dans l'entrée. Je regarde l'écriture. Elle est belle, paisible. Je déplie les feuillets et lis :

« C'était dimanche, le dernier week-end beau de l'été. C'était le week-end des journées du Patrimoine, jour où on ouvre grand les petites portes des cours, des jardins, des maisons. Et peut-être en soi on peut tirer le rideau pour apercevoir les trésors cachés, petits musées fermés ordinairement.

« J'étais partie de Crosne et je marchais sur le sentier qui mène à Yerres. J'ai salué au passage l'arbre sculpté d'une tête d'homme barbu et j'ai constaté très satisfaite que ses branches avaient bien poussées et que ça lui faisait maintenant une abondante chevelure de feuilles argentées.

Puis j'ai longé la rivière. Les branches d'aulnes ou de hêtres trempaient et le vent qui griffait la surface de l'eau rendait les reflets énigmatiques. L'eau était particulièrement belle. C'était un jour heureux. Je serais bien restée à regarder les barques et leurs rameurs en plein effort mais j'étais pressée de rentrer dans le parc Caillebotte. Et pourtant je me suis arrêtée, surprise d'apercevoir déjà les danseurs en couples, en habits d'autrefois qui tournaient sur la piste au son de la musique. Les robes rouges, oranges, violettes, blanches étaient autant de pétales de fleurs qui agencées avec beaucoup de goût étaient les grandes sœurs de celles que les jardiniers rassemblent avec science dans les différents massifs qui ornent le parc et les devant de la maison Caillebotte. C'était beau de voir ces robes tourner et j'imaginais ces femmes comme si elles étaient des derviches tourneurs. Les hommes, en contraste, étaient noirs et leurs silhouettes minces, allongées par le chapeau haut de forme, positionnées droites ou de biais sortaient par endroits des tissus des robes ou paraissaient incrustées dans celles-ci. C'est alors que quelqu'un arrivé en courant a glissé dans l'oreille d'un des spectateurs attentif, qu'il fallait aller voir la grotte. Alors je suis partie.

Je n'ai pas manqué de passer devant le platane, vieil arbre du parc enceint de sa barrière. Puis je me suis dirigée vers la maison Caillebotte parce que là, devant les colonnades, les gens s'étaient rangés. Serrés, ils attendaient le concert. Car là, dans dix minutes, aujourd'hui, tous les spectateurs chanceux allaient profiter, en toute simplicité, d'un merveilleux moment, petit récital de chant accompagné de deux guitares : du Fado.

« Entre les têtes je pouvais apercevoir les deux petites guitares, une guitare sèche et une guitare portugaise. Les joueurs étaient assis, tranquilles. Et la chanteuse a paru, rouge, juste au bord de la colonne en pierre blanche. Elle a fait une annonce et a commencé de chanter, chant moelleux et si peu teinté de tristesse que j'aurais pu penser que ce n'était pas du Fado. Elle était là, généreuse à offrir de longues mélodies qui se courbaient à peine et simplement prenaient leurs formes arrondies. L'élégance du son de sa voix me séduisait. J'étais pourtant très affairée à regarder les gens, les gens qui défilaient devant le grand parterre de fleurs rouges en forme d'œil. Je regardais le bassin et deux personnes assises qui bavardaient et les têtes à la chevelure blanche qui me cachaient par moment un guitariste. J'étais fascinée par le vieux guitariste qui prenait sa guitare en oblique. Sa tête très expressive ramenait par intermittence mon regard sur elle comme si mes yeux n'avaient de cesse de la regarder. Quand il s'arrêtait de jouer, il mettait sa main sur son oreille et plaçait son manche devant son visage, à la verticale. Dire que je n'écoutais pas le chant ce serait faux. Il dialoguait avec un oiseau. Le châle de la chanteuse volait au vent et par moment frottait un tout petit peu l'habit du guitariste et ces quelques filaments rouges sur le pantalon noir étaient pour moi une délicatesse faite au moyen de la bride au vieux musicien, son compagnon. Puis ça été le moment du dernier morceau, il y avait une pause.

« Je me suis ruée sur le catalogue de l'exposition sur la modernité portugaise. Je n'avais pas eu le temps de la voir. Puis je me suis aperçue qu'il y avait une autre exposition à l'orangerie. J'y suis allée. C'était très calme. Un peintre très intéressant. J'y reviendrais.

« Vite, dépêchons, le chant avait repris. Plus rythmée, la chanteuse guidait l'assemblée et le chant léger était soutenu par la percussion de nos mains. C'est comme ça que nous nous sommes quittés, contents, pleins du rythme et remplis de la souplesse et de la rondeur de cette voix. J'ai fini ma visite par le potager. Et je suis rentrée par le petit chemin vers Crosne. Alors j'ai rentré tous ces petits trésors en moi, dans mon musée, celui qui est fermé toute l'année. Mais comme j'écris, peut-être aujourd'hui j'ai ouvert la porte de mon musée. »

Je replie la lettre. Je ne me suis pas aperçue qu'entre temps les gens sont arrivés et ont rempli la rame, c'est bondé. Heureusement je ne fais pas deux heures trente de voyage comme Isabelle de Montgeron-Crosne aux Ulys. Quelle folie cet aller-retour pour une journée de visite à Yerres. Je me demande bien ce qu'elle avait dans la tête. Mais ça me donne une idée : je vais écrire des petits poèmes sur ce que je vois de la vitre et je les donnerai à des inconnus que j'aurais choisis arbitrairement.

Leatitia Very

Il était une fois....



Il était une fois dans un pays pas si lointain, dans une petite ville pas si lointaine, dans une petite école pas si éloignée et au fond d'une classe bien ordinaire, près de l'armoire bien en bois et devant une carte de France bien cartonnée, à côté d'un radiateur bien solide, un gentil petit cancre qui attendait avec impatience la récré en scrutant désespérément la pendule ronde au-dessus de la porte...

Il était donc une fois Augustin LE PETIT que ses « soi-disant copains » de classe surnommaient : le Fromage qui pue, le Camembert fétide voire, au mieux, le Claquos qui daube...

La vie quotidienne d'Augustin LE PETIT dit Fromage dit Camembert dit Claquos, était rythmée d'une part par les cours de la maîtresse Mme Sidonie La Peruche, cours pendant lesquels il somnolait et , d'autre part, par les récrés où il excellait, gagnant régulièrement toutes les parties de billes au détriment de ses « soi-disant copains », ou en marquant but sur but lors des matchs de foot organisés avec ceux-ci.

Augustin LE PETIT, 9 ans, rêvait...

Les cours, les leçons de la brave Sidonie La Peruche le transportait irrémédiablement en léthargie.

Augustin était un océan d'ignorance, une montagne d'insuffisance, un univers de vide. Si une épreuve, un championnat, une compétition pour désigner l'élève le plus nul avait été organisée, sans nul doute , il en en aurait été le lauréat.

Augustin rêvassait devant sa page blanche... Une heure trente pour rédiger un devoir de composition sur Louis IX et Blanche de Castille étudiés récemment...

Des bribes de souvenirs furtifs du cours d'histoire lui revenaient de très loin...

A nouveau, il rêvait, songeait que sa mère, Reine de France, lui demandait de ranger ses jouets, sa chambre, d'enfiler sa cotte de mailles, son armure et ses éperons avant de descendre délester ses pages de leurs dernières billes, au pied d'un chêne.

« Augustin ! » s'écria la maîtresse « A quoi penses-tu ?! A la mort de Louis XVI ?! »

Devant la classe en liesse, Augustin, ahuri, sortit de sa somnolence ; toujours la page blanche devant lui... Cette page blanche l'hypnotisait . Il repartit dans ses rêveries : page blanche, Blanche de Castille, Pastille de Menthe, Mante religieuse, Pet de nonne... Là, il sourit...

« Augustin ! C'est la mort de Louis XVI qui te fait sourire ? » l'invectiva ironiquement de nouveau la maîtresse devant la classe en délire.

« Non, non » balbutia l'enfant sorti de son songe... et toujours cette foutue page blanche...

Il sombra à nouveau, revoyant un de ses derniers week-ends passés avec ses parents.

« Augustin, il faut que tu connaisses un peu la capitale ; Dimanche, nous irons nous promener à Paris » avait décidé son père. Augustin avait été très déçu : il n'irait pas au foot ce dimanche-là.

Sa mère avait renchéri : « ça te sortira, tu verras du monde et ça va te changer ! ».

Pas le choix, direction Paris.

Heureusement, Augustin adorait prendre le métro...

Le métro, ils en sortirent station Châtelet, traversèrent la Seine sur le Pont Neuf, regardant les mouettes volées puis les bateaux-mouches qui passaient sur le fleuve...

Bateau-mouche, c'était rigolo comme nom ! Son papa lui expliqua alors que ces bateaux touristiques étaient construits dans un chantier naval dans le quartier de La mouche à Lyon. Ça, Augustin s'en souvenait bien...

Ensuite, ils longèrent le cours d'eau, remontèrent le boulevard du Palais ; un grand édifice était érigé là. Il firent la queue puis entrèrent dans ce bâtiment moyenâgeux...

Dedans, la fraîcheur régnait. La lumière multicolore dispensée par les vitraux colorisait les statues de marbre blanc ; c'était beau ! Et sa maman lui expliqua : « La Sainte Chapelle a été construite en 7 ans ; elle a été conçue pour abriter les reliques récupérées lors des croisades par le roi Louis IX... ». Augustin se retrouva un court instant seul dans cet espace ; un rayon de soleil filtré par les vitraux l'éclaira d'une étrange couleur...

Ebloui, pétrifié, une émotion nouvelle l'étreignit ; une larme s'échappa de ses yeux, coula sur ses joues et tomba sur les dalles grises ; un nouveau rayon de soleil l'irisa de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel...

« Tu pleures Augustin ? » lui demanda sa maman « Tu as mal ? Tu as pris froid ? ».

« Non, j'ai une poussière dans l'œil » répondit l'enfant, cachant son émotion.

D'un seul coup, le stylo bille bondit dans sa main, entre ses doigts... La page blanche se noircit rapidement : Louis IX, 1214/1270, fils de Louis VIII, capétien. Education stricte et religieuse grâce à sa mère Blanche de Castille etc, etc...

Toute l'histoire de ce Loulou de capétien lui revint en mémoire ; subjugué, envoûté, il avait bien écouté sa maman, son papa et leur guide lors de la visite de la Sainte-Chapelle. Il avait été ému , enchanté par un simple rayon de soleil ; Louis IX, c'était aussi Saint-Louis et un saint peut bien faire parfois quelques fois des miracles...

Augustin conclut son texte : Saint-Louis, certainement un des meilleurs rois capétiens décédé à Tunis après avoir quitté son royaume à Aigues-Mortes.

Son devoir fini, il le remit à Mme La Peruche ; celle-ci stupéfaite lui sourit comme jamais elle n'avait souri.

Sans un mot, il descendit dans la cour pour jouer aux billes avec ses « soi-disant copains ». Il les appela et ils furent très surpris lorsqu'il leur remit toutes les billes qu'il leur avait gagné depuis le début de l'année. Il leur expliqua alors avec un grand sourire : « C'est la charité chrétienne... »

De ce jour, il ne s'entendit plus qualifié de Fromage qui pue, de Camembert fétide ou de Claquos qui daube...

Encouragé par ses amis, il pût enfin commencer ses études...

Aujourd'hui, Augustin, doté de doctorats en médecine, en biologie et en physique nucléaire, enseigne dans les plus grandes universités du monde. Il vit au Japon avec sa femme Mitsouko et leurs deux enfants, Blanche et Louis ; sa maison traditionnelle est au milieu d'un grand jardin planté de gingkos, de cerisiers à fleurs et d'érables japonais ; un bassin où évoluent des carpes koï complète le tableau au pied du FUJI YAMA.

Mais sa grande passion reste l'Histoire de France ; il rédige actuellement un livre sur les Capétiens... Pour cela, il utilise son éternel stylo bille ; il ne s'en sépare jamais ; cadeau magique de ses parents à la sortie d'une visite féerique à la Sainte-Chapelle.

Daniel Juret

CATEGORIE – DE 18 ANS

ENSEMBLE DES TEXTES ENVOYES

Il était une fois les voleurs de Nike

Les Nike sont chics.
Je les aime.
Je les adore.
Je les kiffe !
Si je ne peux pas les prendre,
Je les kidnapperais.
Je vais chez Nike.
Je n'ai pas assez d'argent.
Je décide de les kidnapper ce soir.
Je ne peux pas le faire car il y a la sécurité.
Je ne peux pas les prendre aussi car je suis mineur.
Je n'aurai pas dû avoir cette idée horrible.

Mélissa Fekid et compagnie

Il était une fois un ventre affamé

Il était une fois un ventre affamé
Emmanuelle Tanoh
Mon ventre est vide comme une bouteille sans eau
Mon ventre est vide comme une poubelle sans déchet
Mon ventre est vide comme un placard sans jouet
Mon ventre est vide comme une chaussure sans pied
Mon ventre est vide comme un sac sans affaire
Mon ventre est vide comme une bouée sans air
Mon ventre est vide comme une tête sans cervelle
Mon ventre est vide comme une armoire sans habit
Mon ventre est vide comme une valise sans vêtement
Mon ventre est vide comme une chambre sans personne
Mon ventre est vide comme un mur sans brique

Emmanuelle Tanoh

Le monde parallèle



Salut moi c'est Vera j'ai 15 ans, ma mère est infirmière donc je ne la vois pas souvent et puis mon père est scientifique. Lui non plus je ne le vois pas souvent, il est enfermé toute la journée dans son labo. Je suis en troisième. Je vais vous raconter une histoire assez folle et même peu croyable. Tout a commencé l'année dernière, Paul et Anaëlle mes meilleurs amis depuis le CE1 sont venus goûter chez moi. On goûtait tranquillement, ma mère était à son travail et mon père à sa conférence, quand tout d'un coup, on entendit un bruit qui provenait du labo de mon père. Avec mes amis, on ne comprenait pas pourquoi il y avait du bruit alors que mon père n'est pas là.

- Vera est-ce normal ce bruit ? me demanda Paul
- Non ce n'est pas normal.
- Tu penses qu'on devrait jeter un coup d'œil, demanda Anaëlle inquiète

Anaëlle était la plus peureuse de notre groupe. Alors je suis la première à me lever et à dire avec le point sur le cœur.

- Moi Vera Proven je m'engage à aller vérifier qu'il n'y ait rien de dangereux dans le labo de mon père, pour la survie de mes amis et de la planète ! Etes-vous avec moi ?
- OUIIIII !!! crièrent Paul et Anaëlle en même temps

Nous descendons ensemble quand nous entendons un deuxième bruit, alors pris de panique nous retournons à la cuisine. Nous allons dans ma chambre. Je pris mes deux nerfs, j'en ai donné un à Paul et un à Anaëlle. Puis j'ai pris mes deux oreillers, ceux de mes parents et les deux autres de la chambre d'ami. J'ai pris le scotch et on s'est enroulé les oreillers sur le torse et sur le dos. On est retourné dans la cuisine on a pris ce qu'on pouvait pour battre un intrus ou un bail comme ça. Je suis allée au labo et j'ai tapé le code, ba oui mon père est peut-être intelligent, mais pour les codes c'est sa date de naissance. J'ai ouvert la porte, moi, Paul et Anaëlle on a crié en même temps... mais rien, personne. C'est alors qu'un homme MON père était là en face de moi.

- Papa mais qu'est-ce que tu fais là. ai-je demandé
- Chut je ne suis pas ton père. me répondit mon père.
- Quoi ?!
- Bon ok tu es ma fille mais pas dans mon monde
- Mais tu viens de quel monde alors si tu n'es pas de ce monde et pourquoi je ne suis pas ta fille dans ton monde ?
- Eh bien je viens d'un monde parallèle et tu n'es pas ma fille car toi et ta merveilleuse mère êtes des zombies à cause d'une expérience qui a mal tourné.

Mes amis et moi nous sommes regardés paralysés par la terreur et l'angoisse. Mon père parallèle regarda le labo qui avait plein de fioles, de machines puis tout d'un coup Paul lança

- D'accord, tout ça est bizarre, mais comment êtes-vous arrivé ici ?
- Eh bien par cette machine.

Il nous montra une machine pleine de fils, de bidules et ma barrette rose que j'avais perdu en sixième. La machine était très grande et il y avait une lueur bleue à l'intérieur. Mes amis et moi nous nous sommes approchés de plus en plus. Nous étions à deux doigts de la toucher quand mon père parallèle nous arrêta.

- Vous êtes malade ou quoi, si vous vous approchez trop prêt vous pouvez en MOURIR électrocuté.
- Pardon papa mais...
- Il n'y a pas de mais vous pouvez mourir point final.

Je croyais que je rêvais mais non tout, tout était réel rien était fake.

- Bien, maintenant si vous voulez bien enlever ce déguisement bizarre pour faire je ne sais pas quoi, enlevez le.
- Oui bien sûr monsieur. répondit Anaëlle

Nous enlevons nos oreillers, que par malheur, j'avais trop serré. Mon père parallèle faisait des retouches sur sa machine bizarre. Je voulais que tout ça s'arrête mais j'étais vraiment déboussolée. Je ne comprenais rien même pas Paul qui est pourtant le génie de la bande.

- Bien si je suis venu ici c'est qu'il faut m'aider à trouver le remède contre l'infection ou la transition du virus. lança mon père parallèle comme si nous étions des scientifiques
- On va essayer, ok les amis ? dit Paul tout heureux
- Non, non surtout pas j'ai trop peur. dit Anaëlle en pleurant

Paul et moi avons pris Anaëlle dans nos bras et nous l'avons rassuré que si elle ne voulait pas elle pouvait ne pas le faire. Elle nous a regardé et nous a dit qu'elle voulait bien le faire mais que ce serait la première et la dernière fois. Puis elle nous a souri et nous a serré plus fort que jamais. Nous nous sommes mis à l'intérieur de la machine mon père parallèle a appuyé sur un bouton jaune et j'ai senti de l'air m'envahir je ne sentais plus le sol. Paul a vomi nous étions tous rempli de vomi. J'ai ouvert les yeux nous étions dans le même labo rien n'avait changé. Est-ce que ça avait marché ?

- Beurk dégoûtant, Paul t'aurais quand même pu te retenir. avait lancé Anaëlle pleine de vomi Paul était tout vert, ses lunettes étaient de travers, mon père était aussi plein de vomi.

- Bien tout le monde à la douche et plus vite que ça ! cria mon père

Je me suis douchée avec Anaëlle et Paul tout seul, je suis allée dans ma chambre. J'ai regardé par ma fenêtre et, j'ai vu que le ciel était orange bizarre, qu'il n'y avait personne dehors le vent soufflait légèrement sur les arbres encore debout car tous les arbres étaient par terre. Ça y est, on est dans le monde parallèle ai-je crié à Anaëlle. Je suis descendue pour aller voir mon père je lui ai demandé où était l'antidote il m'a répondu chez son ami qui habitait à trois kilomètres d'ici.

- Bien je vais vous munir d'une oreillette et de pistolet à organe. dit mon père en faisant les cents pas devant nous
- Excusez-moi, mais pourquoi un pistolet à organe ? dit Anaëlle en se raclant la gorge

Un silence pesa puis mon père reprit

- Car quand vous allez aller chez mon ami, vous allez sûrement croiser des zombies.

Nous commençons notre aventure, mon père nous a sorti sa voiture, il nous a dit qu'on devrait conduire. Mon vrai père ne nous aurait jamais dit de conduire, celui du monde parallèle est vraiment fou. Paul a pris les commandes et, franchement il savait bien conduire. Nous sommes arrivés, bien sûr, sur la route on a croisé des zombies Anaëlle a fait une performance incroyable, avec le pistolet, elle a visé un zombie en pleine tête. Dans la maison il y avait des photos de lui et mon père et une photo barrée avec dessus une femme un homme ça devait être, lui et sa femme ou son ex-femme.

- Grrrrr, allo, allo Vera tu me reçois ?
 - Oui papa où est l'antidote ?
 - Dans sa chambre elle est dans l'armoire à code, le code grrrrr...
- Allo, allo papa zut la connexion a coupé il faut trouver un endroit où il y a du réseau il faut se disperser.

J'ai regardé Anaëlle elle m'a fait oui de la tête avec du courage dans ses yeux. Nous nous sommes

dispersés, je suis partie dans la cuisine pendant que Paul était dans le jardin et Anaëlle au salon. Nous avons tout fait sauf le sous-sol. J'ai regardé mes amis puis nous sommes allés en bas et bien sûr c'était le seul endroit où il y avait de la connexion. Mon père a dit que le code était 2698.

Nous sommes montés j'ai fait le code et... l'antidote n'était plus là. Je suis redescendue pendant que Paul et Anaëlle cherchaient en haut.

- Ah oui c'est vrai il est quelque part au sous-sol dans une valise. Là il faudra un long code. Ce code est "fC4356jklMdsR"
- D'accord merci papa.
- Alors Vera ? demandèrent Paul et Anaëlle
- Faut chercher une valise à code et le mot de passe c'est " fC4356jklMdsR"

Nous avons cherché deux heures quand Anaëlle cria "j'ai trouvé"! J'ai fait le code et on a trouvé l'antidote nous sommes rentrés ; cette fois ci, zéro zombie était là. J'ai donné l'antidote à mon père qui est descendu et l'a fait boire à ma mère et à moi. Il est remonté avec ma mère et moi qui n'étais encore qu'un nourrisson dans les bras de ma mère. Mon père m'a serré dans ses bras et m'a dit :

- Merci, merci mille fois je ne sais pas comment te remercier.
- Et bien en me ramenant dans mon monde avec mes amis. ai-je dit en rigolant

Nous allions repartir quand je suis allée voir moi bébé et j'ai chuchoté

- Tu verras quand tu seras plus grande tu rencontreras tes meilleurs amis les plus cool de l'univers tu peux être sûr qu'ils te protégeront comme toi tu le feras pour eux. Nous sommes rentrés et j'ai regardé l'heure. Il n'était que 16h45.
- Eh bien moi je suis fatigué, je vais dormir. dit Paul en baillant

Je me suis endormie sur Paul et Anaëlle sur moi.

Sarah Miller

Les 5 planètes idéales



Il était une fois cinq planètes ; pas des planètes comme les autres :

La planète de la Mode, des Zombies, des Monuments, des Bonbons, et une planète Inconnue !

Sur la planète de la Mode, c'est une dame très belle qui y vit mais qui chante comme une casserole.

Sur la planète des Zombies, ils sont tous gentils mais puent.

Poutine, le président de la planète Inconnue, menace d'envoyer une bombe sur les Zombies.

Mais la planète de la Mode avait un sac à main magique qui contenait des boules magiques.

Sur la planète des Monuments, la tour Eiffel est le premier monument de la planète.

L'arc de triomphe est le deuxième monument. Les 2 monuments ont été fabriqués par un homme qui leur a donné un pouvoir magique : ils envoient des éclairs pour aider les autres planètes.

La planète des Bonbons distribue des bonbons à la myrtille aux Zombies pour s'en servir de munitions.

Pendant ce temps, sur la planète Inconnue, le président veut toujours lancer sa bombe mais heureusement la Mode lance ses boules magiques sur Inconnue.

La planète des Zombies est saine et sauve car elle s'est défendue avec les bonbons myrtilles et aussi grâce aux autres planètes qui l'ont aidée.

Le président Poutine a été mis en prison et tout rentra dans l'ordre. La planète Inconnue devint la planète Liberté.

Toutes les planètes célèbrent la victoire et font une fête dans l'univers.

Mila Cardoso

Marie et la jungle du sang-froid



Il était une fois, la fée des contes. Son travail est écrivaine et elle ne s'ennuie jamais dans sa grande, très grande bibliothèque dorée. Cette fée avait une baguette magique, comme toutes les autres bien sûr. Comme d'habitude, aujourd'hui, elle écrivait un livre. Quand soudain, on frappa à la porte: Marie l'ouvrit et découvrit ... Madame de la rose rouge. Elle lui dit

« Bonjour c'est l'anniversaire de ma fille Rosalie et je voudrais lui acheter un livre ».

Marie répondit « Allez-y, je vous attends. »

La dame alla choisir un livre. Pendant ce temps, Marie finissait son livre. Mais on frappa encore à la porte. La fée des contes rouvrit et découvrit encore une autre cliente. Elle s'exclama « Allez-y . Vous me racontez après si vous souhaitez l'emprunter ou pas. »

Le lendemain Marie se leva. C'était samedi, et le samedi elle ne travaillait pas, donc elle se dit « Et si j'allais faire... du shopping aujourd'hui ? ».

Alors elle alla faire du shopping. Marie entra dans un magasin. Le vendeur souriait mais pas le temps de lui bonjour car elle était pressée... D'ailleurs elle était déjà dans la galerie robe. Marie en choisit cinq. La première était toute dorée avec des livres argentés dessinés dessus. La deuxième toute rouge avec des points blancs. La troisième était dorée incrustée de rubis. La quatrième, toute noire avec des roses blanches dessinées dessus. La cinquième, rouge, blanche et dorée.

Elle alla retrouver le marchand de ce magasin.

Marie paya les robes à onze euros et cinq centimes.

Elle alla dans la forêt des lutins avec sa voiture volante mais en route, son pneu creva. Elle dû se rendre à la forêt des lutins en volant avec ses ailes. Mais quand elle fut arrivée dans cette forêt, la fée ne reconnut rien, mais rien du tout.

De plus, il faisait très sombre. Elle s'habitua vite au noir.

Quand soudain Marie comprit qu'elle était dans la Jungle du sang-froid. Là où il y avait des monstres et des bêtes féroces et plein d'autres choses. Jamais aucune fée n'y était rentrée. Elle sortit sa baguette magique et dit: « Abraqui abraqua que soti que sota que sort mon livre des légendes »... Et aussitôt dit, aussitôt fait un livre apparut. Marie l'ouvra à la page 123.

Cette page racontait que dans la jungle du sang froid il y avait toutes sortes de monstres. Il y avait: Le caméléon géant qui mange des fées, les moustiques statueurs (si vous vous faites piquer vous deviendrez une statue pendant cent mille ans), les lianes agrippantes qui vous agrippent et qui ne vous lâchent jamais, sauf si vous les coupez, le fantôme du lac des «Oreures»(il mange la peur), l'oiseau collant (ne le touchez pas sinon vous serez collé à lui et si vous êtes collé à lui, sachez qu'il porte malheur et qu'il attire toutes sortes de monstres). Rien que de lire ça, Marie en avait froid dans le dos.

Quand soudain elle entendit un bruit, Marie se retourna mais ne vit personne alors la fée courut vers le hasard. Sans savoir où elle allait, Marie entendit des pas derrière elle. Il devait y avoir quelqu'un. Mais qui ? Sans doute un monstre. Marie s'arrêta, se tourna, prit sa baguette magique puis dit « Baguetti baguetta me voilà moimoi bulle de livre ». Et une bulle géante la protégea. Marie observa le monstre et dit « C'est un caméléon et il est vraiment grand! Ça doit être le caméléon géant ! » Et rajouta « J'ai vraiment eu chaud ! »

Pendant ce temps le monstre essayait de crever la bulle mais quinze minutes plus tard il comprit qu'il ne pouvait pas y arriver alors il partit. La fée baissa sa protection. Marie essaya de trouver une solution pour partir de cette jungle. Et elle dit à voix haute: « Première solution: voler vers le haut ! ». Marie essaya mais elle se cogna contre une branche. Alors la fée dit: « Deuxième solution... Euh... Essayer de retrouver le chemin de la sortie ». Marie essaya par tous les moyens. Mais, au bout de quelques heures à chercher, elle conclut que ce n'était pas possible.

Marie était désespérée car aucune de ses solutions ne fonctionnait. Elle poussa un gros soupir et s'assit sur un rocher. Tout d'un coup, Marie entendit plein de bruits. Elle se dit « C'est peut-être des bruits qui viennent de ma ville... »

Alors elle suivit ces bruits mystérieux la tête pleine d'espoir. Quand elle écarta les feuilles d'un petit buisson, elle vit tous les monstres du monde réunis ensemble. Un frisson lui parcourut tout le corps. Elle pensa :« Voilà d' où venaient tous ces bruits. »Marie lit sur une banderole « Fête des monstres ». Elle avait l'air tellement drôle cette fête. Marie avait vraiment envie d'y aller. « Mais comment ? », se dit elle « Je ne suis pas un monstre. ».

Alors, soudain Marie eut une idée pour y aller. Elle sortit sa baguette et dit : « Changemo perso moustiquo légendo ». Et elle se transforma... en un moustique statueur ! Et oui, car comme ça Marie put y aller sans se faire remarquer. La fée s'empressa de s'y rendre. Elle vit un stand de cartes postales. La fée en acheta une avec un dragon dessiné dessus. Soudain Marie entendit son ventre gargouiller. Elle avait faim, alors elle se dit qu'elle trouverait peut-être un stand de nourriture. La fée en trouva un rapidement. Tellement, tellement Marie avait faim qu'elle était déjà devant le stand. La fée choisit un muffin au citron et à la fraise. Elle le mangea sur un banc. Elle se dit que les monstres n'avaient pas si mauvais goût.

Après ça, Marie eut une idée lumineuse pour sortir de la Jungle-du-Sang-Froid: Demander à un moustique statueur le chemin pour sortir d'ici! Elle s'empressa de trouver les moustiques... Après encore un effort Marie en trouva un. Elle lui demanda « Tu connais le chemin pour sortir de la jungle? » Il répondit « Oui mais si tu sors de cette jungle... Tu finis en poussière! ». Marie lui dit « Tu peux me guider pour sortir s'il-te-plaît ? ». Le moustique répondit :« Non moi je reste à la fête, je m'amuse tellement bien ici; tiens prends cette carte. (Il lui tend une carte). Mais moi en tout cas je reste là! »

Marie prend la carte et s'en va vers le feuillage, là où elle avait découvert la fête des monstres.

Quand elle fut arrivée devant la sortie, Marie se souvint de ce que lui avait dit le moustique. Alors elle dit « Fini finus. » Et aussitôt dit aussitôt fait... Marie se retransforma en fée. Elle sortit de la jungle et rentra chez elle. 15 minutes après Marie était dans sa belle maison... Et se dit « Ouf j'ai eu chaud après toutes ces aventures! » Soudain, elle eut une... Supermégagénialaidée. La fée sortit de sa maison, alla sur son scooter volant. Vingt minutes plus tard, Marie était dans sa bibliothèque. Elle ouvrit sa porte à clef., s'assit sur son bureau, prit un livre aux pages blanches, et écrivit l'aventure qu'elle avait vécue. Et à la fin rajouta
« Histoire vraie ».

Emma Grimaldi

Capucine t'invite à la fête



Il était une fois, dans un lieu éloigné que personne ne connaît
Vit une population de petites créatures nommées : les Feux Follets
Fait de lumière blanche comme leurs puretés ;
Leur idéal de vie n'était que de profiter.
Constitués de deux petites cornes et d'une queue en pique
Dans leur village entouré d'une belle verdure, la vie était fantastique
Cependant, à l'opposé de cette utopie, un autre lieu était installé,
Une forêt glaçante et ténébreuse détruisant la magie rêvée...
Les feux follets nommèrent cette partie : Le bois des damnés,
L'endroit n'avait que des contrastes avec leurs mondes rêvés.
Quand chez eux les tourterelles chantaient le printemps ;
Là-bas, les corbeaux croassaient l'hiver d'un air inquiétant.
Leurs arbres n'avaient qu'un feuillage marcescent toute l'année,
Et des fleurs qui pouvaient juste constituer un bouquet de plantes soit carnivores ou soit fanées
Alors qu'ici, Marguerite, Rose, Violette, cerisier, sapin, arbre fruitier
Qui main dans la main fêtaient cette polychrome de gaité
Dans ces terres esseulées, vit un feu follet grand et svelte d'une couleur noirâtre,
Armé de grandes cornes aiguës avec le corps caché par une cape tenue par un rubis écarlate
Ressemblant à une chauve-souris il vit seul dans son château un peu délabré
Contrairement aux autres : solitude et calme étaient une vie rêvée
Les feux follets bâtirent un mythe effroyable sur ce chiroptère
Terrifiant, menaçant, on craignait ce monstre assoiffé de chair
A cause de ça, aucun feu follet ne voyagea dans ces terres cadavériques
Sauf, une jeune fille avec une détermination épique
Cette fille courageuse ou stupide se nomme Capucine et n'avait qu'une idée

Inviter « le monstre » à leurs festivités
 Voulant lui donner une chance de quitter son isolement nommé son repaire
 Et lui faire découvrir leur village et qu'ils puissent devenir un confrère
 Elle traversa la forêt aussi paniquée que pendant une éval de mathématique
 Pour arriver devant le sanctuaire à l'allure peu sympathique
 L'endroit lui faisait penser à ces contes de château et dragon machiavélique
 Elle explora pour trouver le proprio pour qu'elle s'explique
 Et d'un coup... BAM d'un tour de passe-passe il atterrit devant la fille
 Il la dépassait de plus de 1 mètre, et en craquant ces doigts en forme d'aiguille
 Il la chopa par le pull et sans aucun effort, il la souleva en l'air
“Qui t'a permis d'entrer dans le château Menbrane” dit-il d'une voix silencieuse
 et étant en colère
 Capucine n'était pas effrayée, rencontrer la personne et son nom la rendait heureuse
*“Je suis Capucine ta voisine vivant dans des terres remplies de couleur et toujours heureuse
 Et je veux t'inviter à notre fête des lumières”* elle lui donna une invitation
 Il la lâcha en retournant travailler et dit *“ça ne m'intéresse pas, avorton”*
 Elle le suivit et fut étonnamment subjuguée
 La pièce ! Remplie de fioles et de recherches scientifiques, ce n'était pas un monstre mais un surdoué!
“Une fête... quelle idée stupide, un intellect n'a pas le temps pour ça, alors partez”
 Capucine était triste, elle qui voulait tant le faire venir aux festivités
 Mais en examinant le labo lui vient une pensée, une idée incongrue
 Et elle dit *“Vous savez chez moi... il y a une culture et objet que vous n'avez jamais vu”*
 Menbrane s'arrêta et se retourna lentement et il semblait attentif à ces mots
*“Nos couleurs, les floraisons magnifiques et... ça ne serait pas la meilleure chose pour un savant de
 découvrir ce monde nouveau ?”*
 Pendant plusieurs secondes il ne disait rien jusqu'à qu'il lâche un soupir
“vous êtes énervante mais on dirait avec un petit peu d'esprit... allez je vais venir...”
 Après ces dires, elle sauta de joie et tenta de le câliner
 Mais... après une pichenette sur son front, elle comprit qu'il n'était pas tactile et nos compères
 commencèrent à y aller
 Enfin arrivés au village, Menbrane souvent stoïque semblait avoir un regard un peu intrigué
“LE MONSTRE VIENT NOUS ATTAQUER” un feu follet crie ces paroles et tout le monde a fui,
 apeurés
 Capucine les calma et commença à leur parler *“n'ayez pas peur il est venu s'amuser avec nous”* Ils
 étaient méfiants mais l'heure de la fête avait commencé donc... AMUSONS-NOUS
 La fête débuta par un festin : Des gâteaux et autres pâtisseries
 Pour ensuite tous danser sur la place fleurie
 Des petits jeux accompagnaient leurs célébrations
 Des petits stands avec un orchestre chantant la nouvelle saison
 Menbrane était un peu perplexe mais fixait chaque détail pour l'analyser
 Capucine était inquiète, elle espérait qu'il puisse s'amuser
 Mais tout n'était pas perdu car le moment le plus important allait arriver
 La lune était tout en haut dans le ciel et commença à briller
 Les feux follets se tenaient la main en faisant un cercle autour de la place
 Ils se sont mis à chanter et s'illuminer mais leurs lumières étaient parties... POUR SCINTILLER
 DANS L'ESPACE
 Un vrai champ d'étoiles dans le ciel qui montre toutes ces couleurs qui étincellent dans cette bonne
 soirée
 Les feux follets s'applaudissent de leurs réussites, mais Capucine se retourna pour observer son invité
 Menbrane se tenait devant elle silencieux, avait-il détesté ?
 Il tendit sa main et l'attrapa et d'un seul coup sa cape s'ouvrit et ils s'envolaient dans les cieux
 Elle était un peu perdue, elle espérait avoir réussi à le rendre joyeux
 Mais elle admirait la vue splendide de son village illuminé et il partit avec elle dans son château

Il se posa sur le balcon de sa plus grande tour où se trouvait un grand télescope regardant vers le haut
Il lui fait signe de l'utiliser... et elle découvrit de plus près son chef d'oeuvre astronomique, c'était la
plus belle image de sa vie

Elle regarda Menbrane et vit son regard mais décoré avec un joyeux sourire cette fois-ci

Elle souriait également et s'asseyait avec son nouvel ami admirer cette voûte céleste

Montrant que même seul, qu'on a tous d'une Capucine qui t'invitera à la fête

Abdallah Askouri

TABLE

p. 4 Préface

Les textes lauréats

Catégorie moins de 14 ans

p. 7	Une princesse de cire	Julie GANIER JOSSE
p. 11	La Quête	Aby M'BAYE HIDALGO
p. 14	Les Jonquilles magiques	Alessia BRISSAC

Catégorie moins de 18 ans

p. 17	La naissance d'une rose	Juliette LEBON
p. 21	Ils se sont croisés	Martin BRUYERE
p. 25	Collision	Solveig LANGEVIN

Catégorie plus de 18 ans

p. 29	La dernière plaidoirie	Judith FERRANDO
p. 32	ONIRONAUTE	Alexandre COURTIN
p. 36	METEORE	Emilie DUBREUCQ

Les textes reçus

Catégorie plus de 18 ans

p. 44	Contes amoraux	Théo COURTIN
p. 47	Il était une fois Mamy Rose	Sylvie DETAIN
p. 51	Et voilà, collision !	Cassandre ALARCON
p. 53	La Méduse et la Raie	Anne FATRAS
p. 54	Vide	Laure FAUSER
p. 57	La Goutte	Pierre CHAPUS
p. 59	Crise de milieu de vie	Jessica FERRANDIZ
p. 62	Il était une fois	Jeannine MICHEL
p. 63	Le conteur	Jocelyne ACHER

p. 65	L'Orient-Express	Chantal LAURENT
p. 67	Il était une fois une collision	Daniel GUEDJ
p. 69	COVID 19 : inspireur de souvenirs, il était une fois	Guy JURET
p. 70	Tourbillon	Christine BOULLET
p. 72	Pfftt !	Murielle JURET
p. 74	Il était une fois le confinement...	Marie-Claude JURET
p. 77	Des costumes et des coutumes	William BLAMPUY
p. 80	Avant l'explosion	Lola BERTHOME
p. 81	Collision d'atomes dans l'accélérateur de particules	Bruno NOLO
p. 84	Histoire de l'arbre en colère	Michel PETIT
p. 87	L'un ou l'autre	Nadine COLIGNON
p. 90	Roger et l'école de SILABOU	Hamidou DIANDA
p. 92	Il était une fois...	Amandine HEBERT
p. 97	L'île tempête	Marie RENUCCI
p. 99	La forêt des livres	Carole PINEAU
p. 101	Il était une fois vs Collision	Philippe RAGOT
p. 102	La bibliothèque ambulante des destins oubliés	Nathan KRIEG
p. 107	La Vie	Céline KOECHEL
p. 108	Diadème et Ehlektra	Virginie LABALETTE
p. 110	Le miracle de ma vie	Gaëlle TANOI
p. 111	Les maux de la rivière	Yvan CLAIRET
p. 113	La plume et les armes	Maxime HURTAUX
p. 116	Misseng Pierre, notre frère	Georges ONDOA
p. 119	Collision	Catherine POITEAU
p. 122	Drôle de collision	Sylviane TAQUET
p. 126	Voyage voyage	Laetitia VERY
p.128	Il était une fois	Daniel Juret

Catégorie moins de 18 ans

p. 133	Il était une fois les voleurs de Nike	Mélissa FEKID et compagnie
	Il était une fois un ventre affamé	Emmanuelle TANOI
p. 134	Le monde parallèle	Sarah MILLER
p. 137	Les 5 planètes idéales	Mila CARDOSO
p. 138	Marie et la jungle du sang-froid	Emma GRIMALDI
p. 141	Capucine t'invite à la fête	Abdallah ASKOURI